LIBRARY OF CONGRESS.

UNITED STATES OF AMERICA.

CHAP. BJ1882

SHELF .S2

9—404

Un franc le volume
NOUVELLE COLLECTION MICHEL LÉVY
1 FR. 25 C. PAR LA POSTE

COMTESSE DASH

— ŒUVRES COMPLÈTES —

COMMENT ON FAIT SON CHEMIN DANS LE MONDE

— CODE DU SAVOIR-VIVRE —

NOUVELLE ÉDITION

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

COMMENT
ON FAIT SON CHEMIN
DANS LE MONDE

OUVRAGES
DE
LA COMTESSE DASH

FORMAT GRAND IN-18

Un Amour coupable	1 vol
Les Amours de la belle Aurore	2 —
Les Bals masqués	1 —
La Belle Parisienne	1 —
La Bohême du XVIIe siècle	1 —
La Chaîne d'or	1 —
La Chambre bleue	1 —
Le Château de la Roche-Sanglante	1 —
Les Châteaux en Afrique	1 —
Les Comédies des gens du monde	1 —
Comment on fait son chemin dans le monde. Code du savoir-vivre	1 —
Comment tombent les femmes	1 —
La Dame du château muré	1 —
La Dette de sang	1 —
La Dernière Expiation	2 —
La Duchesse de Lauzun	3 —
La Duchesse d'Eponnes	1 —
La Femme de l'aveugle	1 —
Les Femmes à Paris et en Province	1 —
Les Folies du cœur	1 —
Le Fruit défendu	1 —
Les Galanteries de la cour de Louis XV	4 —
— La Régence	1 —
— La Jeunesse de Louis XV	1 —
— Les Maîtresses du roi	1 —
— Le Parc aux cerfs	1 —
Le Jeu de la reine	1 —
La Jolie Bohémienne	1 —
Les Lions de Paris	1 —
Le Livre des femmes	1 —
Madame Louise de France	1 —
Madame de la Sablière	1 —
Mademoiselle Cinquante millions	1 —
Mademoiselle de la Tour du Pin	1 —
La Main gauche et la Main droite	1 —
La Marquise de Parabère	1 —
La Marquise sanglante	1 —
Le Neuf de pique	1 —
La Poudre et la Neige	1 —
La Princesse de Conti	1 —
Un Procès criminel	1 —
Une Rival de la Pompadour	1 —
Le Roman d'une héritière	1 —
Le Salon du diable	1 —
Les Secrets d'une sorcière	1 —
La Sorcière du roi	1 —
Le Souper des fantômes	1 —
Les Suites d'une faute	1 —
Trois Amours	1 —
Les Vacances d'une Parisienne	1 —

COULOMMIERS. — Typogr. A. MOUSSIN.

COMMENT
ON FAIT SON CHEMIN
DANS LE MONDE

— CODE DU SAVOIR-VIVRE —

PAR

LA COMTESSE DASH

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1868

Droits de reproduction et de traduction réservés

BJ1882
.S2

J.
23 N'00

INTRODUCTION [1]

Quelques-uns accusent beaucoup ce siècle-ci ; d'autres, au contraire, le louent avec excès.

« . . . . . Il n'avait mérité
» Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. »

Ce siècle-ci est comme tous les siècles : il a

1. Par un sentiment que le lecteur appréciera, nous croyons devoir faire observer que des fragments du présent ouvrage ont été publiés dans un journal de Bruxelles, bien avant l'apparition d'un livre analogue dont il a été question en ces derniers temps.

du bon et du mauvais. Ce qui lui nuit le plus, c'est sa présomption et sa vanité. Il se pose comme le modèle de l'avenir, comme le réformateur du passé. Tout ce qui a été fait avant lui ne vaut rien ; tout ce qui se fera après émane de lui seul. — A peine accorde-t-il quelque mérite à son père, le XVIIIe, et encore il le lui conteste, excepté sur un seul point : l'honneur de l'avoir précédé et préparé. — Cela suffit à sa gloire.

A cela près, c'est une époque bigarrée, de pièces et de morceaux : elle a culbuté ce qui existait et n'a pas rempli la place ; elle est mal élevée ; elle dédaigne les leçons de ses pères, et ne crée pas de lois nouvelles ; elle sent ce qui se doit et ne le fait pas, peut-être parce qu'elle n'est pas assez instruite, peut-être parce qu'elle

ne pense pas suffisamment à ce qu'elle regarde comme puéril.

Il m'a semblé utile, en face de cette indifférence, de rassembler les anciennes traditions, qui plaçaient la bonne compagnie française à la tête de la société européenne. Bien des gens les ont oubliées ; bien d'autres ne les ont jamais connues. Sans doute, il en faut éloigner des usages que nos habitudes ne comportent point, mais tâchons d'en conserver le plus possible. C'est un frein, et l'on ne saurait en avoir trop par le débordement d'idées qui court.

Ce petit livre a sa raison d'être : on me l'a souvent demandé. Il fixera les irrésolutions ; c'est une sorte de code à consulter. Je ne me donne pas comme infaillible au moins, je crois pouvoir allier les devoirs du cœur avec ses

élans et avec les obligations du monde, je crois pouvoir enseigner la vie à ceux qui l'ignorent : une longue expérience m'en a révélé les secrets.

Je tâcherai d'amuser mes lecteurs, d'offrir tout à la fois un passe-temps et un guide. Je prendrai l'existence dès son début pour la conduire à sa fin, en entrant dans les détails de chaque circonstance, sans m'engager à suivre un plan et un ordre réguliers, afin de mettre plus de variété dans le récit. Vous voudrez bien m'accompagner, je l'espère, vous voudrez bien m'accorder l'indulgence et la sympathie auxquelles vous m'avez accoutumée ; ce sera pour moi un encouragement précieux.

Nous commencerons par la pierre angulaire de la société, la maîtresse de maison. Toutes les classes reçoivent aujourd'hui ; il n'y a plus

de priviléges pour la naissance et pour la richesse. Toutes les femmes doivent donc apprendre l'art difficile et charmant de rendre leur logis agréable à ceux qui y viennent, toutes les femmes doivent viser à être aimables, à attirer auprès d'elles leurs amis, voire même leurs envieux. C'est la plus belle victoire de notre sexe que de se faire aimer : nous régnons par l'amour, par l'amitié, par l'estime, par le sentiment, enfin. Ce sceptre-là, il n'est pas de révolutions qui le brise. Sachons donc le conserver, et sachons nous en servir à propos.

COMMENT
ON FAIT SON CHEMIN
DANS LE MONDE

I

CONSEILS

A l'époque où on lisait la *Civilité puérile et honnête*, on n'avait cependant guère besoin de ses leçons. La bonne compagnie existait encore; dans chaque famille les traditions se transmettaient, les parents apprenaient à leurs enfants ce que leurs parents leur avaient appris. On était *bien élevé de naissance;* aujour-

d'hui, c'est autre chose. Une personne d'une éducation irréprochable est un phénomène, pour ainsi dire. On ne prend pas le temps d'entrer dans les détails; on donne quelques principes généraux, et, quant au reste, on n'y pense pas.

Ce reste est justement ce qui constitue l'éducation, ce qui fait la franc-maçonnerie des gens bien élevés dans tout l'univers, c'est ce qui les force à se reconnaître, s'ils se rencontrent pendant un quart d'heure, fût-ce au Kamtchatka. C'est donc ce que l'on nous demande et ce que nous dirons de notre mieux.

Un des principes indispensables de la bonne compagnie est aussi un principe chrétien : Ne faites pas à votre prochain ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît. Un second, et celui-là est la colonne fondamentale, consiste à s'oublier soi-même pour s'occuper des autres. Aussi rien ne semble plus obligeant, plus ser-

viable, qu'une personne de parfaite éducation. Avec elle, les rapports sont faciles; elle vous renvoie satisfait en vous refusant ce que vous lui demandez, plus satisfait peut-être que beaucoup de gens en comblant vos désirs. Il y a façon de tout dire, il y a aussi la manière de donner. Et ici nous nous arrêterons, si vous le voulez bien, et nous parlerons un peu de l'éducation du cœur.

Ne riez pas : le cœur a son éducation comme l'esprit : seulement il la fait lui-même, et il sent ce qui est distingué, sans qu'on le lui apprenne.

Ne vous est-il pas arrivé de recevoir un beau cadeau, une chose que vous désiriez beaucoup, et de n'en être pas contente ensuite? De même qu'une fleur, une babiole, offerte autrement, vous laisse aussi joyeuse que si c'était un trésor?

Tout cela tient à la grâce du cœur, et cette

grâce est sa science. Et puis il faut encore choisir ce que vous donnez. Vous avez quelquefois l'intention parfaite et vous blessez ceux que vous croyez satisfaire. Par exemple, et il n'y a pas longtemps de cela, une jeune femme très-riche a fait présent d'un mantelet de dentelle de cinq cents francs à sa maîtresse de musique, personne de grande famille que le malheur oblige à travailler. Avec quoi porter ce mantelet? Laquelle de ses modestes toilettes supportait cette annexe splendide? aucune certainement. Il en résulta que le manteau resta dans son carton. La pauvre créature avait grande envie de le vendre, elle n'osait pas, madame de *** ne manquant pas de lui demander pourquoi elle ne le portait point, et pourquoi elle s'obstinait à se charger les épaules d'un gros châle par une chaleur tropicale.

Il fallait, avec les cinq cents francs, acheter à cette malheureuse jeune fille deux ou trois toi-

lettes complètes, suivant sa position. Des robes de jaconas, de jolie mousseline, même une petite robe de soie sans conséquence, deux chapeaux simples, un peu de lingerie; une confection en taffetas, un châle léger pour ses leçons du matin. Avec cinq cents francs, en sachant s'y prendre, on aurait très-facilement tout cela, et quel bonheur! quel soulagement dans une gêne honorable et dans une situation élevée! Comme la bienfaitrice eût été bénie! Un riche cadeau à un pauvre devient un embarras pour lui. Ce qui prouve la bonté, c'est l'attention, ce sont les petits soins. Souvenez-vous bien, mesdames, que l'affection est plutôt dans les bagatelles de tous les jours que dans les grands sacrifices. Une nature d'élite trouvera toujours du courage et de la force pour un dévouement prévu, pour une action éclatante; mais on doit penser beaucoup aux gens pour qu'à chaque instant ils reçoivent de vous

un souvenir : on doit les connaître profondément, si on veut qu'ils rencontrent à point nommé ce qu'ils désirent, pour que leurs caprices soient devinés d'avance, ou leurs habitudes consultées.

Ceci est non-seulement une des recherches de l'amitié ou de l'amour, mais encore le grand art d'une maîtresse de maison. Certaines femmes le poussent jusqu'au génie. Il est des maisons où tout rit autour de vous, où vous vous sentez à votre aise, heureux, rien qu'en y mettant le pied, et quelquefois, souvent même, ce ne sont pas les plus luxueuses et les plus à la mode. Tout cela tient à la maîtresse du logis. Il faut, si vous recevez des amis, ou même des indifférents, à la campagne, — c'est là surtout qu'on peut exercer l'hospitalité, bonne ou mauvaise, — il faut donc vous étudier d'abord à ce que vos hôtes se croient chez eux ; il faut les traiter non pas à votre manière, mais

à la leur ; il faut leur laisser non-seulement la liberté, première condition du bonheur partout, mais surtout la leur laisser si complète, qu'ils aient ce qui leur plaît sans s'apercevoir qu'ils auraient pu le demander.

J'ai connu deux femmes, dans deux châteaux voisins, en Bourbonnais, véritables types de ce que je cherche à vous représenter maintenant. L'une, la marquise de ***, avait tout au plus quarante mille livres de rentes ; sa maison était petite, ses gens peu nombreux, ses équipages ordinaires. On arrivait chez elle, et en entrant dans la cour on se trouvait joyeux. Une belle corbeille de roses, au milieu d'un gazon, embaumait l'air, la vie et l'animation régnaient autour de vous. Les domestiques n'accouraient point affairés et empressés à vous servir, ils paraissaient où il fallait qu'ils fussent pour vous être agréables. Vous n'aviez pas même la crainte d'attendre ; tout était propre

et riant, sans être magnifique. Le salon, fort grand, tendu en perse, les meubles de perse, parfaitement commodes; au milieu, une table ronde avec des tiroirs numérotés, chacun avait la clef du sien, où se rangeaient encre, plumes, papiers, toutes les choses usuelles, et de la place pour mettre les brimborions *personnels*, de façon à n'avoir pas la peine de demander, ni de rentrer chez soi à chaque instant pour chercher ce dont on a besoin. A côté, une bibliothèque bien garnie, tous les journaux, des fleurs, un piano, des tables à jeu toujours dressées; le billard, éloigné du salon, le bruit ne gênait pas ceux qui ne jouaient point. Le déjeuner était servi à onze heures et demie, mais déjà, le matin, les estomacs pressés avaient reçu dans leur chambre ce qui leur plaisait. Ils croyaient n'en avoir pas parlé, et cependant, depuis leur arrivée, la marquise leur avait fait raconter leurs habitudes, leurs manies;

ils s'étaient confessés sans s'en apercevoir, de sorte que rien de ce qu'ils rêvaient en petits soins ou en confort ne leur était refusé.

Ceux qui voulaient chasser avaient un chien, un fusil et un garde tout prêts au moment où la pensée allait leur en venir.

Ceux qui aimaient la pêche étaient séduits par des lignes, des filets et tous les engins de leur passe-temps favori.

Ceux qui chérissaient la méditation, avaient de longues allées solitaires. Les joueurs avaient des cartes, les studieux des livres, les travailleuses des métiers, les artistes des pinceaux et des crayons, des opéras et des romances; les coquettes avaient des adorateurs; s'il ne s'en trouvait pas de présents, la marquise en exhumait dans ses souvenirs et faisait des déclarations posthumes en leur nom en tout bien tout honneur; les bavards avaient la maîtresse de la maison pour les écouter; et remarquez-le sur-

tout, rien n'avait l'air préparé ni emprunté, c'était naturellement ainsi. Chaque soir amenait une nouvelle distraction, arrangée pour plaire à tout le monde. On se couchait à sa convenance; la lumière et le feu duraient toute la nuit dans le salon. J'ai vu des causeries se prolonger jusqu'à quatre heures du matin, entre cinq ou six personnes. J'ai passé là un hiver, un des plus agréables de ma vie certainement, et nous ne pouvions nous en arracher, lorsque la nécessité vint nous y contraindre. Cette aimable femme ne vous jetait jamais la phrase sacramentelle des amphitryons de bonne humeur :

— Ne vous gênez pas, cette maison est la vôtre.

Elle faisait mieux : elle vous en persuadait si bien, que vous le croyiez une heure après votre installation. Et quels charmants dîners! Comme elle les ordonnait pour que chacun eût un plat dédié à sa préférence ! Enfin, comble

de la bonne grâce, de l'adresse et du savoir-vivre, elle s'arrangeait si bien que vous ne trouviez jamais la possibilité de lui porter un remerciement, il eût été ridicule ; elle vous eût regardé étonnée, en vous demandant pourquoi, et vous-même vous n'eussiez pas su le lui dire ; c'était pour tout et ce n'était pour rien.

L'autre château, celui de la baronne de ***, était spacieux, magnifique, la maison tenue sur une grande échelle, quelque chose comme trois cent mille livres de rentes, mangées princièrement. Tout en abondance, des laquais en fourmilière, des appartements splendides, des chevaux, des chiens, des trompes, des chasses, des promenades, des bals, des comédies, des toilettes comme à Paris, des dîners de Chevet, beaucoup de monde et un ennui !

Dès que vous arriviez, la baronne commençait à rire et vous disait :

— Ah ! vous voilà ! quel bonheur ! Nous allons bien nous amuser.

On se réunissait, elle recommençait sa formule :

— Amusons-nous. Qu'allons-nous faire pour nous amuser ?

Une demi-heure après :

— Mais, amusons-nous donc, nous ne nous amusons pas.

Et elle proposait tous les plaisirs l'un après l'autre. On s'inclinait, on répondait : comme vous voudrez, madame. Elle ne décidait rien, et l'on montait chez soi, de guerre lasse, en bâillant à se décrocher la mâchoire ; la maîtresse du lieu vous criait du haut de sa fenêtre :

— Nous nous amuserons bien demain, vous verrez.

Et cette même femme, hors de chez elle, était très-gaie, très-spirituelle, très-aimable et *amu-*

sait réellement ceux qu'elle rencontrait. C'est qu'elle n'en était pas préoccupée alors, c'est qu'elle était naturellement elle-même, débarrassée du souci de son empire et portant tout bonnement dans le monde son contingent personnel.

Je ne saurais trop vous le répéter, mesdames, l'art de recevoir chez soi est un des grands charmes de notre sexe. Étudiez-le donc, sans affectation toutefois, et vous serez sûres de plaire, non-seulement à ceux qui viendront profiter de votre hospitalité agréable, mais surtout à ceux que vous aimez.

Les maris seraient beaucoup moins volages, ils chercheraient beaucoup moins ailleurs, si les femmes savaient rendre leur intérieur plus *imprévu*, si elles savaient attirer les gens et les retenir, et si elles savaient faire que ces visiteurs divertissent assez leurs époux pour les fixer chez eux et leur ôter l'envie d'aller sa-

voir si l'on ne trouve pas mieux que ce qu'elles offrent.

Je me rappelle un assez joli mot du comte de *** à son frère.

Ils étaient mariés l'un et l'autre ; leurs femmes, coquettes toutes les deux, jeunes et jolies toutes les deux, recevaient beaucoup de monde à la campagne, chacune à son château. Le comte de *** était chez son frère, où se trouvaient dix jeunes gens, tous soupirant plus ou moins pour la vicomtesse, tous reçus de la même manière et tenus à distance en expectative au bout de la mitaine et de l'éventail. Mais tous aussi aux petits soins pour le vicomte, empressés à lui plaire, spirituels, aussi bien élevés que le comporte ce temps-ci, enfin, cela formait une société fort gaie, où l'on ne *s'amusait* pas à la façon de la baronne de ***.

Le comte regardait. Tout à coup il se retourna vers son frère en lui disant :

— Gaston, prie ta femme de donner des leçons à la mienne sur la manière de choisir et d'éduquer ses adorateurs ; les siens sont charmants ; ceux de ma femme sont bêtes, ennuyeux et mal élevés. Ma maison n'est plus tenable, et je suis obligé d'aller le soir chez mon curé faire un cent de piquet, puisque je n'ai pas de voisinage.

Ceci était une plaisanterie, néanmoins cette plaisanterie est une vérité, une très-grande vérité morale. Les femmes qui ne s'occupent pas d'amuser leurs maris ne peuvent pas prétendre à les conserver. L'ennui, a dit un de nos romanciers, est la pire de nos fautes ; réfléchissez-y, vous verrez qu'il a raison.

Me voilà loin de la *Civilité puérile et honnête*, et faisant de la morale sérieuse comme un sermon. Je laisse aller ma pensée en causant avec vous, pardonnez-le-moi, et revenons à cette *civilité* qui m'a servi de point de départ. Une

des lettres que j'ai reçues me demande des conseils sur les formules et sur l'étiquette du style épistolaire ; c'est une matière plus vaste et plus difficile qu'on ne pense.

D'abord, il est de bon goût de placer la date en haut pour les billets du matin et pour les lettres, lorsqu'on écrit d'égal à égal, autrement elle doit être à la fin. On ne met monsieur ou madame en vedette qu'aux gens auxquels on doit du respect. Un homme ne peut y manquer vis-à-vis d'une femme, à moins qu'elle ne soit son amie intime.

Quand on parle aux gens de personnes qui les touchent, on écrit monsieur ou madame en toutes lettres, le diminutif est malhonnête, de même quand il est question de soi (si c'est à la troisième personne) ou des siens, on se sert toujours de l'abréviation, on en use ainsi pour les indifférents dans le courant de la lettre.

Le « J'ai l'honneur de vous saluer » est des

plus communs. « Je vous salue » est d'un créancier en furie ou d'une cuisinière; lesquels (je dis le créancier comme la cuisinière), lesquels ne manquent pas d'y ajouter un *t* et d'écrire : « Je vous salut... »

Les « civilités empressées » ou n'importe quelle épithète, sentent le bourgeois de petite ville. La « considération parfaite, distinguée » ou autre, ne s'adresse qu'à son cordonnier ou à sa couturière.

A une femme, si c'est une femme qui écrit, il faut adresser *ses compliments*, l'adjectif trié selon le degré d'intimité établi entre vous, ou bien encore l'*expression de vos sentiments*. Ceci ne dit rien du tout, c'est bête, mais c'est *bien porté*. Aux hommes offrez aussi vos *compliments empressés* ou *distingués*, à votre choix. A un prêtre on envoie ses *compliments respectueux*. A une vieille femme on présente ses *devoirs*. On prie un homme haut placé, au-

dessus de soi, *de croire au profond respect.* Une femme ne doit ses hommages qu'à Dieu ou à son souverain ; en revanche, tout homme qui, en écrivant à une femme, se sert d'une autre formule que celle de ces mêmes hommages, est un manant. Je suis d'autant plus désolée de cet arrêt, qu'aujourd'hui, sur cent hommes, il n'en est pas dix qui soient bien élevés, dans la vraie acception du mot.

Le cachet est encore une question importante.

Le pain en gomme est incommode et peu reçu, tous les pains en général sont familiers. Il n'y a que deux couleurs de cire réellement distinguées, et deux admises, pour les billets du matin seulement. La rouge, toujours ; la noire, quand on est en deuil ou que l'on écrit à une personne dans un deuil cher et récent. Quelques-uns, parmi les artistes surtout, se servent de cire noire à l'habitude ; ils se figurent que c'est plus

comme il faut; c'est tout bonnement absurde, on ne sait plus reconnaître s'ils sont en deuil ou s'ils n'y sont pas. Les billets tolèrent la cire blanche et la cire aventurine.

En général, les papiers de couleur, les cires de couleur, tout cela est de fantaisie, et une personne de très-bon goût ne s'en sert pas. Quant aux papiers à dessins et à fleurs, excepté les collégiens, les pensionnaires et les grisettes, je n'en ai jamais vu prendre à personne. Je me trompe : beaucoup d'étrangères, beaucoup d'Anglaises surtout, ont cette manie-là.

L'encre bleue est excellente pour les yeux; elle n'est pas solide, mais il n'y a rien à dire comme convenance; c'est tout à fait une affaire de goût.

Les enveloppes sont longues ou carrées, suivant la mode; le petit papier s'emploie pour les billets; la forme la plus usitée pour la lettre est le poulet de coquille. Si vous y mettez

des armes et des chiffres, que ce soit en blanc, et non en or ou en couleur ; évitez ce qui est voyant, ce qui est extraordinaire ; ce n'est jamais d'un goût châtié.

II

LA MAITRESSE DE MAISON

Ce rôle est un des plus difficiles à jouer dans le monde ; on ne s'en préoccupe guère maintenant, aussi n'y a-t-il plus de salons, plus de ce que l'on appelait autrefois une maison ouverte. On envoie des invitations pour un bal, pour un raout ou un dîner, on offre aux gens ce que l'on croit nécessaire, non pas à leur agrément, à leur utilité, mais à sa vanité propre, et puis on ne s'en occupe plus. On ne reçoit plus

afin d'amuser les autres, mais s'amuser soi-même, il faut que le monde admire le programme d'une fête, il faut qu'on répète partout :

— C'était superbe, c'était splendide ! Madame X*** a le plus bel hôtel de Paris, elle a dépensé trente mille, cent mille francs et le reste dans cette soirée.

Lorsque les trompettes de la renommée ont proclamé ces phrases sonores, on est content, on se regarde dans sa glace avec orgueil, car on fait des envieux; n'a pas des envieux qui a le désir d'en avoir; l'envie ne se prodigue pas, elle sait où elle s'adresse.

Ce n'est pas ainsi que j'entends les devoirs d'une maîtresse de maison. L'hospitalité antique, celle qui s'exerce encore dans quelques parties de l'Orient, doit être notre modèle. Je ne vous engage pas à laver les pieds de vos hôtes, ni à en essuyer la poussière, ce se-

rait une mesure malséante et difficile en certaines occasions. Les usages modernes sont beaucoup moins humbles, mais aussi empressés.

Nous prendrons, si vous le voulez bien, une femme chez elle, en tous les moments de la journée, non pas comme ménagère, comme mère de famille, mais comme femme du monde; nous chercherons les différentes nuances du savoir-vivre, suivant les circonstances et les personnes à qui on s'adresse. Une des rares est de bien recevoir ses visites : c'est l'écueil des esprits ordinaires.

Le matin d'abord, levez-vous d'assez bonne heure pour être prête au moment de déjeuner. Il n'est pas absolument nécessaire d'être *habillée*, on peut avoir des négligés élégants, qui prêtent du *sans-gêne* à cette première partie de la journée et qui ne vous obligent pas à vous sauver en courant, si un visiteur matinal se

présente. Souvent un ami de votre mari peut le chercher pour une affaire ou pour un plaisir, on l'introduit dans la salle à manger ; soyez en état de paraître, ne mettez pas votre seigneur et maître dans la nécessité de se déranger et d'aller rejoindre le fâcheux dans sa chambre, ou de vous voir quitter la table parce que vous avez une robe de chambre fanée, des *savates* ou des cheveux ébouriffés. Une femme se doit à elle-même de se montrer avec ses avantages.

L'homme que vous recevez ainsi de *raccroc*, ne vient pas pour vous. Il vient pour son camarade ; ne le forcez donc pas à s'occuper de vous, ne vous occupez de lui que secondairement. Ne négligez pas la conversation, suivez-la. Si elle se tourne vers des matières que vous ne connaissiez pas ou qui vous ennuient, subissez-la : probablement ces sujets plaisent à ceux qui les traitent. Vous pouvez les laisser ensemble

quand vous avez terminé votre repas, ils ont peut-être besoin de causer. En toute occasion, savoir se retirer à propos est une preuve d'esprit !

Les visites d'intimité se font le matin, avant les autres ; pour celles-là je n'ai pas d'étiquette à prescrire, cependant il est des délicatesses jusque dans l'amitié, vous les comprenez et vous les sentez vous-mêmes. Elles sont franches sans être brusques : on doit à ses amis la vérité, lorsque cette vérité peut leur être utile et qu'il leur est possible d'empêcher qu'on leur nuise s'ils sont prévenus; autrement à quoi bon ? Pourquoi les affliger de ce qui passerait inaperçu s'ils l'ignoraient ? Pourquoi révéler des choses blessantes et faire naître des pensées amères dans une imagination tranquille ?

Ne répétez pas un propos, n'en faites pas ; non-seulement c'est un manque de cœur et d'esprit, mais c'est un manque d'éducation.

Laissez cela aux portières et aux tripoteuses. Les affaires des autres ne vous regardent point, si ce n'est pour rendre service. Vous avez les vôtres, vous avez à régler votre vie, c'est suffisant, plus que suffisant; dans ce seul cas, la personnalité est excusable. On fait souvent tant de mal avec un propos!

La meilleure façon de se faire aimer, c'est d'être bienveillante. La bienveillance est toujours gracieuse : et quoi de plus charmant que la grâce ! Ensuite il est si malaisé de porter un jugement certain sur ce que l'on sait imparfaitement! Pour bien juger les gens, il faut se mettre à leur point de vue, non pas au sien propre. Il faut savoir comme eux dans quelle position ils se trouvent: il faut avoir leurs sentiments, leurs entraînements, leurs passions; il faut souffrir et désirer comme eux, de la même manière ; il faut avoir leurs souvenirs et leurs espérances, sans quoi on les condamnera, jus-

tement peut-être, quand ils feront bien, et on les excusera quand ils seront blâmables. On ne peut mesurer personne à son aune ; chacun a la sienne et tout est relatif. Telle faute est très-grande pour vous et très-vénielle pour votre voisin ; cela dépend du degré d'intelligence et du développement qu'elle a reçu : cela dépend même du cœur, et très-souvent des circonstances.

Combien de fois nous-mêmes ne sommes-nous pas accusées sans être le moins du monde coupables, d'intention du moins. On est sévère envers nous, nous le déplorons, nous nous en plaignons hautement, nous crions à l'injustice : accordons à notre prochain ce que nous réclamons, et nous serons indulgentes alors. La sublime morale de l'Évangile n'a pas de meilleure occasion d'être pratiquée. Elle se présente sans cesse, et souvent, je le répète, on cause tant de malheurs avec un mot !

Cette digression ne s'éloigne point de notre sujet. Il est dans l'*éducation* de ne point parler à tort et à travers. La mesure dans la conversation est une des marques positives qu'on a été bien dirigé et, par le temps qui court, généralement cette mesure est trop rare. Les jeunes filles n'ont plus de réserve, elles prétendent tout savoir : elles tranchent, elles décident, elles imposent des lois ; avant que d'avoir de l'expérience, elles veulent en donner à ceux qui en manquent : hélas ! elles la paieront cher plus tard, et elles seront forcées de convenir qu'elles l'ont acquise à leurs dépens.

Dans l'après-midi arrivent les curieux ou les ndifférents ; ceci rentre dans mon domaine. Quand vous êtes seule avec une personne, sondez adroitement sa conversation, et vous découvrirez bientôt son goût favori, le tour qu'elle souhaite lui donner. Si cette personne est instruite, si c'est un artiste, parlez-lui de science,

parlez-lui de son art ; si c'est un militaire, parlez-lui batailles ; si c'est une femme futile, parlez-lui chiffons ou sport ; fournissez-leur la possibilité de briller, fût-ce à vos dépens ; donnez la réplique, faites des questions qui amènent des réponses développées.

N'ayez point l'air incrédule, surtout évitez la moquerie, c'est le travers des sots. Prenez les choses comme on vous les présente, ne querellez pas , chez vous vous êtes une autorité, et la lutte, pour être admise, doit être égale. Si on discute en votre présence et que cette discussion ne dépasse pas le bon goût, contentez-vous de la diriger, ne prenez aucun parti, car vous désobligeriez le vaincu, qui n'osera pas vous contredire et vous cèdera de mauvaise humeur.

Il peut arriver que plusieurs visiteurs se rencontrent en même temps et qu'ils ne se connaissent pas entre eux. Ici votre rôle devient déli-

cat; pendant que vous causez avec les uns, les autres se regardent ou s'ennuient. Rendez la conversation générale, de façon à les intéresser tous. Après quelques mots particuliers échangés avec chaque arrivant, introduisez-le dans le cercle, mettez-le vivement au fait de ce dont il est question, afin qu'il puisse placer sa phrase. Tâchez de ne laisser choquer aucune opinion politique, il en résulte des haines et des rancunes très-dangereuses, en province surtout, où rien ne s'oublie.

Soutenez les faibles, relevez-les, prêtez de l'esprit à ceux qui n'en ont point, faites valoir ceux qui en ont, remarquez les traits qu'ils lancent, faites-les courir, ils vous en sauront gré. On prend les hommes et les femmes par l'amour-propre comme les alouettes avec le miroir. En observant ce que je vous prescris, vous acquerrez la réputation universelle d'une femme aimable, même si vous n'a-

vez qu'un esprit ordinaire. Dans le monde on réussit souvent mieux par la médiocrité que par le génie. On vous accorde ce que vous n'exigez pas; la reconnaissance de ceux devant qui vous vous effacez, vous tient compte des succès que vous leur abandonnez modestement. Vous pourrez vous en dédommager ailleurs, quand vous serez vous-même une étrangère et que vous ne devrez rien à vos auditeurs, les bons esprits remarqueront votre délicatesse, elle deviendra un charme de plus.

Vous devez vous lever pour ceux qui entrent chez vous, pour les jeunes gens vous vous soulevez seulement; pour les hommes plus âgés, vous quittez votre siége, mais sans bouger de place. Vous allez au-devant d'une femme, plus ou moins, suivant le degré d'intimité qui existe entre vous, suivant son rang, son âge et la considération dont elle jouit. Vous ne reconduirez que les femmes et guère plus loin que votre

salon, à moins que ce ne soit de ces visites exceptionnelles qui exigent une grande cérémonie.

Si la femme à qui vous parlez a un titre, ne l'en assassinez pas ; cependant, si vous n'êtes pas liée avec elle, vous pouvez le risquer une fois ou deux dans le courant de la séance, mais pas davantage. Les seuls titres qui se donnent toujours dans la bonne compagnie sont ceux de *duchesse*, de *maréchale* et de *princesse*.

En reconduisant les gens, soyez certaine qu'ils sont déjà éloignés avant de pousser la porte, et fermez-la doucement, il n'est pas poli de la jeter après eux, comme si on était pressée de s'en débarrasser.

Quand vous avez du monde à dîner, la première chose à laquelle vous devez réfléchir, ce sont vos convives. Assortissez-les de façon à ce qu'ils se conviennent. Tâchez qu'ils soient du même monde, si c'est possible ; dans

tous les cas, ils doivent pourtant se connaître, c'est-à-dire avoir entre eux assez d'affinités pour qu'ils soient satisfaits de s'être rencontrés chez vous. En un mot, que les éléments de la réunion soient homogènes, autrement vous serez tristes et gênés, malgré vos efforts, vous n'obtiendrez qu'un ennui suprême, tous les yeux iront de la porte à la pendule, comme ceux des écoliers aspirant à l'heure où la classe finira.

Il est des personnes qu'il faut amuser, dont l'esprit est paresseux ou enveloppé de langes, ayez à leur intention un de ces causeurs qui sont à eux seuls un spectacle : ils écouteront, ils riront, ils seront heureux de se faire divertir sans peine. D'autres, au contraire, aiment à causer eux-mêmes ; réunissez-les, ils se renverront la balle d'un bout à l'autre de la table, la gaieté viendra par émulation, vous aurez un repas charmant. Si vous connaissez des célé-

brités, ne les engagez le même jour que si vous êtes sûrs qu'ils le désirent *vraiment*. L'un fera tort à l'autre, il s'établira une sorte de rivalité qui les contrariera toutes les deux : les célébrités veulent être admirées seules avant tout. Un écueil dans lequel tombent beaucoup de maîtresses de maison, c'est la préoccupation constante de l'homme remarquable qu'elles reçoivent. On croirait qu'elles sont leur cornac et qu'elles montrent la bête curieuse. Les regards sont fixés sur lui, il ne peut couper sa viande sans qu'on sache comment il s'y prend. A force d'admiration, on arrive à l'importunité. On exige de ce pauvre grand homme qu'il divertisse à tout prix la compagnie, qu'il parle, qu'il ait de l'esprit, qu'il étale sa marchandise, c'est tout bonnement un supplice qu'on lui impose.

Votre tâche à vous, maîtresse de maison, c'est de le faire valoir, c'est de le mettre en

relief sans qu'il s'en aperçoive ; traitez-le en apparence comme tout le monde, n'exigez rien de lui que ce que donne un convive ordinaire, il se livrera petit à petit, et vous en tirerez le meilleur parti possible.

Une femme qui ne suivait pas ces principes, avait invité à dîner Alexandre Dumas fils ; il était placé à côté d'un officier d'artillerie et d'une dame qui n'avait pas assez d'yeux pour le regarder. Il se tint fort sur le second plan, au grand désappointement de la société qui s'attendait à un feu d'artifice. La dame du logis en était rouge de dépit et de mauvaise humeur, elle poussa la maladresse jusqu'à dire à l'auteur du *Demi-Monde* qu'on comptait sur une exhibition de son esprit, et qu'il était très-mal à lui de se montrer si maussade. Ses regards ajoutaient :

— Quand commencerez-vous ?

— Madame, répliqua-t-il à cette question, qui

n'avait pas été formulée, mais qu'il avait comprise, aussitôt que monsieur aura tiré un coup de canon, je promets de ne plus parler qu'en vers.

Et il montrait l'officier d'artillerie, son voisin.

Ceci était parfaitement juste et rationnel, et vous servira d'exemple pratique, bien mieux que ce que je pourrais vous dire.

Tâchez que chacun soit placé à table comme il lui convient. Vous avez de droit auprès de vous les deux hommes les plus considérables, ou les plus âgés. Si les conversations particulières s'engagent naturellement, ne les dérangez point, laissez une liberté absolue, que vous n'arrêteriez que si elle devenait de la licence, cela n'est pas à craindre dans la bonne compagnie. Que votre service soit réglé d'avance avec vos domestiques, afin que vous n'ayez pas besoin de vous en occuper. Offrez à vos convives,

mais n'insistez pas, rien n'est plus désagréable et plus provincial.

Votre toilette doit être simple, bien qu'appropriée à vos habitudes d'élégance et de fortune. Ne mettez ni joyaux éclatants, ni dentelles remarquables. Effacez-vous et laissez briller les autres, je vous l'ai dit, c'est la première loi de cet art si difficile et si gracieux de faire *les honneurs de chez soi.* Ayez un mot agréable à adresser à tous et à toutes, informez-vous de ce qui les touche afin de les en entretenir. Fuyez les compliments exagérés, tournez votre phrase naturellement, de façon à ne pas embarrasser celui à qui elle s'adresse. Les éloges à *brûle-pourpoint* déplaisent mortellement aux esprits justes.

Tout ceci sont des nuances résumées par un simple fait ; occupez-vous sans cesse de ceux que vous recevez, soyez tout pour eux, ayez

néanmoins assez d'adresse pour qu'ils ne s'en aperçoivent pas et pour ne pas les assommer de vos prévenances : la science de la maîtresse de maison est là.

III

DE LA POLITESSE

La politesse doit se retrouver dans chaque circonstance de la vie. Quoi qu'il arrive, quoi que l'on fasse, il ne faut pas l'oublier ; elle facilite toutes choses; avec elle on obtient ce que l'on ne saurait avoir si on la mettait de côté, ainsi que le font beaucoup de gens.

Elle prévient en faveur de celui qui se présente, elle dispose à accorder ce que l'on de-

mande ; la réussite est souvent dans la façon de solliciter.

Avec une politesse exquise on sait tout dire, même de méchants compliments : on met le bon droit de son côté, on arrête sur les lèvres de son adversaire des expressions inconvenantes, en lui présentant un maintien digne et froid. C'est une leçon salutaire et la plus piquante des épigrammes.

La politesse se mesure selon la personne à qui elle s'adresse. On est poli avec les domestiques, plus poli qu'avec ses égaux, parce que, s'il en était autrement, ils auraient le droit de se plaindre, et de pareilles plaintes ne peuvent pas être admises. Cette politesse n'est pas la même que celle employée avec le supérieur. La mesure est de savoir les régler.

Lorsque vos gens vous rendront les services ordinaires et pour lesquels vous les payez, remerciez-les ; vous les forcez ainsi à être conve-

nables eux-mêmes. Ce remerciement n'est point une faveur que vous accordez, ce n'est pas non plus une avance, c'est une preuve de satisfaction, c'est comme si vous disiez :

— Vous avez bien fait, je vous en sais gré ; souvenez-vous en pour toujours bien faire.

Affectez cette attitude digne avec vos inférieurs, quels qu'ils soient. Elle a beaucoup de nuances ; prenez garde ! Si elle est outrée, elle arrive à l'impertinence. C'est une façon de se moquer des gens que d'être trop obséquieux. Jadis, quand il y avait des grands seigneurs, ils excellaient dans cet art de mettre un ennuyeux ou un outrecuidant à la porte, en l'assassinant de compliments et de révérences. Ils ne daignaient être insolents qu'avec leurs égaux : c'est une lâcheté de provoquer ceux qui ne peuvent pas se défendre.

Avec nos gens, la politesse ne doit pas aller jusqu'à la familiarité. Ils ne savent plus,

comme ceux de l'ancien régime, s'arrêter aux bornes permises, et ils n'ont plus l'excuse de leur attachement, pour s'immiscer aux affaires de la famille et vivre dans son intimité. Donnez-leur les ordres nécessaires, ne les blessez point par des expressions malséantes ou un ton de dureté; néanmoins ne leur faites aucunes confidences, si petites qu'elles soient : du jour où vous partagez un secret avec eux, ils se regardent comme vos maîtres et ils en abusent.

Pour qu'une maison marche bien, il est indispensable que la maîtresse puisse chasser ses domestiques, séance tenante, s'ils manquent à leur devoir ; à moins qu'ils ne soient entièrement dénués d'intelligence, ils ne vont que jusqu'où vous voulez.

Il en est de même avec les ouvriers et les inférieurs, quels qu'ils soient.

Une chose que je ne saurais trop vous répéter, c'est que les inférieurs sont pour beaucoup

dans le bonheur de la vie. Ils y tiennent une place qu'on n'apprécie pas assez et qui est immense. Ils appellent les tracasseries et les coups d'épingles, qui font à la longue des plaies inguérissables et d'autant plus douloureuses qu'on n'ose pas s'en plaindre.

Il y a du tact dans la politesse, il y en a plus que je ne pourrais vous l'exprimer, et je voudrais cependant vous le faire comprendre. Ne demandez à ceux qui vous obéissent que ce qu'ils peuvent faire, autrement ils vous refuseraient peut-être, et que feriez-vous alors ? Exigez ce qu'on vous doit, forcez qu'on vous le rende, ou plutôt imposez-le par votre manière d'être, c'est encore le plus sûr moyen.

Avec vos égaux dans le monde, évitez l'affectation, les cérémonies inutiles. Marquez que vous les connaissez, n'insistez pas quand on vous résiste : ainsi ne restez pas une demi-heure à une porte pour ne point passer la première : si,

après vous être écartée, on vous refuse, avancez, en saluant, bien entendu. Votre geste, votre attitude doivent exprimer que vous obéissez, ce qui est encore une façon d'être polie.

Néanmoins, vis-à-vis d'une personne âgée, faites-lui comprendre que vous ne lui cèderez pas, parce que vous ne devez pas lui céder. Il y a une déférence dans le regard, dans la voix, qui exprime la pensée aussi bien que les paroles.

Êtes-vous dans un cercle peu nombreux ? levez-vous quand il entre une autre femme ; pour les hommes ne bougez pas. Une femme vient-elle vous parler et reste-t-elle debout, ne lui répondez pas en restant assise. Bien que ce soit passé dans les habitudes actuelles, ce n'en est pas moins une impertinence.

J'ai vu donner une leçon à deux ou trois poupées à la mode par une douairière, leçon dont je me serais souvenue à leur place.

Elle se promenait dans un bal appuyée sur le bras de sa petite-fille : s'approchant d'un groupe de jeunes fauvettes, gazouillant à qui mieux mieux, elle leur demanda le sujet de leur joie. Pas une ne se leva pour lui répondre : elle les écouta quelques instants de haut, puis elle fit signe à sa petite-fille de lui avancer un fauteuil et s'assit en face des rieuses.

— Allons, mesdames, dit-elle, vous ne voulez pas monter jusqu'à moi, je le vois bien, il faut que je descende jusqu'à vous : continuez.

Ceci fut dit d'un ton de plaisanterie gracieux... pourtant la vieille dame fut comprise, car elles se levèrent toutes à la fois comme si un ressort les poussait. Je parierais volontiers que, malgré cela, elles ont recommencé la même impolitesse chaque fois que l'occasion s'en est présentée.

Les révérences que l'on fait maintenant ont un double mérite : d'abord ce ne sont pas des révérences, ensuite elles sont un modèle parfait

de disgrâce. On saute sans quitter la terre et en inclinant la tête, cela ressemble à un tic ou à une convulsion. Je ne vous engage pas à vous poser comme M. Jourdain en réclamant une place pour la troisième, mais demandez à vos mères la charmante ondulation du corps que nos maîtres de danse nous apprenaient dans notre jeunesse. Cela était décent, aimable, gracieux surtout.

Nous savions qu'il fallait graduer nos saluts suivant la personne à qui ils s'adressaient ; nous ployions un peu moins, voilà tout ; la différence était imperceptible et cependant elle était marquée. C'était un mérite auquel on faisait attention dans le monde. On disait :

— Madame ou mademoiselle une telle salue bien.

Comme on disait : elle danse bien.

Quant aux hommes, leur salut avait beaucoup de noblesse ; j'en ai connu qui se distin-

guaient fort par là. A présent, la noblesse, le salut, la grâce, tout a disparu.

Je ne vous conseille pas de vous éloigner par trop de ce qui se fait autour de vous, mais de modifier et de vous rapprocher le plus possible du *mieux*, sans blesser personne.

Ceci est non-seulement un procédé de cœur, mais c'est encore un procédé d'éducation ; il est, hélas ! trop négligé. C'est à qui écrasera son voisin, c'est à qui lui jettera au visage qu'on a plus de fortune ou de puissance que lui. On s'inquiète bien de l'humiliation qu'on cause ! c'est au contraire une volupté. On ne sait plus se faire pardonner ses succès, sa richesse et sa beauté, aussi les triomphes se paient cher, et l'on se fait plus d'envieux que d'amis.

Vestris disait, en réfléchissant profondément :

« Que de choses dans un menuet ! »

Il avait peut-être raison à son point de vue ; je dirai également au mien :

« Que de choses dans une révérence ! »

Ces mièvretés, que l'on dédaigne, ont plus d'importance qu'on ne croit. Depuis que nous sommes tous égaux, on exige beaucoup plus des autres en leur rendant moins.

Rien n'est réglé, chacun croit devoir obtenir le maximum de la politesse et ne donner que ce qu'il lui plaît. Il n'y a plus de classes, il n'y a que des individus ; ces individus ont d'eux-mêmes une telle opinion que, selon eux, ils sont les premiers partout. Cette foule de premiers a beaucoup de peine à se tenir sur le même rang ; elle s'y presse, elle l'obstrue, et les gens de mérite modeste restent derrière. Il est facile de comprendre combien ces vaniteux sont exigeants.

Pour ce qui concerne les supérieurs, — vous avez, je l'espère, le bon esprit de reconnaître

qu'il en existe en ce monde, — c'est souvent une affaire d'étiquette, c'est plus souvent une affaire de devoir, ne l'oubliez pas.

Remarquez bien, mes chères lectrices, que ces règles sont universelles, qu'elles conviennent à tous et à toutes. Encore une fois il n'y a plus de classes, il n'y a que des positions. Ce code du savoir-vivre dont je vous entretiens est aussi obligatoire dans un appartement modeste que dans un salon doré. La véritable et fructueuse égalité est l'égalité devant l'éducation, devant la distinction des manières. On a détrôné les hasards de la naissance, on a élargi les cadres de la société, afin que tous les mérites y puissent trouver place. Cette admission est désormais acceptée, rendons-la légitime et naturelle, en répandant les traditions de l'ancienne bonne compagnie, en les faisant revivre ; qu'elles entrent dans les mœurs modernes en s'appropriant à leurs exigences, qu'elles amènent entre

la personne qui vend et celle qui achète un échange d'égards, les relations n'auront qu'à gagner de part et d'autre, qu'elles rendent les transactions faciles par les formes et par l'urbanité, qu'elles élèvent le niveau au lieu de l'abaisser, ainsi qu'on a fait jusqu'à présent. Je serai très-heureuse d'y contribuer et ma plus douce récompense serait d'avoir réussi.

IV

PHYSIOLOGIE DE LA TOILETTE

Voici, mes chères lectrices, un sujet qui demande de sérieuses réflexions et de grands développements. La toilette est une des obligations de notre vie féminine, et quand je dis obligations, ne croyez pas que je plaisante, rien n'est plus sérieux. Le monde a ses lois, qu'il faut suivre, il a ses nécessités, qu'il faut subir; ces lois et ces nécessités ont des conséquences qui influent sur notre position et sur notre avenir.

Une des véritables forces de la femme, c'est la grâce.

L'auxiliaire le plus puissant de la grâce, c'est la toilette.

Occupons-nous donc de la toilette, non pas au point de vue des chiffons et de la mode, mais au point de vue de la convenance, de l'esprit et de la séduction.

J'entends par la séduction, le désir de plaire à tous, l'envie d'être agréable à regarder, abstraction faite de la coquetterie, dans la mauvaise acception de ce mot.

D'abord, qu'est-ce que la coquetterie ?

C'est quelquefois un crime, et cependant, presque toujours un charme. Les coquettes ressemblent aux conquérants, elles sont ambitieuses de conquêtes, elles livrent des combats acharnés et ne se reposent qu'après le triomphe. Rien ne leur coûte pour réussir, elles voient couler les larmes et le sang ; elles assistent à des désastres

terribles de sang-froid; elles sont féroces. Celui qui leur résiste, dont le genou ne ploie pas devant elles, devient leur ennemi personnel, tous les moyens sont bons pour le soumettre, il n'est pas de diplomates dont l'habileté puisse se mesurer avec la leur.

Elles trouvent des armes dans les plus petites choses; rien ne leur échappe ; ce qui devrait les perdre les sauve, tant elles s'y prennent avec adresse pour diriger les événements. Elles profitent des fautes, des faiblesses, des moments d'oubli; elles gardent dans leur souvenir un mot lancé sans intention, et elles savent l'adapter juste à la place qui lui convient pour qu'il devienne dangereux.

Rien ne leur est sacré, ni la réputation, ni le bonheur de leurs adversaires; elles sacrifient sans hésitation ceux et surtout celles qui les gênent; c'est une hécatombe offerte à leur omnipotence, dont la possession leur plaît et les enivre.

vre. Elles ressemblent aux idoles du paganisme : leur faut des victimes humaines. Ce caractère est heureusement rare, pourtant il existe ; j'oserai dire qu'il tend à disparaître de la société proprement dite.

Les hommes ne s'occupent plus assez exclusivement des femmes pour qu'elles exercent sur eux une influence complète. Ces sortes de tyrans règnent encore dans un monde qui n'est pas le nôtre et dont nous n'avons pas à nous occuper, Elles sont d'autant plus à craindre qu'aucun frein ne les arrête et que tout leur est possible. Ce n'est pas à cette coquetterie-là que nous devons songer : elle n'a rien à démêler avec l'éducation. On peut être lâche et méchante sans manquer à aucune des lois de l'étiquette.

J'ai voulu vous tracer ce crayon, ainsi qu'on disait au XVIIe siècle, en passant et sans tirer à conséquence ; c'est toujours un danger signalé, et les dangers qu'on connaît s'évitent facilement.

Ce que l'on appelle vulgairement la coquetterie n'est pas une chose aussi grave. Il s'agit simplement de l'envie de plaire, plus ou moins adroitement exprimée. Cette envie de plaire a d'excellents côtés : elle nous donne non-seulement la grâce du corps, mais celle de l'esprit ; elle nous inspire les moyens de faire valoir nos avantages, et c'est toujours une façon de savoir vivre que d'être aimable pour les autres.

Le désir de se rendre agréable à tous n'a rien de blâmable, encouragez-le chez vos enfants dans le bon sens du mot, c'est un stimulant d'une grande puissance, il vaut presque celui de l'émulation.

Il est des règles pour la toilette, qu'il faut tâcher de maintenir ; elles contiennent les imaginations entreprenantes et ambitieuses, qui, sous prétexte de progrès, nous conduisent à l'anarchie, et l'anarchie est le mobile de la destruction.

Chaque âge a sa toilette spéciale, comme chaque visage, chaque physionomie a sa nuance particulière, le grand art est de les faire valoir, sans s'écarter de la mode adoptée et sans en être esclave néanmoins.

Ce qui est parfait pour le négligé du matin, serait déplacé le soir, et *vice versa.*

Nous allons donc prendre successivement ces différentes toilettes, les analyser, les décrire, les approprier aux individus, avec leurs raisons d'être, et vous verrez combien ce petit code simplifiera les embarras, combien il vous sera utile, combien il vous révèlera de faits que vous ignorez sans doute, vous qui êtes jeunes et qui vivez dans un siècle où l'on n'étudie que ce qui rapporte.

Excepté les très-jolies femmes, nous avons toutes besoin de parure, les belles en bonnet de nuit, ont deux fois le droit de l'être en robe de bal. Il est donc très-urgent de songer au

négligé, suivant les exigences de la fortune toutefois. Tout le monde ne peut pas avoir des peignoirs de mousseline brodée, doublés de taffetas rose, tout le monde peut avoir une robe de maison irréprochable et de bon goût, il ne faut pour cela que du soin et la simple économie d'une ménagère.

Si vous voulez rester femme comme il faut, ne vous montrez à personne qu'après avoir fait une petite toilette en sortant de votre lit ; si vous voulez être une femme adroite, arrangez-vous pour que votre mari ne vous surprenne point dans un désordre qui vous sied mal et qui grave votre image d'une façon désagréable en sa mémoire. Peut-être la paix et le bonheur de votre ménage dépendent-ils de là.

Jeune ou vieille, les inconvénients sont les mêmes à cet égard.

Jeune, vous perdez vos avantages, vous vous dépouillez d'une puissante séduction.

Vieille, vous ajoutez un grief de plus aux injures du temps. Une vieille femme qui se respecte et qui désire conserver autour d'elles les affections et les plaisirs permis à son âge, doit soigner sa toilette avec plus de minutie que si elle avait vingt ans, non pas pour s'embellir, mais pour se faire supporter. Un visage ridé est assez pénible à voir pour qu'on tâche de le déguiser de son mieux, sans le feindre toutefois.

Ainsi donc, le matin, cachez vos cheveux blancs ou noirs sous un bonnet sinon élégant, du moins d'une propreté exquise, tout ce qui est blanc autour du visage sied à la physionomie, cela repose le teint et cela rajeunit.

Ne portez jamais de savates, c'est bon pour les portières, rien n'est de plus mauvais goût ; ayez des pantoufles larges si vous tenez à vos aises, mais que ce soit une chaussure. Rappelez-vous ce que je ne saurais trop vous

répéter, c'est que la première éducation se révèle par les moindres détails, c'est qu'une personne bien élevée vous jugera en vous apercevant chez vous pendant cinq minutes, en vous entendant parler. On ne s'y trompe pas lorsqu'on a reçu soi-même les notions que l'on ne saurait perdre plus tard, dans quelque position qu'on se trouve.

Je vous parlais tout à l'heure de *vos aises*, nous allons en causer. Défions-nous en, rien n'est plus dangereux, et l'on ne sait où cela nous mène, ou plutôt on le sait trop, surtout lorsqu'on en a essayé. Pour être à *son aise*, on se néglige, on prend de funestes habitudes, on ne se lace plus, on se contente de la plus stricte propreté, on néglige la recherche, on fuit toute espèce de gêne, et la gêne, rappelez-vous le bien, est le fondement de la société polie. Si chacun s'abandonne à ses instincts, si chacun adopte ce qui lui est le plus commode, il

n'y a plus d'autres lois que l'égoïsme, et il faut renoncer à vivre en commun.

Les petites choses conduisent aux grandes, ne l'oubliez pas.

Voilà pourquoi la toilette du lever doit être encore plus soignée s'il est possible que les autres.

Ayez un vêtement quelconque adopté dans votre cabinet de toilette pour peigner et démêler vos cheveux. Ce sont des habitudes trop négligées malheureusement par le temps qui court.

L'arrangement de la chambre est aussi fort essentiel. Un axiome très-vrai dit que l'on juge les gens par leur maison, le caractère se révèle par l'entourage. Une chambre à coucher élégante, si la fortune le permet, mais au moins d'une propreté méticuleuse, indique un esprit d'ordre très-précieux chez une femme. L'esprit d'ordre est un des principes fondamentaux de toute éducation complète, de même

que la propreté est le luxe du pauvre, et ce luxe-là en vaut bien un autre ; sans lui on peut dépenser des millions ou se couvrir de dorures, on ne trompera jamais un observateur.

Votre mari ne doit pas être traité par vous sans conséquence, songez que les autres femmes ne se montrent à lui que *sous les armes*, et ne renoncez pas volontairement à vos avantages. Ceci est plus qu'un défaut de l'éducation, c'est une des premières règles de la théorie du bonheur. Combien de refroidissements sont arrivés pour ce malheureux *sans-gêne* que je vous recommande de fuir!

N'allez pas cependant d'un excès à l'autre, n'ayez pas l'air, le matin chez vous, de sortir d'un baquet d'empois. Soyez tirée à quatre épingles, si cela vous plaît, mais que les épingles ne se voient pas, c'est bien assez qu'on les devine.

Je ne vous défends pas les excentricités en

robes de chambre, pourvu cependant que vous soyez dans une position où l'excentricité soit permise : n'est pas excentririque qui veut. — Pour certaines personnes, c'est un affreux ridicule. Une femme très-jolie, très-riche, très-célèbre, d'un esprit ou d'un talent incontesté, peut seule se permettre ces incartades. De la part d'une mère de famille obscure, d'une bourgeoise inconnue, c'est une prétention affichée ; or les sottes affichent seules des prétentions, à moins que ce ne soit un métier d'en avoir, et je n'écris pas pour cette catégorie-là. En sortant de la simplicité imposée par le monde à une femme qui se respecte, vous vous exposez à être prise pour ce que vous n'êtes point et à en subir les conséquences.

Quelque bizarre que soit votre parure d'intérieur, proscrivez les bijoux de toutes sortes, ne vous couvrez pas de bracelets, de chaînes, de colliers, n'ayez pas des boucles d'oreilles

voyantes ; tout cela est bon pour le soir, et encore n'en faut-il pas abuser.

Nous ne sommes pas des odalisques nées pour orner un harem ; nous sommes des femmes intelligentes, très-décidées à user de leurs moyens de plaire, mais sachant les diriger, les ménager surtout ; la prodigalité ne vaut rien, même en coquetterie, bien entendue. C'est en ce cas-là surtout que le calcul est permis.

On ne nous laisse pour défense que notre faiblesse même ; les faibles sont obligés d'avoir recours à la ruse, ils ne peuvent opposer à la force que l'adresse ; on ne saurait leur en faire un crime apparemment.

Une des grandes erreurs des femmes aujourd'hui, je vous le disais l'autre jour, c'est de consulter uniquement la mode dans le choix de leurs parures. — La mode est aussi aveugle que la fortune. Elle rend des arrêts souvent stupides, et elle les impose à tort et à travers.

Il lui plaît, par exemple, que les robes soient longues, parce qu'une robe longue révèle une grande dame, qui possède une voiture, qui peut avoir des pages pour porter sa queue. Tout aussitôt la *gent trotte-menu* s'en va, balayant les rues et les boulevards avec des étoffes à vingt francs le mètre et se pavane en regardant à chaque instant derrière elle si sa traîne la suit.

Je me rappelle toujours une demoiselle du quart de monde, se promenant majestueusement devant un théâtre, en hiver, par une pluie torrentielle, un jour de première représentation, en attendant l'homme qui l'accompagnait, resté en arrière pour causer avec des amis. Elle avait une de ces splendides jupes de taffetas antique, fond blanc, broché Pompadour ; elle la laissait étendue sur l'asphalte, couvert d'eau et de boue. Cinq minutes après, elle avait une garniture de 30 centimètres de haut de la plus belle

crotte de tout Paris. Elle eût cru se faire regarder comme une bourgeoise en la relevant.

Voilà ce qu'impose la mode à une sotte. Malheureusement, beaucoup de femmes d'esprit sont sottes sous ce rapport-là.

Une petite femme doit chercher à se grandir; une trop grande doit essayer de se rapetisser; c'est plus difficile. Celle qui est douée d'une taille avantageuse tâche de la faire mieux valoir. Tout cela dépend beaucoup de la toilette, des dessins et des étoffes qu'on choisit. Tout cela dépend aussi de la manière de les employer.

Nos crinolines sont ennuyeuses, désagréables; on les a exagérées de façon à les rendre impossibles. — Les dernières, en éventail, sont pis encore. Une petite femme ainsi vêtue ressemble à un espalier. Cela est-il gracieux? Ne vaut-il pas mieux modifier, arranger cette cloche ou cet espalier, à sa convenance?

Les brunes ne doivent pas plus porter du

mauve, que les blondes ne doivent porter du jaune. C'est une maladresse ; c'est un crime de lèse-coquetterie.

Une brune, dont la peau blanche peut aborder le bleu, même le bleu de ciel, a ses véritables couleurs, le cerise, l'orange : le groseille, le rose.

Les blondes ont le bleu, le lilas, le vert, le noir ; mais leur triomphe c'est la mousseline blanche, surtout la mousseline de l'Inde ; elle drape admirablement et elle a un reflet écru qui fait valoir la peau, si elle est belle.

Les pierreries écrasent, les diamants sont très-difficiles à porter ; ce qui sied le mieux, ce sont les perles fines, et même les fausses, si on n'est pas assez riche pour en avoir d'autres.

Au bal, si vous êtes jeune, ayez beaucoup de tulle, de fleurs, de choses légères. A moins d'être bien sûre de votre fait, n'entreprenez pas

une lutte de magnificence : la vaincue se fait moquer d'elle. Si vous voulez disputer à une autre la palme de l'élégance, le seul moyen de triompher, c'est une simplicité exquise, une de ces simplicités savantes qui écraseraient avec un chiffon deux millions de brillants.

Le grand mérite d'une toilette est de sembler naturelle et improvisée, lorsqu'elle a coûté des heures d'études et de préparations à celle qui la porte et à celles qui l'ont exécutée.

J'ai été témoin à un bal, il y a quelques années, d'un de ces steeple-chases dont le prix est un cœur et dont les concurrentes sont deux rivales.

Elles étaient presque également jolies, presque également riches, presque également spirituelles et jeunes ; on eût été embarrassé pour choisir. L'une voulait enlever à l'autre ce que celle-ci tenait à conserver. Il fallait une grande habileté des deux parts. Celle qui ai-

mait depuis longtemps aimait davantage sans doute ; son cœur l'éclaira. Elle se fit faire une robe de tulle blanc, une véritable vapeur, et, s'enveloppant dans ce flot, qui la fit paraître aérienne, elle n'étala ni broches, ni colliers, ni boucles d'oreilles ; un seul bracelet à chaque bras. Pour ne pas avoir l'air d'une pensionnaire, elle s'était coiffée avec des pierreries légères, montées en bouquets entremêlés de feuilles de géranium velouté naturel. Sa robe portait trois touffes de géranium. Voilà tout.

L'autre avait une robe d'Angleterre ancien à trois volants splendides, plus une parure qui valait la rançon d'un roi, sous laquelle elle fléchissait ; ses boucles allongeaient et rougissaient ses oreilles ; son collier lui écorchait le cou et son diadème lui tirait les cheveux. Elle parut écrasée sous ces trésors, sa beauté pâlit, on admira ses joyaux beaucoup plus qu'elle-même. Le tulle et les géraniums

obtinrent tous les suffrages, et naturellement celui du beau prétendu qu'on se disputait : l'amour-propre de ces Messieurs les entraîne toujours du côté du succès.

Huit jours après, les bans de la spirituelle veuve aux géraniums étaient publiés.

Depuis quelques années, on ne distingue plus dans le monde les jeunes femmes des jeunes filles ; elles portent les mêmes objets. C'est un tort. La simplicité rajeunit, une toilette simple ôte cinq ou six ans, et c'est quelque chose, surtout lorsque l'on est en quête d'un mari. Un autre écueil, c'est celui de prolonger indéfiniment la simplicité et les costumes de première communion. Mon Dieu ! qu'il est donc difficile d'être fille un peu longtemps dans une juste mesure, d'atteindre le but sans le dépasser !

L'esprit d'une femme se devine par sa toilette, bien plus certainement que par sa fortune. Rien de plus aisé lorsqu'on est riche que de dé-

penser beaucoup d'argent et d'avoir des choses chères; le mérite c'est de les choisir et de les porter; le plus grand mérite encore c'est de s'en passer et d'être mieux que si on avait des magnificences.

Par la seule inspection de l'extérieur d'une femme, une autre femme, si elle a de l'intelligence et de l'habitude, saura à quelle classe elle appartient, quelle a été son éducation, quelle société elle a vue. Elle devinera même ses goûts, son caractère, si elle se donne la peine d'observer; souvent la manière de placer son châle, de mettre son chapeau, d'attacher ses gants, révèlent une existence.

J'ai rencontré autrefois une marchande de pommes qui était une comtesse; je m'en suis douté en lui voyant étaler sa boutique. Je vais vous conter son histoire; elle est touchante et elle ne sera pas déplacée dans ce recueil. Cette infortunée dut à son éducation la patience, le

courage et la dignité qui la soutinrent jusqu'à la fin.

Elle se nommait la comtesse de la R***. Elle venait de se marier à seize ans, quand la Révolution de 93 sonna le glas de la monarchie et de la noblesse. Quelques jours après cette union, son frère et son mari formèrent le projet d'émigrer. Ils furent trahis ; on les arrêta, et on arrêta avec eux sa mère et elle-même.

On les conduisit à la Force ; c'était le moment le plus épouvantable de la Terreur ; à peine restèrent-ils une semaine en prison, on les fit comparaître au tribunal révolutionnaire, et, ainsi que cela se pratiquait, ils furent condamnés tous les cinq, sans avoir la permission de se défendre.

En entendant prononcer ce terrible arrêt, la comtesse se trouva mal ; elle était si jeune qu'elle ne pouvait envisager la mort en face, et puis, tout ce qu'elle aimait allait mourir

aussi. Malgré son courage et sa résignation, elle ne résista pas à cette épreuve. On l'emporta pour lui donner des soins ; le médecin fut appelé et déclara, par pitié peut-être, qu'elle était grosse; dès lors elle était sauvée jusqu'à son accouchement.

Il avait deviné juste, heureusement pour elle ! car on ne pouvait en être sûr encore. Son désespoir était immense néanmoins : on l'avait séparée de sa famille; elle ne devait plus la revoir. Quelque temps après, un geôlier, soi-disant compatissant, lui remettait la liste des exécutions ; ses parents et son mari étaient montés le même jour sur l'échafaud.

Je n'ai pas besoin de vous dire ce qu'elle éprouva, vous le devinez. La pauvre créature resta sous les verrous tout le temps de sa grossesse, entourée de prisonniers et de malheureux qui, l'un après l'autre, marchèrent au supplice. Elle comptait les jours et savait d'avance

l'heure précise de sa mort. Du reste, elle ne tenait pas à la vie, où désormais elle devait rester seule, sans appui et sans affection, à cet âge on croit toutes les douleurs et tous les amours éternels.

Dans les premiers jours d'août 94 la révolution thermidorienne eut lieu. Robespierre mourut ; elle accoucha le 11, d'un enfant mort. Les exécutions cessèrent avec le supplice du quasi-dictateur ; elle ne sortit pas sur-le-champ de prison, mais elle n'y resta guère ensuite ; on la fit élargir avec beaucoup d'autres et on la jeta sur le pavé sans ressources et sans amis.

Elle avait toujours habité le château paternel ; elle ne savait rien de la vie, elle ne connaissait personne à Paris, où elle était entrée pour la première fois le jour de son arrestation. Elle n'avait ni hardes ni argent : jeune et belle, elle devait promptement attirer l'attention, surtout par son étrange embarras ; elle s'ar-

rêtait, reprenait le chemin qu'elle venait de parcourir, l'abandonnait encore pour le reprendre. Quelques passants l'attaquèrent; elle ne répondit rien et se mit à pleurer. Une femme du peuple en eut pitié et l'emmena. Elle lui fit raconter son histoire, dont l'excellente créature fut très-touchée; elle lui demanda de travailler avec elle et lui offrit la moitié de son logement. La comtesse accepta; elle n'avait ni asile ni pain; ce fut pour elle un coup de la Providence. Élevée très-simplement, elle était fort adroite à tous les ouvrages de femme, et elle parvint assez promptement à gagner suffisamment pour couvrir sa dépense.

Pieuse et résignée, elle accepta ces douleurs, ce dépouillement, comme la volonté de Dieu. Les biens des condamnés étaient saisis, vendus, elle ne possédait plus rien sur la terre. Ceux de sa caste étaient dispersés, sa famille détruite, elle ne savait où retrouver une rela-

tion, une amitié ; elle se résolut à rester dans le milieu où le hasard l'avait poussée et devint la compagne affectionnée de sa protectrice. Celle-ci l'aima bientôt comme sa fille ; elles convinrent de garder pour elles seules les antécédents de la comtesse, qui renonça franchement jusqu'à de meilleurs jours, à son rang et à ses espérances.

Cependant elle ne put détruire sa distinction native, elle ne put dissimuler ses manières de grande dame, qui formaient un contre-sens avec son costume. Elle ne pouvait surtout oublier de qui elle était fille, le nom illustre que son mari lui avait donné : elle ne l'oublia jamais.

Plusieurs honnêtes ouvriers demandèrent à l'épouser ; elle les refusa, non par mépris, mais parce qu'elle ne se sentait par la force de rendre heureux un homme qui n'avait ni ses idées, ni ses habitudes. Elle vécut ainsi

dans la retraite et l'obscurité jusqu'à la Restauration. Alors, elle fit faire des recherches et parvint à prouver son identité. Ses biens avaient tous été vendus, le Roi lui fit une pension qui l'aida à vivre, pourtant elle ne cessa pas de travailler. Lors de la répartition du milliard, elle recueillit quelques bribes, mais elle avait un de ces cœurs qui ne peuvent pas voir souffrir, elle donna peu à peu presque tout ce qu'elle possédait, se laissa voler par des intrigants ; en quelques années sa modeste fortune fut détruite. La pension seule lui resta; elle la perdit à la révolution de Juillet. Quoique vieille, il lui fallut travailler encore ; elle s'y soumit sans murmure, comme une expiation de sa facilité à dissiper les biens que Dieu lui avait miraculeusement rendus.

Sa vue baissa : alors elle en fut réduite à vendre des pommes et des sucres d'orge, en face de l'Ambigu, sur une petite table, pendant la

représentation. L'étiquette de sa patente portait ces mots :

« Veuve de la R*** »

C'est là que je l'ai vue, et que, malgré sa position infime, malgré ses haillons et sa misère, j'ai reconnu une femme bien élevée, à ses manières et à ses façons de s'exprimer. Cela ne se perd jamais.

Elle est morte il y a trois ans seulement.

V

L'ÉTIQUETTE

Ce livre est dédié à la mémoire d'un passé qui disparaît chaque jour; c'est une sorte de registre où je veux conserver ce qui n'est plus. Je désire apprendre au monde d'aujourd'hui ce que fut le monde d'autrefois. Je lui dirai :

— Ce monde fut célèbre par ses grandes manières, par son savoir-vivre; les événements l'ont détruit, pourquoi ne pas en garder les traditions ? pourquoi ne pas les étendre et propa-

ger dans toutes les classes cette éducation qui fut jadis le partage d'une seule ? Ce serait donner aux mœurs le poli qui leur manque, ce serait apporter dans les relations de toutes sortes, une aménité et une bienveillance qui leur prêteraient un nouveau charme.

Si nous étions tous bien élevés, les querelles et les discussions deviendraient plus rares et l'existence serait dégagée de mille ennuis renaissants.

Songez-y, mes belles lectrices, les femmes doivent diriger les tendances de leur époque. Si elles le veulent bien elles le peuvent, car ce sont elles qui donnent aux enfants la première éducation. Plus tard, bien que leur empire sur les hommes ne soit plus le même, elles peuvent encore en user et le reprendre, c'est là toute une science que je vous apprendrai une autre fois.

Aujourd'hui nous allons aborder un chapitre

aride, un chapitre qui vous fera sourire peut-être, et qui, dans le fond, est le plus utile de ce livre; il est plein de minuties, j'en conviens, mais ces minuties sont indispensables à une éducation achevée. Nous faisons ici véritablement de la *civilité puérile et honnête*, en la rendant propre aux habitudes modernes, une civilité qui a marché, mais qui existe toujours.

Il a fallu parler le langage de la société qui l'a inventé. Nous n'avons plus d'aristocratie, prétend-on; c'est une erreur; l'aristocratie est partout, dans la boutique d'un savetier comme dans l'hôtel d'un duc et pair. Nous tenions à l'égalité, nous avons tout fait pour l'obtenir, rien de mieux. Nos droits sont égaux à la posséder. Prouvons-le donc en devenant véritablement de bonne compagnie. Il n'est pas nécessaire pour cela d'accoler à son nom une particule; il n'est pas nécessaire de s'appeler monsieur le comte ou madame la marquise; il s'agit seule-

ment d'être bien élevé, je ne saurais trop le répéter. Élevons-nous donc bien et nous marcherons de pair avec ce qui voudrait nous être supérieur, tout est là.

Ne vous ennuyez pas de ces détails fastidieux que vous allez lire, ils sont essentiels, et vous serez peut-être bien aises de les connaître, d'ailleurs.

L'étiquette fut le Dieu des deux derniers siècles, en France et à l'étranger; lorsqu'on a détrôné tous les cultes, celui-là est tombé le premier et je doute qu'il se relève. Il ne faut cependant pas le mettre tout à fait en oubli, il faut conserver certaines formes, certaines délicatesses, qu'on ne remplacerait pas.

Malheureusement, beaucoup de personnes, même de celles qui devraient les savoir, les ignorent, de là vient la décroissance du savoir-vivre.

Commençons par l'étiquette des lettres, que

si peu d'individus observent et qui sont toute une révélation.

D'abord, si vous écrivez à vos supérieurs, c'est-à-dire à des individus que vous deviez respecter, prenez du papier assez grand, mettez en vedette, vers le milieu, monsieur ou madame, ou bien telle qualification que vous lui donniez. Laissez une marge de côté, en bas et en haut, sur les autres feuilles. La date doit être mise à la fin, après la signature.

Les formules sont de jeune femme a une femme qui ne l'est plus :

« — Je vous présente mes devoirs. »

Ou.

« — Je vous prie de croire à mes sentiments respectueux. »

Si vous êtes liée avec votre correspondante, mettez :

« — Agréez mon tendre respect. »

Ou bien :

« — Mon respectueux dévouement. »

Écrivez-vous à un évêque, à un ministre, employez cette formule :

« — Croyez à mon respect... »

Pour les ministres, la *très-humble servante* est encore de mise.

Pour vos amies, mettez ce que votre cœur vous dictera. Les billets ou les lettres de simple politesse ont à choisir entre les *compliments empressés* et les *compliments distingués*, l'un est plus intime que l'autre.

Il y a encore l'expression de mes *sentiments distingués*, ou bien mes *compliments affectueux* pour une connaissance intime.

Ne dites qu'à vos supérieurs ce mot : *agréez*, c'est une sorte de déférence, et pour vos égaux, il faut mettre : *recevez*. Vous devez comprendre cela, n'est-ce pas?

Dans une demande au roi ou à la reine, vous pouvez employer le mot hommage, mais pour

eux seulement. On finit ainsi, lorsqu'on repousse *la très-humble et très-obéissante servante et sujette* de nos pères :

« — Daignez agréer,
Sire ou Madame,
l'hommage de mon profond respect. »

Le mieux est d'ajouter :

« — Avec lequel j'ai l'honneur d'être,
de Votre Majesté,
La très-humble et très-obéissante servante et sujette. »

Ceci est l'étiquette ancienne, je vous le répète, et c'est toujours la plus convenable.

Quant aux Princes et Princesses, vous pouvez graduer vous-même suivant leur rang.

Vous devez mettre en toutes lettres *Monsieur*, ou *Madame*, ou *Mademoiselle*, si vous parlez d'une personne parente de celle à qui vous écrivez ; ainsi Madame ou Mademoiselle votre fille, Monsieur votre mari ; si, au contraire, il est

question d'étrangers, voire même des amis, mettez M., Mme ou Mlle. Sur l'adresse le nom doit être en toutes lettres; mais si vous écrivez : à *Madame une telle*, chez *Mme une telle*, vous mettez le second *Madame* en abrégé.

Les billets du matin se datent du jour de la semaine simplement. On peut avoir pour ces billets du papier plus petit et des enveloppes exprès, c'est une recherche d'élégance très-permise.

N'ayez pas un cachet démesuré en grandeur. Le chiffre ou les armes sont les seuls acceptés en cérémonie.

Vous pouvez faire timbrer votre papier à votre chiffre, à vos armes, ou simplement à votre couronne. Presque tout le monde le fait maintenant ; cela n'a plus l'air d'une prétention ; mais gardez-vous en pour vos cartes de visite : cela n'est pas reçu dans le vrai monde en France ; les étrangers l'approuvent, je le sais, parce

que leurs étiquettes ne sont pas les mêmes que les nôtres, Nous donnions le ton autrefois dans ce genre ; tâchons de ne pas nous le laisser imposer.

La question de la signature est assez grave. Dans la haute aristocratie, il n'est question du nom de baptême que pour l'intimité ; jadis il n'en était pas question du tout. Si vous tenez à être la fleur des pois, vous signerez votre nom de fille d'abord, votre nom de femme ensuite. Au cas où vous auriez un titre vous ne le mettrez même pas.

— Vous vous appelez Blanche de Sillery, je suppose, vous avez épousé le marquis de Bellefonds ; vous signerez vos lettres ainsi :

« Sillery Bellefonds. »

Ce qui n'empêche pas la majorité des femmes aujourd'hui de signer :

« Blanche de Bellefonds, la marquise de

Bellefonds, de Bellefonds, née de Sillery. »

Si vous n'avez pas de titre, signez alors votre nom et celui de votre mari ; comme par exemple : « Dupray Surville. » Vous êtes Mlle Dupray, vous avez épousé M. Surville. Cela est tout à fait bien ainsi. Le reste est défectueux : croyez-moi. A propos : n'employez pas cette locution si commune : *mon petit nom*, dites : *mon nom de baptême.*

Quant à vos inférieurs, vous pouvez vous adresser à eux à la troisième personne :

« Mme X... prie M. Z.. de lui envoyer ses souliers, elle lui sera très-obligée. »

Quant aux *civilités empressées* ne vous en servez jamais ; c'est bon pour les cuisinières, je vous l'ai dit, et les *salutations* sont encore plus communes ; cela seul vous ferait classer par une femme du vrai monde.

Vous savez aussi que ni en écrivant, ni en

parlant, on ne doit se servir du mot épouse pas plus que de celui de dame, de demoiselle. — On ne peut ni dire ni écrire *votre dame*, ou *votre demoiselle*, *votre épouse*, sous peine de passer pour des gens de la lune.

On dit :

« — Ma femme, ma fille. »

« — Madame votre femme, ou bien madame une telle, par son nom. »

On ne dit pas :

« — Les *messieurs* viendront par ici, les *dames* par là. »

Mais :

« — Les hommes viendront par ici, les femmes par là. »

On ne dit pas :

« — Quand j'étais *demoiselle*. — J'ai trois *demoiselles*. »

Il faut dire :

« — Quand j'étais fille. — J'ai trois filles. »

Les *demoiselles* sont une locution commune ; le mot *jeune personne* est celui qu'on emploie dans le monde distingué. La *bonne société* n'est jamais nommée ainsi par les gens de *bonne compagnie* ; cette dernière expression est la seule à choisir.

En tout soyez simples, le plus simple possible, ne cherchez pas de grands mots, des mots inusités. La simplicité du langage, la simplicité en toutes choses est le cachet de la distinction.

Il n'y a que les ignorants des belles manières qui adoptent :

« *L'avantage de vous voir*, au lieu de *l'honneur de vous voir.* »

Ou bien :

« — J'ai fait la connaissance de M. X... »

Tandis qu'il faut dire :

« — J'ai fait connaissance avec M. X... »

Quand vous vous rencontrez avec des femmes âgées, ou dont la position prime la vôtre, rendez-leur des devoirs, qui ne sont pas de la bassesse, mais qui indiquent une intention d'être aimable et déférente. Au cas où vous conduisez une étrangère dans votre voiture, ou dans votre loge au théâtre, cédez-lui la droite, toujours sans affectation. Soyez naturelle en toutes choses, fuyez les manières cherchées; elles sont aussi éloignées de la grâce que la grâce l'est de la brusquerie.

Vous pouvez quelquefois, rarement, céder votre fauteuil au coin de la cheminée : c'est la plus grande preuve de respect que vous puissiez donner. La seule place qu'une maîtresse de maison n'abandonne sous aucun prétexte, c'est le milieu de la table ; de là seulement elle fait les honneurs et veille sur ses convives, ce qui est sa tâche absolue.

Encore quelques mots qui me reviennent

à la mémoire et que je veux vous signaler.

La façon dont on emploie le mot *bonne* est impropre et trivial. Il s'est introduit dans la langue pour désigner la femme qui soigne les enfants, et c'est la seule acception dans laquelle il doive être reçu. Dire une *bonne* pour une *servante* n'est ni français ni élégant; abstenez-vous en donc.

Gouvernante, *gouverneur* sont plus distingués qu'*institutrice* et *instituteur;* dites une *femme grosse* et non une *femme enceinte.*

On a adopté presque partout le mot de *concierge* pour sauver l'amour-propre de ces Messieurs, et c'est une grossière faute de grammaire en même temps qu'une sottise. Un concierge n'est pas celui qui tire le cordon, c'est celui qui garde et habite un château, une maison, qui en prend soin en l'*absence* du maître. Celui qui est dans la loge est un *portier*, et pour les grands hôtels un *suisse*. Il peut y avoir en

même temps un portier et un concierge au logis, si les propriétaires sont en voyage. Les grandes dames, même à présent où il y a tant d'abus, ne disent point mon concierge, mais bien *mon portier*. Concierge est aussi prétentieux que *chausseur* pour *cordonnier* et *pharmacien* pour *apothicaire*. Pourquoi donc changer les dénominations? Pourquoi se trouver offensé d'un arrangement de lettres plutôt que d'un autre? Y a-t-il plus d'honneur à être portier que concierge? Les soi-disant concierges ne remplissent-ils pas les fonctions des portiers? En vérité, la stupidité humaine va loin quand la vanité la guide.

Parlons, si vous le voulez bien, d'une autre partie de l'éducation, fort négligée aussi, la table, la manière de manger.

La tenue pendant le repas a pris beaucoup de licence à la fréquentation des Anglais : ainsi on peut, à la rigueur, mettre ses coudes sur la

table, dans l'intimité, bien entendu : c'était sévèrement défendu autrefois. Ce qui est toujours défendu, c'est de couper son pain, c'est d'essuyer son assiette en pompant la sauce avec un peu de mie, ou même de croûte, le tout aidé du secours de ses doigts, de poser sa fourchette sur la table par le plein des dents et d'essuyer son couteau à sa serviette. Ce qui est plus défendu encore, c'est de vider son bouillon dans sa cuiller, en soulevant son assiette à soupe : il n'y a que les savetiers qui puissent commettre une pareille inconvenance. Portez la cuiller à vos lèvres en la présentant par le travers; autrement, vous devez tourner votre coude en l'air d'une façon disgracieuse et commune.

Évitez le bruit des mâchoires en mangeant et en buvant; ne remplissez pas les verres et ne les videz pas tout d'un trait. Mangez lentement, ne parlez pas la bouche pleine : cela pourrait

L. of C.

avoir des conséquences désagréables pour les voisins. Ne mettez jamais le couteau dans le poisson, et coupez le melon avec une fourchette, ou une cuiller si vous n'avez pas de couteau d'argent. Ces petites prescriptions sont élémentaires et fort essentielles.

Évitez de gêner ceux qui sont près de vous par des mouvements brusques ou fréquents. Ne ramassez pas ce qui tombe de votre assiette, non plus que votre pain ; faites comme si vous ne vous en aperceviez pas.

Ne parlez point à l'oreille des gens, ne vous servez pas d'une langue étrangère ; c'est malhonnête pour ceux qui vous regardent et vous écoutent sans vous comprendre.

Ne rongez pas les os et servez-vous de vos doigts le moins possible. J'ai vu des petites-maîtresses couper adroitement avec leur couteau et leur fourchette, jusqu'à des écrevisses.

On ne doit pas dire *découper* pour le service

de la table, on doit dire *couper*. Découper signifie découper avec des ciseaux, et non couper des viandes.

Quant aux maladresses des domestiques, si vous en êtes victime, ne vous en plaignez pas et ne vous en montrez pas contrariée, bien que vous ayez le droit de l'être. Rien de désobligeant comme ces mouvements d'humeur pour les maîtres de la maison, fort innocents du dommage, et qui sont les premiers punis d'avoir de si mauvais serviteurs.

J'ai été témoin, à ce sujet, d'une assez drôle d'aventure, que je veux vous raconter.

On avait formé un régiment de hussards dont l'uniforme était fort élégant ; ils portaient un dolman blanc soutaché d'or ; c'était un vêtement très-cher et que les petites fortunes ne pouvaient pas renouveler souvent.

Un jeune homme de fort bonne maison, mais pauvre, débuta par être soldat ; il parcourut

successivement tous les grades, et enfin fut nommé officier. Ses économies et celles de sa famille avaient passé à l'équipement. Il mettait pour la première fois son splendide costume, dont il n'était pas peu fier, et dînait avec moi et quelques autres personnes chez son colonel.

C'était un garçon d'esprit, bien qu'il fût violent comme la poudre. Plusieurs fois déjà il avait été réprimandé pour ce défaut; en lui donnant son brevet de sous-lieutenant, ses chefs lui avaient instamment rappelé qu'il devait prendre sur lui de devenir calme.

On le plaça près de la maîtresse de la maison, en sa qualité de nouveau promu ; il commença à causer avec beaucoup de gaieté et une originalité très-divertissante. — Parmi les plats du premier service se trouvait un superbe foie de veau à la bourgeoise, c'est-à-dire dont la sauce a la couleur de l'encre. Ce n'est pas un mets re-

cherché, bien qu'excellent, et je ne vous engage pas à le servir dans le dîner d'étiquette; nous étions là sans cérémonie.

Le domestique qui faisait les fonctions de maître-d'hôtel vint prendre le foie de veau sur la table pour le couper; il se baissa mal, le plat pencha et toute la sauce fit gouttière sur l'épaule de notre jeune officier. En un clin d'œil les conséquences de ce terrible malheur se présentèrent à son imagination; il se vit ruiné, car il ne lui restait pas un maravédis pour en racheter un autre. Le sang lui monta au visage et l'aveugla; il se leva furieux, repoussa sa chaise d'un coup de pied, prit sa serviette par le bout pour en frapper l'auteur de sa mésaventure. Heureusement son regard rencontra celui de son colonel, fixé sur lui; il sentit les suites de ce qu'il allait faire. Sa physionomie changea comme par enchantement; il tendit sa serviette au valet stupéfait, en lui disant de l'air le plus aimable :

— Voulez-vous bien essuyer mon dolman, s'il vous plaît?

Nous partîmes tous d'un éclat de rire; ce fut un coup de théâtre. Le jeune homme, bien qu'en enrageant, redoubla d'esprit et de saillies. Le colonel, comte de J..., lui en sut le plus grand gré, il connaissait beaucoup ses parents et le protégeait fort.

La comtesse, quelques jours après, lui écrivit de venir chez elle et lui montra un superbe dolman, admirablement soutaché; elle le pria de l'accepter, en lui disant que c'était son ouvrage et qu'elle l'avait brodé pour lui. Il gagna à sa présence d'esprit un appui qui ne lui manqua pas et qui lui fut fort utile, tandis que s'il s'était laissé aller à son premier mouvement, il eût peut-être aventuré son avenir.

Ne parlez pas haut, c'est de mauvais ton. N'attirez pas forcément l'attention sur vous. Si vous avez de l'esprit, on s'en apercevra, vous

n'avez pas besoin de le faire remarquer. La modestie et la retenue sont deux qualités charmantes pour une femme; elles la font rechercher et apprécier de ceux qui la connaissent.

Une étiquette assez peu connue, est celle des deuils. Je vais vous la donner telle qu'elle existe à l'*Almanach de la cour*. Remarquez qu'il n'est point ici question de sentiment, mais d'étiquette, c'est-à-dire de ce qui est strictement dû; on peut ensuite allonger le temps, suivant ses regrets, on ne peut le diminuer sans manquer non-seulement à l'affection, mais encore à la convenance.

Pour un mari, le deuil se porte un an et un jour, six mois en grand deuil de laine, trois mois en noir en soie, trois mois en gris. Depuis quelques années, on permet le violet dans les deuils, cela donne plus de facilité à la coquetterie. Il y a trente ans encore, les veuves rentraient tous leurs cheveux et mettaient un ban-

deau de batiste; leur bonnet était garni d'une ruche blanche, aussi en batiste, et d'une en crêpe noir; c'était bien triste et bien lugubre. Aujourd'hui on a supprimé tout cela; les veuves portent un chapeau, mais elles n'ont pas renoncé au long voile de crêpe.

Pour le père et la mère, le deuil est de six mois, trois mois de laine, six semaines de soie, six semaines de gris.

Grand-père et grand'mère, quatre mois et demi, deux mois de grand deuil.

Frère et sœur, deux mois, un mois de grand deuil.

Oncle et tante, trois semaines, deuil de soie.

Cousins et cousines, quinze jours, deuil de soie.

Voilà ce qui est *exigé* et ne peut être omis. Je trouve pour ma part que c'est trop court; aussi l'affection doit-elle doubler ces prescriptions.

Le deuil étant un signe de respect, on n'est pas tenu à porter celui de ses enfants; cependant, il est peu de mères qui s'en dispensent. J'en sais qui ne le quitteront jamais, et cela se comprend, lorsqu'on perd un fils ou une fille parvenus à l'âge où ils sont quelque chose, où on peut les regarder comme des amis. Je trouve, au contraire, une exagération un peu marquée à s'entourer de crêpes pour la perte d'un marmot de quelques semaines ou de quelques mois. Les jeunes femmes sont assez portées à afficher leurs sentiments avec une sorte d'emphase, et réellement, si c'est un chagrin, ce n'est pas un malheur dont on ne puisse se consoler.

Je hais en toutes choses ce qui sent l'affectation. On peut poser pour mille motifs; l'amour maternel a aussi ses hypocrisies; évitez-les. Il est inutile, il est souvent nuisible même, de dire toute sa pensée, mais on ne doit dire que

ce que l'on pense. On peut montrer naturellement à ses amis la douleur qu'on éprouve ; il est cruel de voir périr au berceau ce tendre bouton sur lequel on avait placé tant d'espérances, mais c'est une perte réparable, et puis, n'est-ce pas un ange au ciel ? N'est-il pas délivré, avant de les avoir connus, des soucis, des tourments de cette misérable vie, où nous sommes tous destinés à souffrir. Les anciens s'habillaient de rose et chantaient quand un enfant mourait ; ils avaient raison, c'est un beau jour pour lui.

La pauvre mère, je le sais, je le sens, ne voit pas cette délivrance ; elle voit son enfant arraché de ses bras, elle voit ce cher petit être pâle, inanimé, insensible, lui qui souriait à son sein, il y a peu de jours encore. C'est un déchirement effroyable, c'est un de ces coups subits dont on se relève avec peine, d'abord parce qu'ils ne sont pas dans la nature.

Elle nous a donné la faculté d'oublier presque

la mort de ceux que nous aimons, et qui sont appelés par leur âge à nous précéder dans la tombe. Je me sers du mot *oublier*, et ce n'est pas là ce que je veux dire. On n'oublie pas, mais on se distrait : le souvenir ne quitte point le cœur, il y reste comme dans un sanctuaire ; on l'ouvre souvent pour retrouver la mémoire bénie, pourtant on pense à autre chose, on peut s'occuper de ses intérêts, même de ses plaisirs.

La perte d'un enfant décolore la vie : c'est une plaie qui ne se ferme pas, et je conçois pour une mère un deuil éternel. Un enfant hors de ses langes, celui qui vous connaît, qui vous aime, qui vous entoure de ses soins, de ses caresses. Vous ne retrouverez plus ce que vous perdez en lui ; même si vous en avez d'autres, ils ne prendront pas sa place ; elle reste éternellement vide, cette désolation vous suit partout, le sourire est banni de vos lèvres, la joie de votre maison. Ses frères et ses sœurs

vous rappellent l'absent ; dans les solennités de famille, vous le cherchez involontairement ; vous ne pouvez retenir vos larmes en songeant qu'il vous manque et que rien ne peut vous le rendre.

Tout cela est vrai et juste ; tout cela est dans le cœur de la femme et de la mère ; ce n'est pas une raison pour s'habiller de laine et porter deux ans le deuil d'un embryon de six semaines, ainsi que je l'ai vu faire à une jeune mariée.

Il en résulta qu'après avoir annoncé ce programme, au bout de quelques mois, elle était parfaitement consolée et se trouvait embarrassée de son habit. — Je crois qu'elle avait vu ce baby deux heures, et qu'il était allé après en nourrice chez sa mère. Elle est redevenue grosse ; elle a un garçon qu'elle adore. Son mari a eu le bon esprit de lui faire quitter le deuil du premier, en quoi tout le monde l'approuve, et sa femme comme les autres peut-être, bien qu'elle n'en convienne pas.

VI

L'ÉDUCATION DES ENFANTS

Je viens toucher ici un sujet important, un sujet qui se rattache aux liens les plus chers du cœur, et j'attends de mes lectrices un accueil sympathique, j'espère me trouver avec elles dans une entente complète.

La famille !

C'est l'arche sainte, c'est le sanctuaire où le bonheur se réfugie, où les larmes s'essuient par des mains aimées ; c'est là qu'on livre son cœur aux sentiments doux et honnêtes, dans les

maisons bénies de Dieu ; c'est là aussi, hélas ! que les dissensions et les orages se font le plus douloureusement sentir, si la porte est ouverte aux mauvaises passions, aux intérêts égoïstes.

Il est une chose dont nous ne nous rendons pas compte et qui n'en est pas moins certaine ; je veux vous la faire toucher de la main, et vous en conviendrez ensuite. Jusque dans les rapports d'intérêt, l'éducation est de nécessité première. Beaucoup de questions, d'antipathies même, seraient évitées si l'on n'oubliait jamais qu'on est bien élevé, si, dès l'enfance, on nous donnait ces habitudes de déférence et de politesse qui épargnent souvent des torts ou qui les effacent.

Rappelez-vous qu'en toute circonstance la forme a une importance extrême.

N'avez-vous pas éprouvé combien certains refus perdent de leur âpreté lorsqu'ils émanent de certaines personnes ?

Il y a des gens qui disent *Non*, et qui sembleraient si heureux de pouvoir dire *Oui !* Leurs regards, leurs gestes sont des excuses. Ils vont au-devant de vos plaintes, ils arrêtent vos reproches sur vos lèvres. Vous les quittez presque satisfait ; vous vous en allez en disant :

— On ne peut leur en vouloir.

Certes, la nature est pour beaucoup dans ce charme ; pourtant, l'éducation y est pour plus encore peut-être. Il ne suffit pas d'avoir de bonnes intentions, il faut savoir les exprimer.

Les hommes et les femmes deviennent ce que leur enfance les a faits. Il dépend des mères de préparer l'avenir, de le diriger, d'en atténuer les dangers et les craintes. Pour arriver à ce but, il faut prendre la frêle créature, pour ainsi dire, dès sa naissance. C'est une tendresse mal entendue que celle qui, afin d'éviter quelques larmes à son baby, laisse développer des penchants funestes et n'arrête pas, dès le

principe , des dispositions désastreuses, très-faciles à deviner.

Les enfants gâtés sont un fléau pour ceux qui les entourent et un fardeau pour eux-mêmes : vous avez beau satisfaire leurs caprices, il en arrive forcément un que vous ne pouvez pas accepter. Un beau jour, ils vous demanderont la lune ou quelque autre objet impossible, et, ce jour-là, le petit despote, accoutumé à voir tout céder devant lui, se trouvera le plus malheureux des êtres. C'est donc un faux calcul aussi dans l'intérêt de son bonheur.

Il est sans cesse contrarié ; il pleurniche à tout propos ; il ne sait rien demander, rien accepter sans avoir la larme à l'œil ; il est arrivé à la satiété des désirs satisfaits avant de savoir ce que c'est qu'un désir réel. Rien ne l'amuse, rien ne lui plaît; s'il découvre un jouet nouveau : à peine l'a-t-il obtenu qu'il le repousse et qu'il en exige un

autre. Vous le privez de ses joies enfantines, des surprises adroitement ménagées, des récompenses accordées sans qu'on s'en doute, et qui font éclore sur ces visages d'anges les roses si fraîches du plaisir.

Il n'a ni transports ni sauts d'allégresse ; il ne prend pas la peine de remercier ; il semble que tout lui soit dû. Il jette un regard froid et blasé sur ce qui l'entoure. Sa mère, à ses genoux, le suppliant de se calmer quand il crie, lui promettant bien plus qu'il n'a voulu, n'est pour lui que sa première esclave ; il la frappe lorsqu'elle ne lui obéit pas assez vite. Il ne l'aime pas, il ne lui sait gré de rien ; mais il lui garde rancune lorsqu'une circonstance, indépendante de sa volonté, la force à le faire *attendre.*

Madame de Genlis raconte, dans ses Mémoires, qu'après son mariage, elle alla faire ses visites de noces avec sa mère et son mari. Elle portait,

suivant la mode du temps, une toilette fort luxueuse, de grands paniers, un habit — cela s'appelait ainsi alors — de belle dauphine brochée. Son chapeau de bergère était en satin rose, orné de fleurs et d'un nid d'oiseau ; il était attaché sur l'édifice de sa coiffure poudrée et lui servait de complément.

Dans une maison qu'elle nomme, la maîtresse du logis avait un petit garçon de cinq à six ans, gâté à outrance, qui commença par aller la regarder effrontément, marcher sur sa robe et lui dire des choses peu obligeantes. Ensuite il se mit à pousser des cris inhumains pour avoir le chapeau de la jeune dame et jouer avec.

— Mon fils, dit gravement sa mère, en le serrant dans ses bras et en le couvrant de caresses, demandez-le poliment à madame, et je suis sûre qu'elle ne vous le refusera pas.

Heureusement il ne voulut jamais prononcer un mot poli, et madame de Genlis fut autorisée

à le refuser. S'il s'était avisé de bonne grâce, par extraordinaire, qu'aurait-elle eu à répondre ?

Il en est ainsi au premier âge : plus tard les inconvénients augmentent ; l'enfant gâté ne se plaît nulle part que dans la maison paternelle, parce que nulle part on ne se soumet à ses ordres. Vous le changerez vingt fois de collége ou de pension, il vous fera renvoyer vingt gouverneurs ou gouvernantes, plutôt que de s'assujettir à ce qu'ordonne la règle. Il feindra des maladies, afin de ne rien faire ; s'il est intelligent, il daignera quelquefois apprendre un passage à effet pour briller un moment devant ses condisciples, pour exciter votre admiration.

S'il est sans moyens, il ne sera qu'un sot indubitablement. Vos adorations continuelles lui donneront de lui-même une opinion telle qu'il se croira supérieur à tous; il devra tout

savoir naturellement et sans peine ; les autres sont obligés d'étudier, mais lui, fi donc ! Il dit de lui et avec autant de raison, ce que Molière fait dire à Mascarille, en dérision des nobles stupides :

« Les gentilshommes savent tout sans avoir jamais rien appris. »

L'enfant gâté devient un homme ou une femme, et vous recueillez alors complétement le fruit de cette éducation déplorable, vous avez surtout le chagrin de voir tomber cette idole, encensée par vous jusque-là.

Les autres ne sont pas comme vous, ils ne cèdent pas à ses fantaisies ; il trouve des déboires à chaque pas ; il n'aime rien que lui et personne ne l'aime.

Il n'a pas d'amis ; s'il est riche, il a des complaisants, des complimenteurs, tout prêts à lui tourner le dos le jour où la fortune aura cessé de lui sourire.

S'il est pauvre, aucune main ne se tendra vers lui ; c'est un être inutile, à charge souvent, incapable d'aucun travail, d'aucun élan de générosité. Depuis qu'il est au monde, on lui a appris à tout rapporter à lui seul, et il ne suppose pas qu'il puisse en être autrement. Le dévouement lui est inconnu, tel sacrifice de la moindre vétille ne peut lui être inspiré même par l'affection. Il verra tous les maux fondre sur les autres ; il s'en inquiètera si sa vie et sa quiétude doivent en être troublées, autrement il se contentera de les plaindre, sans en perdre une minute de sommeil ni un coup de dent.

Il faut toujours s'occuper de lui ; l'instant où il reste inaperçu doit être rayé du temps qui passe.

J'ai connu un homme que cette faiblesse a tué.

Sa mère, excellente et noble femme, l'avait gâté au point de déformer la meilleure nature.

Il avait parcouru les phases que je vous ai décrites.

Pendant sa jeunesse, les succès du monde 'avaient achevé. D'une tournure et d'une figure remarquablement belles, il avait fixé l'attention des femmes, et son amour-propre fut entièrement satisfait.

A quarante ans ses cheveux blanchirent, il prit de l'embonpoint; sa beauté s'éteignit; on cessa de s'en occuper exclusivement et il dut céder le premier rang à d'autres plus jeunes et plus favorisés. Il en eut un grand chagrin et tomba malade. Alors, sa mère, sa femme, ses enfants, toute sa famille, s'empressèrent autour de lui ; il retrouva dans son intérieur la royauté qu'il avait été forcé d'abdiquer ailleurs.

Sa santé se remit, les inquiétudes cessèrent, on retourna à ses occupations, il cessa d'être le point de mire unique : ce n'était point son compte. Il feignit de nouvelles souffrances, il

s'astreignit à jouer la comédie, afin de se faire plaindre. Frais et vermeil, mangeant bien, dormant bien, il marchait ployé en deux, il se prétendait martyrisé par des douleurs. On lui donna des remèdes de toutes sortes, on lui fit voir cent médecins; il en résulta une maladie du pylore, que lui occasionnèrent les drogues qu'il absorba; il en mourut en trois mois, au milieu d'horribles souffrances.

Ceci je l'ai vu, et vous pouvez m'en croire.

S'il eût reçu une autre éducation, il vivrait encore, aimé, honoré, recherché dans son âge mûr pour ses qualités solides, plus qu'il ne l'avait été dans sa jeunesse pour les futiles avantages de la beauté. Sa mère, qui le pleure, est obligée de le reconnaître, et c'est le sujet incessant de sa douleur. Excepté elle, nul ne le regrette. Sa famille, délivrée de sa tyrannie d'égoïsme, respire plus à l'aise depuis qu'il n'y est plus; le monde l'a oublié et il n'avait pas d'amis.

Il n'avait rien fait d'utile, il n'a pas laissé de traces dans la mémoire de ses semblables ; il n'avait jamais eu de cœur, aucun cœur n'a gardé son souvenir, si ce n'est la pauvre femme punie, d'abord par son indifférence et son ingratitude de l'avoir trop aimé, ensuite frappée dans lui-même, dans l'existence de ce fils adoré, que Dieu lui a repris bien avant l'époque où il eût dû partir.

C'est là une grande leçon.

L'enfant bien élevé, au contraire, apporte, dès son berceau, à ses parents, des joies et des espérances. Il ne s'agit que d'un peu de courage en débutant. Aussitôt que son intelligence se développe, imposez-lui votre volonté pour le bien. Il se révoltera, ne cédez pas ; qu'il soit absolument convaincu de votre force et il deviendra docile. Vous le verrez soumis, obéissant, attentif, désireux de vous plaire, premièrement parce qu'il vous craindra, sans doute,

mais quand ses facultés s'ouvriront, c'est alors le moment de vous faire aimer.

Emparez-vous à la fois de son esprit et de son cœur. Dirigez-le par le raisonnement, prouvez-lui que vous n'exigez rien de lui que ce qui doit être, apprenez-lui à déchiffrer la vie comme il déchiffre son alphabet. Qu'il soit convaincu de la vérité de ces paroles, de l'urgence de vos commandements, faites-lui expérimenter vos doctrines : il s'y conformera par le seul empire de la vérité.

C'est là le point de départ et le plus important.

Apprenez-lui que le bien est la clef de la réussite, inculquez-lui des principes d'abnégation, de reconnaissance ; qu'il soit très-persuadé de la grande maxime : « Aimez-vous les uns les autres ; ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît. »

Enseignez-lui également que le travail est en

même temps la richesse, l'honorabilité, la santé de l'homme ; donnez-lui l'horreur de l'oisiveté, l'horreur de l'égoïsme. Qu'il ne se fasse gloire ni de sa naissance ni de sa fortune ; le hasard lui a donné l'une et l'autre. Ce dont il peut s'enorgueillir, c'est de ce qu'il a gagné, de ce qu'il a obtenu par son mérite et par la peine qu'il a prise.

Enfant, il sera heureux déjà par l'absence de désirs inassouvis ; il comprendra de bonne heure ce qu'il lui est possible d'obtenir. Il supportera les petits maux avec courage ; il se résignera aux conséquences inévitables de notre condition humaine, et, après avoir tout essayé pour détourner le sort contraire, il se soumettra à la volonté de Dieu et courbera la tête devant l'infortune. — Sa conscience et sa confiance en l'avenir lui resteront ; ces deux biens ne peuvent lui être enlevés.

Ne croyez pas qu'en laissant à ses premières

années la liberté absolue, l'impunité des petites fautes, il vous sera aisé de réparer ces premières leçons ; vous le pouvez sans doute, si vous ne vous y prenez pas trop tard, mais que de difficultés vous aurez à vaincre ! Ce qui est facile au commencement, se hérisse de périls et d'obstacles ; il vous faudra combattre et vaincre à chaque instant. Ne dites pas comme beaucoup de mères :

— Il est si jeune !

On n'est jamais trop jeune pour recevoir la semence précieuse de la vérité ; elle germe plus promptement et elle jette de plus profondes racines.

L'enfant à qui vous aurez donné cette instruction salutaire sera préparé à tout ; il saura comment il doit se conduire dans toutes les circonstances de la vie. Il vous bénira jusqu'à son dernier moment, car il vous devra le bonheur, la fortune, la patience, le plus utile des biens de l'âme ; il vous devra l'amour du tra-

vail, l'estime générale, l'amitié de ceux qui l'entourent.

Cela ne vaut-il pas bien quelques larmes à faire verser, lorsqu'il en ignore encore l'amertume, et ne croyez-vous pas avoir la récompense au centuple de ses légères douleurs ?

VII

DES RELATIONS DE FAMILLE

Après l'éducation des enfants, une des choses les plus importantes de la vie ce sont les relations de famille. On ne pense pas, la plupart du temps, à tout ce qui entre dans ces relations, combien elles sont quelquefois difficiles à conserver, combien il y a de notre faute dans les ruptures et souvent même dans les discussions. Nos parents devraient toujours être nos amis. Les sentiments de la nature, les noms si doux de père, de mère, de sœur, les caresses et les

confiances illimitées, l'affection et l'intimité que rien ne remplace, laissent dans nos souvenirs des traits ineffaçables. L'enfant naît, il est aimé et il aime, la reconnaissance se développe avec la raison, les yeux s'ouvrent à la lumière en même temps que l'âme à la tendresse.

La première prière est bégayée sur les genoux de la mère, entre deux baisers : on apprend la foi en même temps que la tendresse.

Il s'établit un lien invisible et puissant entre les membres d'une même famille ; tant que l'enfant est exempt de passions et d'intérêt, ce lien se fortifie de plus en plus.

Quand l'adolescence fait place à la jeunesse, le danger commence à naître ; il est d'une sage politique de le prévoir, alors même qu'il ne devrait pas venir, et d'en écarter les conséquences. Pour cela, les principes du savoir-vivre sont, non pas un moyen, mais un auxiliaire souvent très-utile.

C'est le sucre dont on enveloppe la pilule amère pour la déguiser.

D'abord ne souffrez pas que vos enfants vous tutoyent, conservez le respect extérieur ; lorsqu'on en a l'habitude bien ancrée, on a de la peine à s'en départir ; il faut pour cela une levée de bouclier très-décidée, et peu de caractères en sont capables. Le tutoiement engendre nécessairement la familiarité, et la familiarité en ce cas est un grand écueil.

Les traditions de déférence pour les parents datent des premiers jours du monde ; nous les voyons à chaque page dans la Bible et dans l'histoire des peuples anciens. Il faut soigneusement les entretenir, car c'est en même temps l'avenir de la famille.

Honorer les parents n'empêche pas de les aimer ; au contraire, on les aime mieux quand cet amour touche à la vénération. La génération actuelle tend à oublier cette vérité,

on entend souvent des paroles mal sonnantes adressées par des fils à leur père, à leur mère surtout. J'en sais qui les appellent « mon petit, — ou ma chère. » Il faut voir aussi comme on écoute leurs conseils et comme en soi-même on les traite de radoteurs, lorsqu'ils parlent des convenances imposées autrefois à leur jeunesse.

C'est toujours notre faute si nos enfants oublient leurs devoirs, il dépend de nous de leur conserver les traditions que nous avons reçues ; notre négligence, notre paresse, notre égoïsme seuls ont amené la décadence que nous constatons aujourd'hui avec juste raison.

Veillez à ce que les frères et sœurs conservent entre eux des façons irréprochables. Les épithètes et les mots risqués engendrent des querelles et les querelles appellent les haines. Une expression malséante détruit sou-

vent l'harmonie. Certaines vanités blessées ne pardonnent pas ; elles se cachent, elles se dissimulent, la plaie s'agrandit par cette dissimulation même et ne se ferme plus.

J'ai vu de ces rancunes se traduire par des mauvais procédés sérieux plus de vingt ans après.

Dans quelque situation que l'on soit, riches ou pauvres, grands ou petits, une mère peut toujours imposer à ses enfants sa volonté, en les prenant au berceau, je vous le répète, et je ne saurais trop vous le répéter. Si elle se livre au travail, elle peut les utiliser de bonne heure, suivant la mesure de leurs forces : le travail est le meilleur maître et le meilleur conseiller.

Je connais une famille que je voudrais donner pour modèle à toutes les autres. Permettez-moi de vous raconter son histoire et sa position ; vous comprendrez mieux par cet exemple ce que je désire vous expliquer :

Une jeune personne, appartenant à une bonne maison de bourgeoisie, peu riche néanmoins, avait été élevée à la Maison royale ; son père était colonel. Restée orpheline, elle n'avait pour protectrice que son aïeule maternelle. Celle-ci ne savait que l'aimer, elle se reconnaissait elle-même incapable de la diriger en quoi que ce fût.

Mademoiselle X*** sortit de pension à dix-huit ans, fort instruite, bonne musicienne, avec une belle voix, un assez joli talent en peinture, beaucoup de bonnes idées et d'excellents principes. Cette maison de Saint-Denis est très-calomniée. Je ne nie pas que beaucoup de ses élèves aient mal tourné ; la raison en est très-simple, cela ne tient pas aux inspirations que leur donnent leurs maîtresses, c'est un vice radical qui vient de la situation même des chose

Cette maison est instituée pour les filles de militaires, c'est-à-dire d'officiers de tous gra-

des ; la fille du sous-lieutenant et celle du maréchal de France suivent les mêmes cours, reçoivent les mêmes leçons ; par conséquent les mêmes besoins, les mêmes goûts se développent chez elles, ils se modifient seulement par le caractère. Toutes acquièrent plus ou moins de talents d'agrément, toutes entendent les échos des plaisirs de la grande ville retentir jusqu'à elles. Elles habitent un splendide bâtiment, l'ancien chapitre royal de la basilique de Saint-Denis ; elles ont des jardins magnifiques ; elles approchent d'assez près les puissants de la terre, qui daignent leur rendre visite.

Il n'y a pas de mal à cela tant qu'elles restent dans la maison ; mais quand elles la quittent !

Beaucoup d'entre elles appartiennent à des officiers honorables, parvenus du grade de caporal à celui de sous-lieutenant avec infiniment de peine. La plupart se sont mariés avant

d'avoir l'épaulette ; ils n'ont donc, et leurs femmes aussi, qu'une éducation presque nulle, et leurs relations, leurs habitudes, sont loin d'être en rapport avec celles qu'apportent chez eux la pensionnaire. Elle rêve les grandeurs, elle n'est pas accoutumée au ménage, elle vient de se séparer de ses amies, placées tout autrement ; une correspondance suivie doit s'ouvrir entre ces enfants, qui n'ont pas consulté les distances sociales pour s'attacher l'une à l'autre.

La jeune fille est tout d'abord douloureusement frappée de ce qu'elle trouve dans la maison paternelle. Elle y est mal à son aise ; son œil est choqué des disparates qui l'entourent. Les pièces sont petites, mal meublées, sombres ; ce n'est pas là ce qu'elle quitte. Bien que sa mémoire lui ai souvent représenté le petit logis, bien qu'elle y soit venue aux vacances de temps

en temps, il lui paraît plus laid, plus triste, parce qu'elle ne doit plus en sortir.

Les manières des gens qui l'entourent, leur conversation, leur ignorance, leur vulgarité la blessent. Elle ne saurait prendre intérêt à des gens qu'elle connaît à peine, à des choses dont elle ne comprend pas l'importance.

L'ennui la gagne. Et quel ennemi des femmes que l'ennui, quel conseiller dangereux !

Juste au moment où le découragement s'empare d'elle, le diable, qui sait choisir ses moyens et ses époques, le diable met sous ses pas une séduction très-ordinaire pour une autre, très-concluante pour elle ; c'est souvent un don Juan de province, amoureux de lui-même, qui veut avoir une bonne fortune pour se donner un genre de lion. Il la prend par son faible ; il lui parle un jargon qui ressemble au style des romans qu'elle lit en cachette ; il lui jure de l'aimer toujours ; souvent même il promet le

mariage. Seulement, ses nobles parents n'y veulent pas consentir; il est nécessaire de les y forcer : il l'enlèvera.

Il fait luire à ses yeux le mirage d'une vie d'amour et de fêtes; ils créent un paradis, le paradis de la jeunesse; ils y seront heureux et riches; ils auront les spectacles, les toilettes, les promenades, les fêtes, tout ce qui éblouit une imagination déjà excitée par ses désirs et ses regrets. Il ne s'agit que de le suivre.

Elle refuse d'abord, elle hésite ensuite; elle cède enfin dans un moment d'enivrement et de folie; dès lors elle est perdue. Son séducteur l'abandonne après un temps plus ou moins long, et elle se jette dans les désordres d'une existence qu'elle n'a plus le courage de cesser, lors même que sa conscience et ses remords le lui conseillent, lors même que la voix de son cœur la rappelle auprès de ses vieux parents et dans le sentier du devoir.

Ceci arrive neuf fois sur dix dans les histoires de séduction ; de là vient que, parmi les vierges folles, il se rencontre souvent des élèves d'une maison instituée pour servir d'exemple aux autres.

Ce fait que je viens de vous citer vous servira également. Si vous n'avez qu'une fortune médiocre et que vous ne puissiez garder votre fille près de vous, ce qui vaut mieux que tous les couvents du monde, cherchez une maison simple, où l'on apprenne à savoir restreindre ses goûts suivant sa fortune, où le travail utile soit le mobile de l'éducation. Vous aurez plus fait ainsi pour l'avenir de votre enfant, qu'en consacrant des sommes immenses à lui apprendre le piano, le chant et l'aquarelle.

Rappelez-vous cet axiome :

Sur deux cents personnes, la nature a peut-être créé *un* artiste digne de ce nom ; pourvu qu'on ait de la bonne volonté, de la persistance

et un peu d'intelligence pratique, on deviendra un artisan distingué.

La morale de ceci est qu'il vaut mieux savoir ourler des torchons ou faire des robes, que d'écorcher Beethoven ou de caricaturiser nos grands maîtres.

Je reviens à mademoiselle X***, dont je me suis un peu écartée. A sa sortie de pension, elle ne fit pas comme celle dont nous venons de parler : elle envisagea sa position sous toutes ses faces, et se prépara aux éventualités; tant que sa grand'mère vivrait elle devait se consacrer à elle, ensuite Dieu y pourvoirait.

Il lui vint un bonheur inespéré, un de ces bonheurs que l'on paie presque toujours. Un jeune homme s'éprit d'elle et la demanda en mariage. Il avait tout pour lui, même une place déjà considérable, et son mérite lui permettait d'aspirer aux plus hautes dignités. Cette union se forma sous des auspices favorables.

Pendant trois ans tout marcha à souhait ; deux enfants naquirent pour doubler leur bonheur ; un troisième ne se fit pas attendre. Avant qu'il fût au monde, son père tomba malade ; la maladie fut longue et dangereuse ; il se rétablit pourtant à peu près, et l'espoir revint au colombier.

Après la naissance d'un quatrième poupon, quelques symptômes inquiétants reparurent ; le jeune mari fut de nouveau arrêté dans ses travaux, et bientôt une épouvantable certitude apporta le désordre dans ce ménage qui semblait devoir prospérer. Un rhumatisme articulaire se déclara, et M. *** devint perclus de tous ses membres. Le moindre mouvement lui fut interdit. Il fallut abandonner son emploi ; il ne resta plus pour vivre que la pension de la grand'mère, c'est-à-dire de quoi manger du pain sec et se loger dans un taudis.

La mère de famille sentit la pesanteur du

fardeau, elle se consulta sérieusement avec elle-même; elle se demanda si elle avait la force de le porter sans défaillance, et sa tendresse pour ses bien-aimés répondit affirmativement. — Elle avait un trop bon esprit pour compter sur des talents médiocres, sur des succès qui ne viendraient guère, sur des élèves qui ne viendraient pas. Elle chercha une autre carrière, et s'intitula franchement confectionneuse, sans prétendre à donner le change au monde.

En dirigeant ses ouvrières et satisfaisant ses pratiques, elle avait l'œil fixé sur ses enfants. Son fils aîné resta auprès de son père, dont la tête avait conservé sa lucidité. Il reçut de lui des leçons et des conseils dans l'intervalle de ses souffrances; ensuite, on le fit entrer dans un collége, où il gagna, par son travail, une bourse entière.

Les trois filles, assises, dès leur bas âge, près de leur mère, prirent, à son exemple, le

goût du travail. On leur permettait, comme une récompense, d'aider les ouvrières ; on leur mettait en main des chiffons, et on leur donnait quelque jouet lorsqu'ellesava ie nt suen tirer parti. L'ordre et l'accord parfaits reparurent dans cette maison; les enfants, grandissant ensemble, n'ayant l'une pour l'autre que des soins et une déférence complète, s'aimèrent sincèrement, elles adorèrent Mme *** et larespectèren à l'égal de Dieu.

Elle leur apprit elle-même ce qu'elles devaient savoir pour être comme tout le monde dans leur profession. Au lieu d'en faire des virtuoses, elle en fit des femmes instruites, intelligentes et habiles. — Il en est résulté une prospérité complète.

Le fils est entré à l'école des mines; il est maintenant un ingénieur très-distingué. Les trois filles sont associées à leur mère, qui se repose un peu; elles ont une des maisons les

plus sûres et les plus achalandées de Paris, leur fortune est faite. Les aînées ont contracté d'excellents mariages. La plus jeune ne tardera pas à suivre cet exemple. L'infortuné père, qui vit toujours, est l'objet de la tendresse, des attentions de tous. L'aspect de cette famille fait du bien au cœur. Ils habitent ensemble, sans que jamais l'ombre d'un nuage assombrisse leur ciel.

L'éducation première les a conduits à ce résultat merveilleux. Leur attachement réciproque vient surtout de ce qu'ils ne se sont pas heurtés l'un contre l'autre. Ils se sont aimés et ils se sont plu, parce qu'ils étaient aimables. Ne croyez pas qu'*aimer* et *plaire* soient identiques ; ce serait une grande erreur :

Il n'est pas ici question d'amour, vous le comprenez.

VIII

DES RELATIONS DE SOCIÉTÉ

Vous voyez dans la société des femmes qui ne sont ni belles, ni jeunes, ni prodigieusement spirituelles, dont tout le monde se rapproche néanmoins, que l'on recherche, qui tiennent le haut bout des cercles, et qui sont généralement aimées sans qu'on en connaisse la raison et sans qu'on puisse s'en rendre compte.

Cette raison est toute dans leur savoir-vivre. N'en cherchez pas d'autres, et, si vous voulez en prendre la peine, vous vous l'expliquerez.

Le savoir-vivre n'est autre chose que l'art de s'effacer soi-même et d'être agréable à tous.

C'est encore une manière de cacher ses défauts et de mettre ses qualités en relief. Nos défauts ne sont désagréables que lorsqu'ils sont apparents.

Je ne vous prêche pas la dissimulation, comprenez-le bien, au contraire. La franchise est la qualité la plus précieuse et la plus appréciable. Elle doit diriger nos actions, elle doit dominer nos paroles, avec une restriction cependant.

Ne dites que ce que vous pensez, mais ne dites pas *tout* ce que vous pensez.

Ne dites que ce qui est vrai, mais ne dites pas *tout* ce qui est vrai.

C'est justement en ce sens qu'une éducation bien conduite vous sera utile.

L'éducation est l'art de savoir tout faire comprendre sans blesser. Elle rend un refus gracieux, elle permet de ne pas s'expliquer sur

certaines circonstances difficiles et glissantes.

La vérité est une pour les choses sérieuses ; les bagatelles exigent, au contraire, une façon de les faire passer qui les excuse.

Lorsqu'il s'agit de poser une situation, d'éclaircir un fait, lorsqu'on en appelle à votre loyauté, n'hésitez pas, ne trompez personne. Soyez brusque si la circonstance l'exige, quoique toujours poli ; rien ne peut vous affranchir de la politesse, pas même le ressentiment. C'est un égard qu'on se doit à soi-même, une manière de mettre le bon droit de son côté, qu'il ne faut négliger à aucun prix.

Si les nécessités de position trop fréquentes dans la vie vous obligent à ménager des gens qui ne vous conviennent pas, il y a une distinction très-marquée à établir.

Est-ce une simple antipathie de visage, de tournure, d'esprit, sachez la vaincre, cela dépend de vous. Ne mettez pas en balance ce

petit effort avec des intérêts graves. On ne peut exiger des autres qu'ils se conforment à ce qui nous plaît; d'ailleurs chacun a son goût; ce qui vous charme et ce qui vous repousse, produit à votre voisin un effet contraire. Ayez indulgence pour les petites blessures, si vous voulez qu'on vous le rende.

Il se peut aussi que ces personnes, dont vous dépendez, ne vous paraissent pas dignes de l'estime des honnêtes gens.

En ce cas, ne transigez pas, dégagez-vous. Pas de temporisation avec la conscience, car, une fois entré dans cette voie, on n'en sort qu'après avoir laissé aux buissons de la route épineuse des lambeaux de son honorabilité, souvent même de son honneur.

Une concession en amène une autre, on s'enfonce de plus en plus dans le bourbier, et l'on se réveille un jour surpris de se trouver soi-même si loin du point d'où l'on était parti.

Tout en restant dans la ligne droite, tout en remplissant avec une stricte exactitude ses devoirs d'honnête homme, il est encore possible de ne pas se faire des ennemis dangereux.

Il faut savoir dénouer, il faut savoir même rompre, et l'éducation seule peut guider et soutenir en pareille occurrence.

Si vous n'êtes pas forcé de parler, taisez-vous. Retirez-vous sous votre tente et ne racontez point pourquoi vous y rentrez.

Un dévouement exagéré à la justice pourrait vous placer dans une situation fâcheuse. Pour dire hautement la vérité, pour démasquer les méchants et les traîtres, il faut avoir une parfaite indépendance, il faut être soi-même au-dessus de toutes craintes, présentes et à venir.

Le métier de redresseurs de torts est méritoire, il est sublime ; dans une société telle que la nôtre, c'est celui d'une dupe. On ne consulte autour de vous que l'égoïsme et l'intérêt. Je ne

vous dirai pas : faites de même. Dieu m'en préserve ! Mais sachez où vous placez vos avis, sachez si celui à qui vous les donnez est capable d'en profiter autrement que contre vous-même.

Alceste et don Quichotte seraient bafoués, malheureux, par le temps qui court.

La science de la vie est la plus nécessaire à apprendre ; elle profite plus que toutes les autres, elle est aussi la plus difficile.

Pour être en même temps adroit et irréprochable, pour savoir se défendre, sans attaquer et sans employer aucuns moyens dont on puisse rougir, ne fût-ce qu'en face de soi-même, il faut avoir une intelligence supérieure et une droiture complète.

Beaumarchais a dit de lui :

« Ma vie est un combat ! »

Ceci peut s'appliquer à la vie de ceux qui ont à gagner leur existence et celle de leur amille par le travail, par le travail de tête

surtout. Ils ont à lutter contre les obstacles de toutes sortes ; on les entasse autour d'eux, on les accumule ; l'envie s'en mêle et les poursuit ; elle dénature leurs actions, elle scrute dans leurs pensées pour tâcher de leur nuire, et ne leur accorde de mérite qu'aux dépens de leur caractère, si elle ne peut nier leurs succès.

Les femmes à qui Dieu n'a pas concédé, en naissant, le bienfait de la fortune, ont plus besoin que les hommes de cette science précieuse dont je vous parlais tout à l'heure. Il faut qu'elles excitent l'intérêt, qu'elles se fassent aimer et qu'elles soient assez circonspectes pour que leur réputation reste inattaquable.

Ce sont surtout ces relations d'hommes à femmes qui doivent faire le sujet du présent chapitre.

Notre premier besoin, même à celles qui y ont le moins de droits, est d'être estimées ;

nous désirons autant le respect que l'amour. Afin de conserver ce respect des autres, il est essentiel de conserver celui de notre propre dignité. Il y a pour nous deux grands écueils d'exagération.

Ne soyons ni bégueules ni faciles.

Aussi, gardons-nous. Persuadons-nous que la vigilance est notre meilleur moyen de salut.

Pas de pruderie, pas de familiarité déplacées. — Une femme qui sait son *état* ne se livre jamais qu'à bon escient ; elle conserve, même dans l'intimité, une réserve qui impose aux plus audacieux, sans lui faire rien perdre de sa grâce. Elle sait mettre tout de suite à sa place celui qui l'aborde, et lui indique, par sa façon d'être, les limites qu'elle lui trace.

Tout cela peut et doit se faire doucement, *amiablement*, naturellement surtout.

Regardez autour de vous, les femmes irré-

prochables, lorsqu'elles ont de l'esprit, sont les plus accessibles à la plaisanterie. Elles sont sûres d'elles-mêmes et de leurs auditeurs. Nul n'oserait s'attaquer à elles; nul n'oserait supposer une intention inconvenante à leurs paroles et à leurs actions. Aussi prennent-elles bien moins de précautions contre les mauvaises langues; elles ont les bénéfices de leur vertu.

Je me rappelle un mot charmant d'une d'elles. Je veux vous le citer, parce que c'est en même temps un modèle et un enseignement.

Il se trouvait, dans une ville de province, une de ces ravissantes créatures, que leur jeunesse et leur imagination emportent, dont les gaietés et les coquetteries les font accuser de mauvaise conduite. — Prenez-y garde : cela commence presque toujours ainsi.

On se laisse aller sans s'en apercevoir; on ne se sent pas coupable ; on n'a pas peur ; on per-

met des libertés de langage qu'on croit innocentes et dont le monde tient note. Il en ressort pour lui des suppositions, dont chaque propos augmente la gravité, et l'on se trouve perdue avant d'avoir même supposé qu'on puisse être accusée.

Les sottes et les prudes se gendarment ; elles se posent, les griffes en avant ; elles repoussent la pécheresse ; elles ne trouvent, ni dans leur cœur, ni dans leur intelligence, une bribe de miséricorde pour les crimes qu'elles ne commettent point, faute d'occasion ordinairement. Elles accablent la malheureuse. Si elle est faible, elles parviennent à lui faire fermer toutes les portes ; si elle est hardie, elle leur tient tête ; c'est elle qui s'exile. Elle se relève plus haut à mesure qu'on cherche à la rabaisser.

Puis il vient un jour où, lassée de la lutte iniuste qu'elle soutient, emportée par un sentiment qu'elle a longtemps combattu, elle suc-

combe. Elle jette son bonnet aux vents et elle se dit :

— Au moins, ils me déchireront pour quelque chose !

Dieu sait où cela s'arrête après ! Tandis qu'un peu d'encouragement, l'amitié d'une femme de bien, l'auraient retirée de l'abîme.

Ceci me ramène au mot de la respectable et excellente personne, que l'on blâmait de soutenir hautement une accusée. Elle disait à ceux qui la critiquaient :

— Je ne l'abandonnerai point : il me semblerait être coupable de ses fautes !... A quoi servirait donc d'être restée pure, si l'on ne pouvait tendre la main à celles qui s'égarent ? C'est notre plus belle prérogative ! Oubliez-vous ce que le Christ a dit : « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre ! »

Cette digression ne nous éloigne pas de notre sujet et nous permet de le reprendre facilement,

car de ces fréquentations mêlées dépend presque toujours l'avenir.

Les hommes, en ce siècle-ci surtout, ont généralement mauvais ton. Ils vivent beaucoup entre eux ou avec les femmes qu'ils n'estiment guère. Ils ont pris l'habitude du sans-gêne ; ils ne viennent près de nous qu'à la seule condition de faire et de dire ce qui leur conviendra.

Ceci est complétement notre faute, convenons-en. Nous pouvions obvier à ces empiétements dans le principe. Si nous nous étions entendues, si nous avions eu de l'esprit de corps, nous eussions pu vaincre ce déplorable oubli de ce que l'on nous doit.

Aujourd'hui, il est trop tard : le procès est entendu et jugé. Nous ne reviendrions pas sur ce que nous avons laissé prendre, et nous n'y gagnerions qu'un complet abandon.

Employons donc le tact dont la nature nous a pourvues, pour savoir distinguer ceux à qui

l'on peut beaucoup permettre et ceux à qui l'on doit tout refuser.

Il est parmi eux de bonnes gens qui pèchent par ignorance. Si vous leur disiez qu'ils nous manquent de respect, ils vous regarderaient avec un profond étonnement. Savent-ils seulement ce que signifie le mot respect, tel que nous l'entendons ? A ceux-là, passez beaucoup ; ils sont simples et naïfs ; ils ont la politesse de la nature, et leur familiarité n'est que de la bienveillance. Soyez tranquilles, ils ne vous offenseront pas sérieusement, et vous n'avez rien à craindre d'eux.

Quant à ceux qui *savent*, c'est autre chose. Tenez-vous sur vos gardes ; ne souffrez rien parce que tout a une conséquence, parce que chaque empiétement qu'ils se permettent est aux dépens de la considération qu'ils ont pour vous; s'il faut accepter leurs manières pour les attirer, restez plutôt seules que de céder sur

ce chapitre-là. Votre savoir-vivre doit vous indiquer les moyens de les maintenir sans les fâcher. Une jeune et jolie femme peut si facilement imposer sa volonté souveraine !

Si vous n'êtes plus jeunes, vous avez le droit d'être moins sévères. L'âge a des prérogatives, et une vieille femme d'esprit peut avoir un cercle nombreux autour d'elle. Elle peut le conduire, le rendre agréable, sans que la convenance en soit bannie ; son autorité est plus grande ; ce qu'elle dit a plus de poids.

Malheureusement, peu de femmes savent être vieilles, et c'est de cette difficulté que nous causerons dans le chapitre prochain.

IX

DE LA MANIÈRE DE SAVOIR VIEILLIR

Je vous ai promis un chapitre sur un moment difficile de la vie, je l'adresserai plutôt aux femmes qu'aux hommes, bien que beaucoup d'hommes soient femmes à cet égard. Ils ne savent pas plus vieillir que nous, et pourtant quelle différence !

Un homme est d'abord vieux dix ans plus tard que notre pauvre sexe, ensuite l'âge mûr ne change pas grand'chose à sa vie, tandis que

l'âge mûr nous découronne. Les hommes ont l'ambition, qui envahit leur cœur, leur âme, leur cerveau, qui prend leur temps, qui satisfait leur amour propre, qui procure enfin ce que l'on peut désirer d'émotions en ce monde. Nous, nous n'avons que la dévotion, si l'exaltation de nos sentiments refuse de s'éteindre ; ou la raison, si, plus favorisées, nous consentons à prendre la vie comme elle est, à voir les choses sous leur véritable jour.

La jeunesse est le don le plus exquis que Dieu nous fasse. Elle a tous les charmes, tous les agréments, toutes les illusions. Elle dore de ses chauds rayons les jours qui s'écoulent sous son règne. C'est une douce habitude que celle-là ; on a bien de la peine à la perdre, et l'on ne croit pas qu'elle puisse jamais s'échapper. On n'en sent le prix que lorsqu'on ne l'a plus.

Beaucoup de femmes craignent ce moment et ne s'y préparent que par les craintes, tandis

qu'il faut surtout s'y préparer par la réflexion. On ne doit pas s'effrayer, la bonté du créateur y a pourvu ; mais on doit bien veiller sur soi-même afin de franchir dignement ce triste passage et de ne pas laisser derrière soi la traînée du ridicule.

On ne peut assigner au juste les bornes de la jeunesse, et elles ne sont pas les mêmes pour toutes. J'en sais qui sont vieilles à vingt-cinq ans, d'autres qui restent jeunes après quarante. Il ne faut pourtant pas trop s'y fier ; il faut surtout ménager avec art ces jours de grâce que la Providence nous accorde, car on peut y être attrapée, et le changement s'opère vite. Alors on ne se trouve pas préparée, on est surprise à l'improviste et l'on ne sait quelle route suivre.

Une des situations les plus cruelles, est d'être vieille avant l'âge et de ne pas s'en apercevoir.

J'ai été souvent dans le monde autrefois avec une pauvre femme qui me faisait pitié. Elle avait trente-deux ans à peine ; mariée à quinze ans, elle avait eu sa fille à seize et était restée veuve avant vingt ans. Plutôt belle que jolie, elle eût dû se conserver ; elle passa comme une fleur. Ses cheveux blanchirent, son teint si éclatant se ternit, sa taille s'épaissit ; elle devint enfin complétement douairière et elle ne s'en doutait pas.

Nous habitions la même maison, nous voyions la même société, nous allions presque toujours ensemble. La jeune fille était ravissante, une véritable Velléda avec une couronne de chêne. J'avais quelques années de plus qu'elle quoique je fusse bien jeune encore ; mais je n'aurais pu être la fille de la mère. Elle s'habillait en danseuse, se mettait à côté de nous et attendait les chalands qui ne se présentaient pas, hélas ! puis elle nous disait avec humeur

— Comment se fait-il que vous dansiez toujours et que l'on me laisse?

Il lui arrivait souvent, pendant qu'elle gardait ainsi nos mouchoirs et nos bouquets, de recevoir des compliments sur *ses deux filles*.

Tout cela ne lui ouvrait pas les yeux, elle continuait à porter des guirlandes de roses à sa robe de gaze.

Un jour même elle demanda à une nouvelle femme de chambre qui la coiffait, quel âge elle supposait qu'elle eût. Celle-ci prit un air agréable et lui répondit :

— Oh ! madame n'a pas l'air d'avoir plus de quarante-cinq ans.

Évidemment cette fille croyait fermement lui en ôter dix.

Bien qu'elle fût très-intelligente, elle ne voulut jamais voir cela et persista à n'accepter que son extrait de naissance. Elle était jeune d'âge, jeune de cœur, jeune d'esprit, et pour-

tant, elle était vieille, plus vieille que bien des femmes de cinquante ans ; c'est là une véritable affliction dont on a beaucoup de peine à prendre son parti.

Ceci est pour vous faire comprendre qu'on ne saurait vous annoncer immuablement l'instant de la déchéance, et que c'est à vous seule à la préciser.

Il y a pour cela plusieurs moyens. Le premier, c'est de se bien connaître, de prendre son miroir pour un ami, non pour un flatteur. Après avoir passé la trentaine, l'étude doit commencer. Elle doit être faite, non pas dans l'intérêt de la coquetterie, je ne vous prêcherai jamais cet intérêt-là, mais dans celui de la convenance et de la dignité de la femme. Les symptômes sont faciles à reconnaître chez ceux qui nous entourent ; au cas où le miroir tromperait, ils ne tromperont pas.

Allez-vous dans le monde, vous distingue-

rez vite si vos succès diminuent. La plus honnête femme du monde sait parfaitement qu'on l'admire; elle n'en est pas offensée, si cette admiration ne se traduit que par des respects. Dans la rue on devine quand les passants vous regardent avec plaisir.

— Ah ! ma chère, disait une très-belle personne, je vois qu'il faut se résigner ; quand je passe, on ne se retourne plus.

Vous comprenez bien, je le suppose, qu'il ne s'agit pas ici des mères. Celles-ci puisent dans leur tendresse la mesure de leur beauté. Du jour où leurs enfants sont grands, elles s'oublient pour eux ; il n'est plus question de briller, il n'est plus question que de leur bonheur, de leur avenir.

Lors donc que l'admiration, que l'empressement diminueront autour de vous, c'est que le moment approche. Vous avez bien parmi vos amis quelque brutal qui, dans un instant d'ex-

pansion et croyant vous faire un complimentz laissera échapper un :

— Ah ! que vous étiez belle !

Le *vous étiez* doit vous éclairer encore; guettez-le, c'est un jalon ; guettez aussi les femmes; dès qu'elles ne vous craindront plus, elles vous rechercheront davantage. Tous ces avant-coureurs sont à observer. Quand vous serez à peu près sûre de votre fait, armez-vous de courage, causez avec vous-même et tranchez dans le vif.

Il faut que tout change en vous et autour de vous, non pas brusquement, et comme par un coup de désespoir, mais avec assez d'adresse pour que ce changement soit insensible et qu'il arrive à son complément sans qu'on s'aperçoive qu'il est commencé. Tournez-vous du côté des idées sérieuses. Tâchez d'entrer le plus possible dans les affaires importantes de la maison, s'il y en a; prenez-en les rênes, rem-

placez les plaisirs, les chimères de la jeunesse par des préoccupations utiles ; occupe, votre esprit, et vous vieillirez sans secousses, sinon sans regrets.

Entrez tout de suite et de bonne foi dans votre âge, écartez les prétentions ridicules, et persuadez-vous bien qu'au lieu de vous ôter des années, elles vous en donneraient que vous n'avez pas.

Renoncez aux compliments, aux hommages, abandonnez-les avant qu'ils vous abandonnent ; faites-vous plus âgée que vous n'êtes, n'attendez pas qu'on vous force à la retraite, devancez le moment.

Cessez de danser, quand les invitations s'éclaircissent. Tant mieux si on s'en étonne; cela est bien. Ne faites pas comme ma pauvre amie, ne comptez pas sur un hasard ; il ne vient jamais, ou, quand il vient, il blesse.

N'allez-vous pas dans le monde? C'est encore

plus facile, l'abdication est moins douloureuse et la tâche plus douce. Faites en sorte de gagner en affection, en tendresse, ce que vous perdez en louanges. Votre mari, vos enfants, tous ceux qui vivent avec vous doivent vous aimer d'autant plus que vous leur rendrez l'existence plus agréable, que vous vous occuperez davantage d'eux et de ce qui les touche.

Quand l'horizon se resserre, le cœur doit s'agrandir, on doit lui donner la part que la jeunesse abandonne, et, croyez-moi, cette part est la meilleure. Si le bonheur est moins vif, il est plus certain, plus durable, il augmente à mesure qu'on avance vers la fin. L'âme s'épure, elle se prépare à remonter vers l'essence divine, elle se détache des sentiments grossiers de la terre et cherche ailleurs les consolations qui ne sauraient lui manquer si elle en demande.

Autant ce que l'on appelle les dévotes de

profession sont peu sympathiques, autant la femme véritablement pieuse, sévère pour elle, indulgente pour les autres, autant celle qui se souvient de ses vingt ans, qui n'accuse personne et qui trouve des excuses pour tous est vénérée.

Après la beauté perdue il reste l'âme et l'esprit, il reste des bonheurs dont vous ne vous doutez pas et que vous apprécierez à mesure que vous les aurez goûtés. La bonté de Dieu est infinie, elle s'étend sur les plus petits détails, elle rend à la fin du jour tous les charmes de l'aurore. Quand le soleil se couche dans son manteau d'or et d'azur, c'est comme une gloire, cette image est celle de l'homme juste qui s'éteint après une vie honnête et pure; il s'endort dans la paix et le repos, ses jours sont pleins, le bien qu'il a fait, les bienfaits qu'il a répandus lui servent de cortége et l'accompagnent jusqu'aux pieds du créateur. C'est une fin magnifique, surtout lorsque les larmes de

ceux qui l'ont chérie peuvent couler sur sa tombe.

Je ne prétends pas vous faire ici un discours sur la bonne mort; je me laisse entraîner à peindre ces derniers moments en parlant de ceux qui les président; c'est la conséquence nécessaire d'une existence honorable et respectée. Revenons à ce cruel moment, où le papillon perd ses ailes et arrive à sa seconde transformation.

Une fois la décision prise, tout doit converger vers ce but. Renoncez à plaire, renoncez-y franchement, ou plutôt, cherchez à captiver ce qui vous approche par un charme que rien ne vous enlèvera plus désormais, qui croîtra au contraire avec les années. La sérénité de l'âme éclate sur le visage et lui prête une seconde beauté dont la séduction est irrésistible. Je ne connais rien d'adorable comme une vieille femme, bonne, spirituelle, gracieuse. On ne peut

s'empêcher de l'aimer. On la recherche, l'esprit trouve son compte avec elle, on s'instruit en l'écoutant. Elle sait ce que la jeunesse ignore, elle raconte ce qu'elle a vu, ce qu'elle a senti et ses conseils deviennent aussi agréables qu'ils sont utiles, tant elle sait les envelopper de séductions.

Nous échouons, je vous l'ai dit, sur deux écueils contraires : ou nous abandonnons tou les soins de nous-même en *jetant le manche après la coignée*, pour me servir d'une expression vulgaire, ou nous nous obstinons à des toilettes déplacées qui nous vieillissent, dans le but de nous rajeunir. L'un est presque aussi blâmable que l'autre.

Si nous perdons nos attraits, rien ne peut les rappeler. L'affectation et la coquetterie ne font que rendre plus sensible ce qui n'est plus; c'est une constatation de nos regrets. Cependant le découragement complet est tout

aussi déplacé et presque aussi ridicule. La vieillesse est déjà si peu agréable à voir, pourquoi la rendre repoussante? Ainsi que le dit une aimable octogénaire :

— Une année de plus, un soin de plus

Une vieille femme d'esprit doit toujours être d'une propreté scrupuleuse, elle doit même pousser jusqu'à la recherche, en évitant néanmoins les parures réservées à la jeunesse. Ne rougissez pas de vos cheveux blancs, montrez-les, ne fût-ce que par coquetterie ; ne vous affublez pas de ces affreuses perruques qui ne trompent personne et qui vous mettent dix ans de plus sur la tête à peu d'années près, votre âge est écrit sur votre visage ; vous ne tirez pas même une illusion passagère, avec ces moyens maladroits dont on ne saurait être dupe. Les cheveux blancs siéent bien à la soixantaine ; soyez-en fière, au lieu de les cacher.

Je ne vous parle pas des teintures, erreur plus

déplorable, car celle-là tue. Mademoiselle Mars en est morte, et depuis elle, deux autres femmes de ma connaissance aussi, après avoir perdu leurs facultés intellectuelles. C'est un mordant si actif qu'il ronge le bois ; comment ne rongerait-il pas le cerveau ?

Beaucoup de fâcheux interdisent les couleurs claires à un certain âge. Je ne suis pas de cet avis pourvu qu'il n'y ait pas d'intention rétrospective dans ce choix. La prévention seule impose une nuance plutôt qu'une autre. Si vous aimez le rose, portez du rose, non pas en profusion, mais assez pour égayer. Ne vous condamnez pas au noir et au brun pour peu que cela vous rende d'une humeur chagrine. Le plus grand charme de la vieillesse, c'est la gaieté, c'est l'indulgence, c'est la bonté. Donc, réjouissez les yeux par un aspect agréable, réjouissez l'esprit par vos souvenirs, par vos leçons douces et intelligentes, réjouissez le cœur

par votre cœur lui-même. Il peut être éternellement jeune et vous donner de grandes jouissances si vous savez le diriger, si vous savez placer ses tendresses de façon à ce qu'elles vous rendent ce que vous leur donnez, si vous offrez à votre famille, à vos vrais amis, l'ardeur de sentiments que le temps respecte dans certaines natures privilégiées.

Gardez-vous, comme du feu, des pastels et des postiches, vous n'y gagnerez rien comme beauté : au contraire, vous y perdrez tout comme respect et comme considération ; vous deviendrez ridicule enfin. Les femmes vous prendront pour le but de leurs plaisanteries, les hommes vous fuiront, ils craindront vos prétentions extravagantes et vous resterez seule. J'en ai sous les yeux un exemple frappant.

Deux femmes du même âge ont choisi deux routes différentes. L'une s'obstine à être jeune en dépit des années et de son miroir, elle se peint

le visage, elle se teint les cheveux, elle se décollette, elle s'habille en jeune première, elle se place au rang des danseuses et cherche les adorateurs; elle parle sans cesse de son cœur incompris et palpitant, et ne souffre pas un mot sur le passé; c'est pour elle une injure.

L'autre a franchement son âge, elle n'affecte ni sévérité ni rudesse. Elle aime à rire; elle aime à s'habiller avec ses aises et suivant son goût sans trop consulter la mode. Son esprit a toute sa liberté, ses souvenirs tous leurs charmes. Elle s'entoure de la jeunesse, elle adore la beauté, dont sa contemporaine est jalouse. Toujours d'une propreté scrupuleuse et d'une recherche élégante, elle évite les subterfuges et n'a recours à aucun artifice. Ni cosmétiques ni couleurs ne se voient sur sa toilette.

La première ressemble à une vieille poupée peinte, un vrai jouet pour le public; l'autre semble avoir dix ans de moins. Dans le monde,

la prétentieuse est laissée de côté ; on entoure celle qui ne cherche pas à l'être. Les jeunes gens et les jeunes femmes viennent à elle avec confiance et plaisir, sûrs d'être accueillis par un sourire et une main affectueusement tendue ; si on essaye de les envoyer vers cette figure si savamment badigeonnée, ils se récrient : Non pas ; elle croirait que je lui fais des compliments, que je lui adresse des vœux.

On a donc à choisir entre ces deux modèles ; je crois que le choix n'est pas douteux et que personne de bon sens n'hésitera.

X

DES RELATIONS ENTRE FEMMES

On ne se rend pas assez compte de l'influence des relations que les jeunes personnes ont entre elles ; un des premiers soins d'une mère doit être de les diriger et de les choisir avec une sévérité qui ne saurait jamais être trop rigoureuse. Les habitudes de l'enfance sont les plus enracinées, elles s'étendent sur tout le reste de la vie, le plus sage est de n'en avoir aucune.

Si vous avez plusieurs filles, arrangez-vous de façon à ce qu'elles restent entre elles et qu'elles n'aient pas besoin de choisir ailleurs une amie. Dirigez leurs sentiments vers la famille, qu'elles aient l'une pour l'autre une affection sans bornes comme leur confiance.

Le secret des amitiés, à cet âge-là surtout, est dans le besoin des confidences, dans la nécessité de raconter ce que l'on éprouve, ces premières impressions si nouvelles et si variées qui naissent lorsque la chrysalide devient papillon. Tout surprend, tout frappe, tout intrigue. Il est des questions que l'on n'ose pas adresser à sa mère et que l'on adresse à son amie, à sa sœur. Très-souvent celle-ci ne sait pas plus que vous et alors c'est un grand charme, on cherche ensemble, on s'embarque pour le pays des découvertes, chacune apporte ses lumières; Dieu sait jusqu'où elles vont quelquefois !

On ne peut s'empêcher de sourire plus tard,

en se rappelant les merveilleuses fictions inventées par l'innocence et les émotions qu'elles ont causées. L'imagination a des révélations et des audaces inconcevables, très-difficiles à comprendre et encore plus à expliquer.

Ces inquiétudes sont très-dangereuses ; si vous tenez à conserver la fleur de l'innocence dans toute sa pureté, vous ne sauriez trop les craindre et vous devez les empêcher par tous les moyens.

C'est ici le lieu d'examiner une question ardue dans l'éducation des jeunes personnes, une question non encore résolue, et qui pourtant est d'une gravité incontestable.

Vaut-il mieux leur ouvrir de bonne heure le livre de la vie, ou faut-il les tenir attachées à nos lois nationales, c'est-à-dire une surveillance absolue sous l'aile maternelle ?

Il y a beaucoup de pour et de contre, et nous

allons, si vous le voulez bien, en développer les motifs.

Les Anglais, pour affirmer l'excellence de leur méthode, prétendent, avec une espèce de raison, que les *miss* auxquelles on laisse la bride sur le cou, ne font pas plus ou peut-être moins de sottises que nos *demoiselles* si retenues et si circonspectes en apparence.

Leur système consiste à laisser les portes toutes grandes, tant que le sacrement n'a pas été donné, et à clore la maison et les idées, aussitôt que la jeune lady est devenue femme.

Avant elle n'appartient qu'à elle-même ; elle cherche son maître ; tant pis si elle rencontre sur sa route quelques ornières où elle tombera ; elle en sortira un peu blessée, elle ne compromet qu'elle seule, du moins, puisqu'elle seule est responsable de ses actions. Le pis qu'il puisse arriver, c'est qu'après des pérégrinations aventureuses, elle fasse un mauvais

choix et soit malheureuse en voyage. Alors elle ne se plaindra pas, elle n'accusera personne ; elle l'aura voulu. Elle supportera généralement avec résignation la situation qu'elle s'est créée, et les *criminal conversations* sont rares de l'autre côté du détroit.

On rencontre à Londres, dans les parcs, à la campagne , par les chemins, ces splendides beautés britanniques de seize à dix-huit ans, se promenant seules avec des jeunes gens à pied ou à cheval, nul n'y trouve à redire ; c'est l'usage. On apprend à se connaître, on essaie ses goûts, son caractère mutuel, et si l'on se convient, on se prend. Ces romans-là éclosent en plein soleil, sans la moindre difficulté, sans la préparation ordinaire des fiançailles.

Il se peut que les *essais* se renouvellent, il se peut qu'ils se compliquent d'incidents prolongés, on en jase quelquefois ; mais dès que le mariage régularise la position, y eût-il un chan-

gement de héros, l'épouse devient sérieuse, mère de famille, elle n'est plus accusée des erreurs de sa jeunesse, elle prend place parmi les matrones respectables du comté et sa réputation n'a point à souffrir.

Les seules taches qui ne s'effacent pas, sont celles que l'on fait à la chaîne conjugale ; elles deviennent une rouille qu'aucun effort ne peut combattre et qui la rongent inévitablement.

Voilà comment cela se passe chez nos voisins.

Pour nous, c'est tout à fait différent.

Une jeune personne bien élevée, dans les conditions ordinaires de l'existence, reste, jusqu'à son mariage, dans une espèce de chartre privée ; on l'entoure d'un cordon sanitaire, afin d'empêcher tout contact entre sa robe d'hermine et la poussière des chemins.

Quelle que soit sa réserve, son intelligence s'ouvre, elle s'aperçoit à merveille que le der-

nier mot de la vie ne lui est pas connu, et comme toute enigme offre une tentation irrésistible, elle se met en quête de ce qu'elle soupçonne ; si elle a des amies, elle finira un jour ou l'autre par le découvrir ; elle ne vous en dira rien, et vous la croirez parfaitement en sûreté lorsqu'elle sera sur le bord d'un abîme.

C'est pourquoi ces sortes d'intimité sont à craindre, c'est pourquoi il faut les surveiller avec soin.

Avant de permettre à votre fille de s'attacher à une compagne, vous devez en être bien sûre, sans quoi vous aventurez son avenir.

Beaucoup de jeunes filles ont été entraînées par la curiosité, et, si elles sont plusieurs, ces curiosités réunies arrivent à un degré tellement intense, qu'elles deviennent invincibles. La première qui trouve l'occasion de s'instruire, la saisit, ne fût-ce que par amour-propre, pour être plus habile que les autres ; le secret se

sème comme une mauvaise herbe et pousse de même.

C'est l'éternelle histoire du serpent et de la mère Ève, on perd le paradis pour vouloir le mettre ailleurs qu'où Dieu l'a placé.

Vous pouvez juger à présent ces deux combinaisons à peu près générales du monde civilisé.

Laquelle est la meilleure ?

Selon moi, toutes deux et aucune

Il n'y a pas de règle universelle, tout dépend des caractères. Ce qui convient à celle-ci ne convient pas à celle-là. La mère doit étudier sa fille ; elle doit la connaître mieux qu'elle ne se connaît elle-même ; elle doit deviner ses pensées et ses instincts et la conduire en conséquence.

Le mieux pour toutes est un juste milieu : pas trop de liberté, pas de retenue ridicule.

Je voudrais qu'à dix-sept ans une jeune fille,

qui entre dans le monde, fût instruite par sa mère elle-même de ce qu'elle doit désirer savoir. En éclairant la route, en lui signalant les périls, en lui montrant le moyen de les éviter; la curiosité s'émousse, elle ne songe plus à trouver ailleurs ce que lui a offert une tendresse éclairée, elle se laisse guider dans son choix par la meilleure amie qu'elle puisse rencontrer jamais, par sa mère, et réunit ainsi des chances de bonheur efficaces et certaines.

Je ne prétends pas qu'il faille priver les jeunes filles de toutes liaisons avec des amies de leur âge, loin de là, c'est, au contraire, un principe d'émulation dans leurs études sérieuses ou dans leurs talents d'agrément. Si les amies sont laborieuses, honnêtes, respectueusement tendres pour leurs parents, elles ne pourront donner que de bons conseils ; rien de plus naturel qu'une semblable fréquentation.

Elles doivent avoir des moments de récréa-

tion, souvent très-salutaires à leur santé et à leur esprit.

Elles doivent échanger des idées qui, souvent bien dirigées, germent chez elles et produisent d'excellents fruits.

Prenez garde cependant, il est un écueil que beaucoup de mères ne redoutent pas et qui est mortel, ce sont les lectures. Ne permettez pas à votre fille de lire certains romans, et ne lui laissez pas voir des jeunes filles qui en lisent.

Il n'y a pas de romans innocents pour certaines natures. Ces natures sont généralement les plus distinguées et les meilleures. Les récits d'imagination et de cœur arrivent directement à l'imagination et au cœur, ils s'en emparent et ils les dominent. Si votre fille s'occupe de romans, elle deviendra romanesque, et c'est le plus grand des malheurs pour une femme.

Une personne romanesque ne voit rien de l'existence sous son véritable aspect. Elle ne juge

ni des personnes ni des choses telles qu'elles sont. Elle se compose un monde à elle, et il en résulte des erreurs, des fautes inévitables. Pour elle, tout est roman ; elle n'a même pas le bonheur de don Quichotte, qui, en dehors de la chevalerie, voyait et sentait juste. Son âme tout entière s'imprègne de ces dispositions fausses : elle vise à l'effet ; elle a besoin d'émotions pour vivre ; elle les provoque et les conduit comme un plan de drame ; elle joue un rôle, même vis-à-vis de sa conscience ; elle est incapable de distinguer le mal du bien, pourvu que l'un ou l'autre serve à la réalisatiou de ses chimères.

J'ai vu une femme pleine de cœur, de droiture, de loyauté, commettre les actions les plus blâmables, uniquement pour accidenter le dénoûment d'une aventure, et l'on n'avait pas le courage de la condamner, tant elle était de bonne foi, tant elle avait agi sans vues hostiles ou mauvaises.

Si le roman s'entretient entre deux jeunes têtes, c'est pis encore ; elles y ajoutent, à qui mieux mieux, des incidents invraisemblables, et les héros triomphent bien plus brillamment ; elles en ramasseraient dans les carrefours plutôt que d'en manquer.

Ayez soin également que l'intimité ne dégénère pas en licence ; exigez que le ton et les manières soient distingués et convenables, même entre amies, en évitant l'affectation toutefois.

Le naturel est le plus grand charme d'une femme ; conservez-le à tout prix. Éteignez les prétentions dès la première enfance, sans tuer l'orgueil cependant. Une femme doit avoir de l'orgueil ; elle ne sait jamais tenir sa place, si elle en est dépourvue complétement. Observez bien, je vous prie, qu'il n'est nullement question de vanité, cette caricature de l'orgueil, plante parasite qui étouffe ce qu'elle enserre.

Autant l'un est nécessaire, autant l'autre est nuisible : l'orgueil engendre de grandes actions, la vanité n'engendre que des petitesses.

Veillez à ce que les jeunes personnes ne se donnent pas de sobriquets : ils sont de mauvais goût. On en prend l'habitude, et souvent ils dégénèrent en un ridicule indélébile. Empêchez les plaisanteries qui dénaturent le langage; elles échappent ensuite devant des témoins étrangers et passent pour un défaut d'éducation.

Un jeune femme, fort instruite et parfaitement élevée, s'amusait, entre amies, à risquer des locutions insolites. Un jour, dans une ville où elle n'était pas connue, dans un salon où elle allait pour la première fois, en grande toilette, en cérémonie, assise près d'une table d'écarté à laquelle elle s'intéressait, elle s'écria :

— *Nous ont gagné!*

Vous jugez de l'effet produit. On la regarda avec stupéfaction ; elle venait de se marier, elle avait dix-sept ans à peine, elle perdit la tête et ne sut pas réparer la sottise. Honteuse, elle s'en alla se cacher dans un coin, derrière une vieille femme de sa famille, sans oser lui conter sa déconvenue.

Voilà ce que c'est que les mauvais jargons.

Je ne saurais trop également vous prémunir contre la moquerie, rien n'est plus commun et plus préjudiciable. Une moqueuse ne peut avoir d'amis vrais. Elle amuse la galerie par le plus facile de tous les esprits, celui qui relève les défauts des autres et qui fait rire à leurs dépens.

La nature humaine a le fond mauvais, elle aime le mal de son prochain. L'affreuse et cruelle maxime de La Rochefoucauld n'est que trop souvent vraie :

— « Il y a dans le malheur de nos meilleurs

« amis quelque chose qui ne nous déplaît pas. »

Lorsqu'il a tracé ces mots décourageants, le moraliste avait presque raison, dans bien des cas du moins : le penchant à la moquerie en est un diminutif.

Je vous ai tout à l'heure énoncé une opinion sévère et je tiens à la soutenir. Une moqueuse ne saurait avoir d'amis vrais, parce qu'elle les sacrifie, parce que rien n'est sacré pour elle en face de son misérable penchant. Pour lancer ce qu'elle appelle un bon mot, et qui n'est, la plupart du temps, qu'une fade plaisanterie, elle oublie ses meilleurs sentiments.

Etouffez dès le berceau cette funeste disposition ; si vous la découvrez chez votre enfant, employez le raisonnement et des punitions répétées pour la guérir ; vous ne sauriez lui rendre un meilleur service.

Rappelez-vous l'efficacité des amitiés dans la vie d'une femme, et, même après son mariage,

surtout après son mariage, tenez-vous en sentinelle devant le cœur de votre fille.

Une amie peut la pervertir à jamais, elle peut détruire son bonheur, sa vertu, sa confiance en vous, sa tendresse, son aptitude dans son ménage. Il ne faut qu'un conseil pernicieux, qu'un exemple entraînant à suivre, pour compromettre l'existence entière d'une femme. Le rôle de la mère est d'écarter le danger. La jeunesse est imprévoyante, l'âge mûr doit tout observer et les conséquences ne peuvent lui être cachées. Le mari a peu de temps à lui ordinairement ; les affaires l'entraînent, il s'en rapporte au bon naturel de sa femme, pour ce qu'il appelle les détails, ces détails sont souvent plus importants que les faits.

L'éducation, vous le voyez, a des suites sur toute la vie, rien n'est futile en ce qui la touche ; n'épargnez donc ni soins ni peines, et soyez un guide sûr pour vos enfants. Pas de faiblesse,

mais pas d'injustice, que ce qui est promis soit strictement tenu, c'est ainsi que vous obtiendrez la confiance et que vous conserverez toujours une influence productive et efficace sur des cœurs que vous aurez formés.

XI

DES RELATIONS D'ARGENT

Au premier abord, ce titre semblera étrange; on se demande ce que la question d'argent peut avoir à faire dans un code des gens du monde, et à quel point de vue elle peut s'y traiter.

Si l'on songe au titre de ce livre on s'en étonnera moins :

« COMMENT ON FAIT SON CHEMIN DANS LE MONDE. »

Qu'est-ce que le monde aujourd'hui ? Est-ce que la question d'argent n'y tient pas malheureusement une place telle qu'il faut compter avec elle d'abord ?

Ne vous juge-t-on pas suivant ce que vous pesez ?

Une action bonne ou mauvaise, signée par une appellation *sonnante*, n'est-elle pas autrement jugée que si c'était celle d'un pauvre diable ?

Tel banquier archimillionnaire a mal à la tête; aussitôt les journaux en retentissent, on court en foule s'inscrire à sa porte, on espère que ses yeux tomberont sur les deux ou trois syllabes dont se compose votre nom et qu'il se souviendra de cet empressement lorsque vous aurez besoin de lui.

Un malheureux se tue en tombant d'un toit; à peine si une main charitable s'étendra sur ceux qu'il laisse; on leur mesurera l'au-

mône, bien que le sort ne leur ait pas mesuré la douleur et la misère.

Il en est ainsi presque toujours, l'argent est le maître de l'univers, occupons-nous donc de lui, puisqu'il le faut, et bien que ce soit avec un profond dégoût. Il y a manière d'envisager ce qui s'y rapporte, de conserver son indépendance en face de lui et d'user des moyens qu'il nous donne, sans que ni le caractère, ni la dignité en puissent souffrir.

La preuve certaine d'une bonne éducation et d'un jugement droit, c'est de savoir se contenter de ses ressources et de ne pas dépenser plus que l'on n'a.

Nous avons deux situations à examiner, celle du riche et celle du pauvre ; commençons par celle-ci, c'est la plus difficile et la plus intéressante, c'est, hélas ! aussi la plus commune.

Celui que la fortune a maltraité doit, s'il est raisonnable, considérer de sang-froid sa

position et tracer d'avance la route qu'il a à suivre. Le plus grand danger qu'il ait à combattre, ce sont les illusions. Nous sommes portés à nous en faire, à tromper notre conscience et à voir en beau les circonstances de la vie. Or il est impossible de parvenir à rien, si l'on n'aborde pas franchement la question avec son intelligence et avec sa volonté.

Vous avez votre avenir à créer, créez-vous d'abord vous-même et façonnez-vous suivant les besoins de votre existence, en accordant avec eux les impérieuses nécessités de l'honneur.

Tâchez que les bons vous aiment et que les méchants vous redoutent ; avec ces deux moyens vous serez sur le chemin de tout.

L'affection et la crainte sont les moteurs les plus influents sur les hommes.

Débutez comme un homme libre, résolu de conserver cette liberté, en ce qui concerne

la conscience et les principes, car malheureusement la liberté du temps ne peut appartenir à ceux qui ont leur vie à gagner.

Qu'ils seraient beaux pourtant ces loisirs consacrés à l'étude ! Que ces promenades à travers les prés et les champs seraient douces par un soleil de mai ! quelles joies d'errer dans les sentiers parfumés de violettes et de primevères, de cueillir aux branches des haies de l'aubépine et des roses blanches ! Ces plaisirs ne sont donnés qu'aux oisifs et aux poètes, ils perdent leurs moments à rêver dans l'espace, ils voient ce que le vulgaire ignore. Ceux-là ont leur destinée faite, ou bien, insouciants de l'avenir, ils bâtissent leur nid dans les nuages.

Pour nous, qui regardons l'existence en face; il est un autre but, d'autres moyens d'y parvenir.

Avant de partir, déterminez où vous voulez

vous rendre, comptez au plus bas ce que vous désirez être par le talent, au plus haut ce que vous pouvez devenir par le travail. Appréciez toujours au-dessous de leur valeur les ressources de votre mérite, et mettez contre vous les chances du sort.

Placez de l'autre côté de la balance l'énergie, la persévérance, la patience, la volonté ferme, et indubitablement l'équilibre se rétablira au moins. Une créature intelligente, honnête, courageuse, doit arriver à un résultat, si elle ne se rebute pas, quels que soient les obstacles qu'on lui oppose, quel que soit son sexe et son âge.

Le secret de la réussite est dans ces mots : *Je le veux.* Que rien ne vous arrête, ni ne vous détourne, vous êtes sûr du succès. Ne vous découragez pas par les revers, par les injustices, par les persécutions même, la lumière se fera et vous serez récompensé de votre persistance.

Regardez autour de vous ; qui est-ce qui arrive ? Ce n'est pas toujours celui qui a le plus de moyens. Que de génies restent ignorés faute d'avoir été mis en œuvre, faute d'avoir su tirer parti d'eux-mêmes, faute de volonté surtout!

La volonté est souveraine. C'est elle qui a rendu Sixte-Quint pape, c'est elle qui a fait sortir Latude de la Bastille et le cardinal de Retz du château de Nantes. C'est elle qui, de nos jours, a fait entreprendre à M. de Lesseps le canal de Suez et qui a élevé au premier rang tant d'hommes partis de très-bas.

Elle a donné des couronnes qui semblaient impossibles à atteindre, elle a remporté des victoires magnifiques et abattu des ennemis dangereux.

Veuillez donc, et vous triompherez.

Sollicitez sans bassesse mais avec persistance, mettez votre mérite en relief, sans en écraser les autres, soyez modeste d'allures et orgueil-

leux de sentiments. Quelle que soit votre misère, dissimulez-la. Mangez du pain sec dans votre chambre, seul avec Dieu, pour avoir un habit convenable, même pour vous donner certaines élégances qui révèrent une position aisée. Tâchez qu'on vous croie surtout au-dessus du besoin.

Si vous manquez d'argent, n'en empruntez à personne, si vous pouvez, jamais du moins à plus riche que vous : ou vous aurez à subir un refus humiliant, ou vous vous imposerez une chaîne si lourde qu'il ne vous sera possible ni de la porter, ni de la rompre.

Toutes les fois que vous placerez une question d'argent entre un protecteur et vous, résignez-vous à une disgrâce.

Ces deux axiomes ne doivent pas sortir un instant de votre esprit; ils sont la première règle de conduite et la plus essentielle.

La pauvreté dissimulée et portée noblement

intéresse toujours. C'est une façon d'obtenir l'estime qu'il ne faut pas dédaigner. Les gens de cœur admirent le courage et la réserve, vous ne pouvez donc qu'y gagner de toutes façons.

Il n'est rien de si doux que d'obliger, de faire du bien à ceux qui souffrent, accordez-vous ce bonheur, mais sachez vous y prendre, n'agissez pas sans discernement.

Donner et prêter sont deux actes généreux, mais à la condition que la fortune de celui qui donne ou qui prête lui permette ces munificences; autrement c'est une duperie, cela ne sert qu'à faire des ingrats et cela offre aux égoïstes, — c'est-à-dire à neuf sur dix — l'occasion de se moquer de vous.

Nous ferons un chapitre spécial sur la manière de donner, car c'est là surtout que la délicatesse et l'éducation sont nécessaires; en les mettant de côté, au lieu de soulager on blesse.

Occupons-nous seulement de ce que l'on ap-

pelle un prêt, bien que je ne veuille point lui laisser ce nom, à cause de mes théories, je vais vous les faire connaître en quelques mots.

Selon moi, en donnant vous pouvez garder votre ami, en perdant votre argent; tandis qu'en prêtant, vous pouvez perdre votre ami, lors même que votre argent vous serait remboursé.

Le mieux est donc lorsque vous prêtez, de compter que c'est un cadeau. S'il en est autrement, considérez ce remboursement comme une rare faveur de la Providence. Ne dites pas à votre ami :

— Ceci est une avance au cas où vous pourrez me la rendre ; cependant je veux faire une convention, pour empêcher tout refroidissement entre nous : si vous ne vous trouvez pas en mesure de me rembourser, ce prêt sera considéré comme un don.

Ne lui dites point cela, pensez-le ; car si

votre ami a l'ombre de respect de lui-même, il n'acceptera pas. S'il faut avoir la main légère, s'il faut craindre d'effleurer l'épiderme, c'est quand on rend service.

Ainsi évitez toute allusion qui puisse atteindre votre obligé, que rien ne lui rappelle le service rendu. Prenez garde de gâter par des procédés maladroits le bien que vous avez fait; vous le dégageriez de toute reconnaissance et vous vous en feriez un ennemi.

Ne réclamez pas la somme prêtée, ou réclamez-la dans un seul cas assez rare : celui où vous auriez affaire à une de ces natures de linottes, chez lesquelles tout s'efface. Elles peuvent, sans mauvaise volonté, ne pas s'en souvenir, alors demandez; mais faites-le sans insister, en riant, comme une chose qui vous échappe, une plaisanterie permise.

Si votre débiteur ne *peut* pas vous satisfaire, cette réclamation le fâchera, l'affligera inutile-

ment. S'il ne le *veut* pas, elle se tournera contre vous et ne vous laissera aucune chance de succès. J'en reviens à mon système, et je vous répète : Ne prêtez pas à moins d'être persuadé que tout prêt est un don ; alors tout devient facile est sans embarras.

Si vous vous brouillez avec quelqu'un pour de l'argent, ne l'avouez jamais, cherchez un autre prétexte, faites-le naître, afin qu'il soit vraisemblable. Rien ne sent la mauvaise compagnie comme les discussions de ce genre. Quelques-uns vous donneront raison, en ne considérant que vos intérêts ; mais les gens bien élevés et délicats vous blâmeront. C'est dans ces questions difficiles qu'il faut surtout mettre de la mesure.

Les riches qui parlent de leur fortune et qui en assomment leurs auditeurs, sont plus désagréables encore que les nobles qui parlent de leur noblesse ; par le temps qui court, aux

yeux de presque tout le monde, la noblesse est une prétention, tandis que la fortune est une réalité que chacun envie.

Plus vous êtes riche, plus vous devez être simple et avenant, plus vous devez faire de frais, plus vous devez donner aux autres et moins vous devez exiger d'eux. Malheureusement ceux que la fortune favorise sont accoutumés, en général, à tout peser au poids de l'or. Je me rappelle une parvenue de très-mauvais goût qui voulait donner des fêtes et à qui on représentait que les femmes comme il faut n'iraient pas chez elle :

— Eh bien ! reprit-elle d'un air superbe, j'en louerai des femmes comme il faut.

Ceci montre l'aplomb de celles qui n'ont pas d'autre raison d'en avoir que la raison des écus. L'argent est un grand corrupteur, il est aussi l'envahisseur par excellence. Où il règne, il est le maître, il exclut le reste. Il est très-

difficile à ceux qui le possèdent d'avoir du cœur et de l'esprit.

Ils se persuadent que les guinées donnent à leurs possesseurs les qualités, les grâces, l'intelligence; ils se croient munis de tout cela, moyennant finance, et ne se donnent aucune peine pour plaire ; ils se laissent encenser, ils représentent le Veau d'or. C'était déjà la mode du temps de Moïse et des Hébreux, et cela dans un désert ! Jugez quel progrès a dû faire ce culte dans une ville comme Paris !

On ne peut répondre des circonstances, peut-être dans des occasions imprévues, vous trouverez-vous forcé d'accepter l'aide de l'amitié. Agissez alors dans la franchise de votre âme; si vous n'êtes pas sûr de l'époque des remboursements, prévenez-en le prêteur, ne précisez rien. On peut se contenter d'une parole vague, on n'aura pas le droit de se plaindre, ceci n'empêchera pas qu'on se plaindra néanmoins ; mais

si vous fixez un jour, soyez exact à tout prix, sous peine de perdre la confiance qu'on vous a accordée.

Méditez ces principes, et ne vous en départez pas, vous aurez fait beaucoup pour le bonheur de votre vie.

Pour les riches, c'est tout autre chose e- c'est bien plus aisé, puisque tout dépend à peu près d'eux.

XII

DE CERTAINES CHOSES EXTÉRIEURES FORT ESSENTIELLES

« *Autres temps, autres mœurs*, » dit le vieux proverbe. Rien n'est plus vrai. Cependant, les mœurs anciennes peuvent encore avoir du bon, et je ne vois pas de raisons pour les rejeter absolument ; il faut, au contraire, y chercher des traditions, qui ont presque toujours leur raison d'être.

Aujourd'hui ; on ne salue plus, je vous l'a dit. Le salut est une sorte de convulsion, un

petit mouvement disgracieux de la tête et du haut du corps, qui signifie plutôt :

— Vous m'ennuyez ! Laissez-moi tranquille ! Que venez-vous faire ici ?

Je voudrais vous apprendre à nuancer votre salut et à vous garer de cette tournure de magot organisé que prend la jeunesse actuelle, voilà pourquoi j'y reviens. Cela est très-facile : il ne s'agit que d'en prendre l'habitude en y réfléchissant un peu, et ensuite, cela va tout seul.

On ne reçoit pas tout le monde de la même façon, donc, on ne peut saluer tout le monde de la même manière. Vous n'êtes pas, je l'espère pour vous, de ces orgueilleux stupides qui n'accordent à personne aucune suprématie sur eux. Vous reconnaissez des gens à qui vous devez de la déférence, soit par leur âge, soit par leur position, soit par leur mérite ; je vous ai déjà accordé cette sagacité, je tiens à vous en faire honneur.

Lorsque vous abordez ces gens-là, inclinez-vous davantage, ployez, ne fût-ce que par coquetterie. Quand ce mouvement est bien fait, il a tant de grâces ! Regardez les femmes d'un certain âge, vous vous convaincrez par vos yeux qu'elles saluent beaucoup mieux que vous. Le plié n'est pas une marque d'infériorité et de servitude, croyez-le bien ; c'est une preuve de savoir-faire pour la femme qui tient à profiter de ses avantages et à se rendre agréable dans toutes les circonstances de sa vie.

Voici ce qui m'est arrivé avec Mlle Taglioni, la reine de la grâce assurément, et dont l'avis ne saurait être suspect.

J'étais auprès d'elle à une représentation de *la Sylphide*, à l'Opéra. La pauvre petite Livry, morte si misérablement, dansait. Je ne reconnaissais pas, malgré sa légèreté et son talent, les pas que j'avais vu exécuter autrefois à la sylphide par excellence.

— Ce sont les mêmes, me répondit-elle. Seulement, une toute petite chose en change tout à fait le caractère. Cherchez-la. Vous ne la trouverez peut-être pas.

Je la trouvai à son grand étonnement.

Avant de s'enlever par ces bonds prodigieux qui lui prêtaient des ailes, Taglioni ployait jusqu'à terre. Rien de plus suave, de plus ravissant que ces pliés ; ils donnaient à sa danse un cachet de distinction et de chasteté que nulle autre n'a retrouvé depuis. Elle emploie le même procédé dans ses révérences, je l'ai souvent remarqué. — C'est celui-là que je vous indique et que je ne saurais trop vous recommander.

Pour les personnes âgées, considérables, ployez plus bas ; pour vos égaux et vos connaissances, soyez-en sobre, sans y renoncer. Avez-vous affaire au public, êtes-vous dans le commerce, par exemple ? cette recommandation est indispensable à suivre. La grâce de

la marchande appelle les chalands, non-seulement les hommes, mais les femmes ; c'est un appât certain. On aime à retourner près d'elle, et on y vient avec empressement ; ne l'oubliez pas, et faites-en votre profit.

Donc, le salut est une chose à laquelle il faut faire attention et qu'on ne peut négliger. Il a plus d'importance qu'on ne suppose, et celui d'aujourd'hui n'est bon qu'à faire fuir les gens au lieu de les appeler. Ne m'accusez pas de radotage, l'importance du fait me force à me répéter de nouveau.

Arrivons maintenant à certains ridicules d'autant plus difficiles à déraciner, que bien des gens s'en font gloire et qu'ils ont l'air de venir du cœur. Il s'agit de ces caprices maternels, que t'on prend pour des preuves de tendresse, et qui ne sont que des affectations mal dirigées la plupart du temps.

Les mères peuvent se ranger en une foule de catégories.

Celles qui nourrissent et celles qui ne nourrissent pas.

Celles qui ont de gros et beaux enfants, et celles qui en ont de délicats et de chétifs.

Celles qui ont des enfants intelligents et studieux, et celles qui en ont de tapageurs et de stupides.

Toutes ces classes de mères sont envieuses ou méprisantes ; les unes regardent du haut de leur satisfaction et de leur orgueil les autres, moins favorisées, avec les yeux de la jalousie du cœur.

Pour bien juger ces révolutions, allez, sans parti pris, comme observateur, au parloir d'un couvent ou d'un collége. Examinez les groupes de famille. Ecoutez les plaintes des pensionnaires, les récriminations des parents, les fluctuations des maîtres, qui ne savent auquel entendre.

D'un côté, c'est une bonne dame, mère de deux polissons qui arrivent à la visite habillés comme des saligots, ce dont l'amour-propre de la dame est profondément atteint.

— Mais on vous donne ce qu'il vous faut, on dépense pour vous un argent fou; comment êtes-vous dans un pareil état ?

Duo de larmes, ou plutôt de cris, que l'on obtient en se mettant les poings dans les yeux.

— Ce sont les grands qui nous ont battus, et le maître les protége. Tenez, celui que vous voyez là-bas, si bien mis, il nous rosse et nous appelle des va-nu-pieds.

— Par exemple ! Vous avez chacun une belle paire de souliers par mois. Qu'il en montre autant ! Je m'en vais lui dire son fait, à ce galopin, ainsi qu'à sa pimbèche de mère : elle apprendra qui nous sommes.

Et tout de suite la mère offensée se dirige vers la mère de celui qu'elle appelle le bourreau

de ses enfants; celle-ci la traite en inférieure; elle n'ignore pas que les *plaigneurs* sont mal notés, qu'ils n'ont jamais de prix, et qu'on les garde seulement parce qu'ils paient bien. Il faut voir ses airs sucrés et pincés; elle écoute avec déférence et pitié ; elle ne s'emporte pas ; elle se reprocherait d'ajouter aux chagrins d'une malheureuse femme, qui n'aura de ses monstres de fils que des déceptions et des douleurs. Elle gronde le lauréat de ses abus de forces; mais cette morale est faite de telle sorte qu'elle doit augmenter à ses yeux sa propre valeur et son dédain pour ses camarades. Pour réponse celui-ci lui montre les deux gamins derrière leur mère lui faisant un pied-de-nez.

Quant aux filles, c'est différent; il s'agit surtout de beauté et de toilette. Allez à une distribution de prix, vous verrez des regards aussi tranchants que des couteaux, lorsqu'une robe a manqué son effet, lorsqu'une nouvelle venue,

sur laquelle on ne comptait pas, enlève la palme de la bonne tournure et du joli visage. On se dit même des mots piquants, et, pour le peu qu'on n'ait pas une éducation supérieure, ces mots dégénèrent en épigrammes de mauvais goût. Pourquoi du plus saint des sentiments faire une arène aux mauvaises passions? Pourquoi développer ainsi l'envie? Croyez-vous que ce soit perdu pour les enfants? Croyez-vous qu'ils ne comprennent pas ce qui se passe, et qu'ils ne s'étayent pas des exemples qu'on leur donne. Ils se les rappellent plus tard, si l'étourderie de leur âge les empêche d'en comprendre l'importance, et ce sera chez eux une disposition mauvaise que celle-là.

Vous leur enseignez des petitesses d'esprit, vous leur apprenez qu'on peut se trouver au-dessous de sa compagne parce qu'elle a une garniture de plus à sa robe ou que l'étoffe en est plus fine. Le raisonnement même les perdra

puisqu'il part de vous. C'est aussi une leçon de coquetterie, c'est prêter de l'importance à ce qui ne doit pas en avoir, dans une éducation bien entendue. J'ai vu des petites filles devenir féroces dans des luttes de ce genre, j'en ai vu se battre avec leurs peignes à chignon, au risque de se crever les yeux, pour un voile dont la dentelle était plus ou moins haute. Les mères, au lieu de les remettre à leur place ou de les punir, prennent fait et cause dans ces disputes et les encouragent.

De là viennent souvent l'amour des tripotages et les haines entre femmes, vrais fléaux de la société, qui en auraient bientôt fait un enfer, si on ne se mettait pas au-dessus des suites. Encore faut-il une certaine philosophie pour en arriver là.

D'autres personnes se trouvent profondément humiliées de voir le fils du portier du lycée ob-

tenir des prix pendant que les leurs n'en remportent jamais.

D'abord pourquoi admettre ce fils de portier avec des enfants de famille? disent-elles. N'est-il pas souverainement désagréable qu'ils se rencontrent et qu'ils se tutoient lorsqu'ils auront quitté les bancs? Et comment se fait-il que ce grimaud obtienne les récompenses qu'on ne donne pas à nos enfants? Je vois ce que c'est, on le destine à devenir un crapaud de lettres, et pour cela on le pousse.

J'en suis fâchée pour vous, Madame, si cela vous déplaît; mais nous vivons sous un régime démocratique, et il faut en subir les conséquences. Vos pères l'ont exigé et vous recueillez ce qu'ils ont semé. Ils ont voulu n'avoir que des égaux partout, ils ont fait descendre leurs supérieurs à leur niveau, trouvez bon que vos inférieurs montent au vôtre, surtout lorsque ces inférieurs reçoivent la même instruction et

qu'ils ont des moyens supérieurs. Il arrivera plus tard peut-être que ce fils de portier parviendra très-haut, et vous vous empresserez de le reconnaître et de l'aduler le jour où il pourra vous être utile.

Le maréchal Lefèvre, duc de Dantzick, avait été soldat et sa femme blanchisseuse-cantinière, dans la compagnie d'un de mes parents aux gardes-françaises. Il fit l'avancement et la carrière du fils de la maison sous l'empire, et pourtant ni Lefèvre ni sa femme n'étaient des lettrés, tout le monde sait cela. Dans un temps comme le nôtre rien n'est plus commun que ces sortes de déclassements ; ne vous en plaignez donc pas, ne méprisez pas le fleuve à sa source, pour l'adorer quand il sera devenu cataracte et qu'il portera ensuite la fécondité dans les vastes plaines qu'il arrose.

Croyez-moi, mes chères lectrices, et ceci est

encore la meilleure de mes leçons ; si elle était suivie, la terre serait le paradis.

Ne vous occupez des autres que pour leur être utile, ne vous immiscez pas dans leurs affaires, dans leurs projets, à moins qu'il n'en doive résulter un bien véritable pour eux et pour vous ; respectez leurs intérêts, si vous exigez qu'ils respectent les vôtres ; ne prenez pas leur place au soleil, il y en a pour vous une à côté, au-dessus même, méritez-la. Nous pourrions tous travailler au but du progrès et de la perfection de notre espèce, si nous étions bien de concert, si nous nous aidions au lieu de nous nuire, si nous mettions enfin en action ce magnifique précepte de l'Evangile :

— Aimez-vous les uns les autres. Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.

XIII

DES PRÉTENTIONS

Ceci, mesdames, est un chapitre très-grave et qui doit être soigneusement médité.

J'ai écrit *mesdames;* j'ai l'air de ne m'adresser qu'à mon sexe, et pourtant, ces messieurs les hommes doivent prendre une bonne part de la leçon. Ils la méritent tout autant que nous; si j'osais, je dirais davantage.

Je veux bien leur faire la grâce de parler à

tout le monde en même temps et de ne désigner personne. Ils devront m'en remercier.

La prétention est le plus grand ennemi de la beauté;

De la grâce;

De l'esprit;

Du talent;

De la science;

De la bonté même.

Vous en serez convaincus, quand nous aurons examiné ces différentes questions.

La beauté, hors dans des cas exceptionnels, est presque toujours une chose de convention, dont le charme et la grâce sont le principe. Quelques créatures du bon Dieu sont douées d'une de ces perfections plastiques, établies par les règles de l'art. Celles-là sont rares, et, remarquez-le bien, si on est forcé de les admirer, ce ne sont pas elles qui inspirent le plus d'en-

thousiasme et qui éveillent le plus les passions exaltées.

Mais, belles ou charmantes, la simplicité est votre parure la plus délicieuse. Soyez vous-mêmes; n'ayez pas l'air de vous douter de ce que vous êtes; laissez aux autres le soin de le voir ou de le deviner. Les anciens représentaient leurs plus grandes beautés avec des voiles; ils saisissaient cette allégorie, aidés de leur tact si sûr et si fin.

La beauté (pardon de répéter ce mot : nous n'en avons pas un autre dans notre langue qui rende la même idée), la beauté donc est une supériorité incontestable; c'est une de celles qui éveillent le plus la jalousie; c'est donc une de celles qu'il faut surtout se faire pardonner. Le meilleur moyen est de paraître l'ignorer soi-même. On sait que vous ne l'ignorez pas, les miroirs ne sont-ils pas tout prêts à vous rendre

votre image ? Et vous ne fermez pas les yeux pour ne pas la voir, certainement.

Pourtant, quand vous êtes exempts de prétentions, on est disposé à vous accorder ce que vous n'imposez pas; faites en sorte que l'on vous pardonne vos avantages, quels qu'ils soient; c'est la première condition pour qu'on les apprécie.

Malheureusement l'espèce humaine a ce travers, l'envie est son péché dominant, parce que l'amour-propre est son vice. On est enclin à discuter la supériorité des autres, et, bien qu'on ait l'air de la mépriser, la beauté est peut-être celle qu'on jalouse le plus.

Elle est la cause de brillants succès, et c'est un passe-port qui ouvre toutes les portes ; c'est une prévention favorable à laquelle bien des gens sont prêts à céder. Un beau visage plaide souvent mieux une cause que le meilleur orateur, et, presque toujours, il la gagne.

Cette beauté, qui prévient, qui séduit, perd son pouvoir si elle est affectée. On se tient en garde contre elle, dès qu'elle a l'air d'attaquer et d'imposer une admiration qu'on lui offrirait à genoux, si elle ne se posait pas en reine.

Soyez simple, vous serez belle deux fois. Ceci est la morale et le secret de la vie des femmes dans le monde ; je ne vous parle pas de l'intérieur et de ses vertus, c'est encore une autre chose : la vertu est une, c'est la loi générale pour l'espèce humaine. Il y faut d'autant moins manquer que c'est une chance de bonheur presque certaine et que rien ne saurait remplacer cette chance-là, puisqu'elle apporte avec elle le repos de la conscience.

Nous arrivons à la grâce.

Sa première condition, c'est le naturel ; la grâce exclut tout apprêt. Une étoffe empesée ne fera jamais que de vilains plis, de même la prétention ne pourrait atteindre au charme,

qu'elle ne comprend même pas. Une femme même qui n'est pas jolie l'emportera sur toutes si elle a la grâce.

La Fontaine ne l'a-t-il pas dit?

Il faut toujours en revenir là :

> Et la grâce plus belle encore que la beauté.

Nous en avons de nos jours un exemple, je vous le citerai.

La danse a compté dans ce siècle-ci bien des déesses qui, au temps où elles étaient premiers sujets, ont attiré les yeux et les éloges de l'univers. Maintenant qu'elles sont rentrées dans la vie de tout le monde, une seule a laissé une trace ineffaçable, une seule vivra probablement dans l'histoire de l'art, c'est Taglioni, dont je vous parlais tout à l'heure; lorsqu'il est question de la grâce, dont elle est le modèle, on revient à elle involontairement.

C'est qu'en dehors de son merveilleux talent,

elle avait la grâce et la simplicité. Lorsqu'elle parcourait le théâtre d'un vol aussi léger que celui du papillon, aucun effort, aucun sourire prétentieux ne paraissaient sur son placide et doux visage. Elle ressemblait à une petite fille qui saute pour s'amuser ; nul ne pouvait penser qu'elle avait dû travailler beaucoup pour arriver à ce degré de perfection. Elle charmait rien qu'en se montrant ; je ne crois pas que sur les deux mille spectateurs — plus ou moins — que contenait la salle, un seul eût eu l'idée de discuter son mérite ; tous étaient saisis sans s'en apercevoir, et presque sans pouvoir donner d'autres raisons que celle de sa présence. La réflexion seule faisait penser à son immense talent ; tant qu'on la voyait, on ne croyait qu'à la nature.

Il est, je crois, bien inutile de vous rappeler ce que perd l'esprit lorsqu'il est cherché. Le plus joli mot, quand on le prépare et qu'on l'an-

nonce par son geste ou sa physionomie, ressemble à une bêtise. Au lieu de jouir de l'esprit des autres, les prétentieux se complaisent dans le leur et ont un souverain mépris pour ce qui ne tient pas à eux-mêmes. Ils supportent impatiemment les succès d'autrui, et, si l'on est attiré par leur réputation, si l'on arrive auprès d'eux, alléché d'avance par le bruit qui se fait autour de leur nom, on se retire désillusionné.

L'esprit prétentieux fatigue, il ne saurait être réellement ni gai, ni triste, il ne montre qu'un masque grimaçant, et, par un phénomène tout opposé à celui que je vous faisais remarquer tout à l'heure à propos de Taglioni, on ne comprend le prestige de son mérite que par la réflexion ; on se dit :

— Mais il me semble pourtant que j'ai entendu des choses remarquables, je crois me rappeler telle ou telle phrase... C'est étonnant ! je n'en ai pas été frappé.

C'est qu'avec la parole il y a le geste, il y a l'expression des traits, il y a tout ce qui peut lui donner du relief ou l'annihiler suivant qu'on sait s'en servir. Très-rarement un esprit prétentieux inspire de la sympathie et tire de lui-même le parti qu'il en devrait tirer. Il tombe presque toujours dans l'emphase, il perd son agrément et devient une gêne pour celui qui l'exhibe et pour celui qui le subit.

Je vais vous dire une énormité peut-être, mais c'est la vérité, et je vous la dois.

Il y a deux manières de parler français : celle de l'école et celle du monde. Celle de l'école est aussi celle du théâtre, de l'Académie, des discours, des plaidoyers, de ce qui exige de l'apparat et du sérieux. C'est la langue stricte, suivant les règles de la grammaire. En parlant cette langue-là dans un salon, vous êtes certain de vous donner un ridicule. Le langage de la société est tout de convention. Allez donc faire

des liaisons et vous servir du subjonctif, on vous prendra pour un maître d'école.

J'ai connu une jeune femme charmante, spirituelle, gracieuse, douce, simple même dans ses manières ; elle me plaisait infiniment et elle me repoussait tout à la fois. Je ne pouvais m'en rendre compte et j'en cherchais en vain le motif. Être en même temps simple et affectée, cela ne se conçoit guère, c'était pourtant là son partage.

Un jour j'étais chez elle, un monsieur vint faire une visite ; lorsqu'il se retira, elle le pria d'adresser ses compliments *zà* madame une telle, sa femme.

Tout de suite je compris le mystère, la jeune femme parlait trop bien français, elle ne manquait pas une liaison, grande ou petite, elle disait :

M. Louis *z*un tel. M. Charles *z*un tel.

C'est strictement la règle, mais qui obéit à cette règle-là? Personne, excepté ceux qui veulent se faire remarquer. Ils y parviennent facilement, seulement les remarques ne sont pas à leur avantage.

Le talent et la science ont le même besoin de modestie et de simplicité que nos autres avantages. — Les vantards sont insupportables; ceux qui prennent une baguette et, la bouche en cœur, nous présentent eux-mêmes leur génie artistique, nous paraissent suspects. Molière aurait eu bien à peindre parmi ceux-là. Il faut les entendre se vanter, il faut les voir jeter un regard dédaigneux sur leurs rivaux et vous dire avec un aplomb qui donne envie de les critiquer :

— Moi seul je puis faire ceci ou cela.

C'est l'écueil le plus ordinaire à la médiocrité, il est rare que ceux qui sont réellement

hors ligne soient vaniteux. Ils connaissent trop leur propre valeur pour avoir aucune espèce de *pose*. Passez-moi le mot, il n'est pas dans le dictionnaire, mais il est tellement introduit dans l'habitude de la vie et il est si juste, que je ne me fais pas scrupule de l'employer.

Une des prétentions les plus déplorables à cause de ses suites, à cause des déceptions qu'elle apporte avec elle, c'est celle de la bonté. Celle-ci est peut-être la plus commune, parce qu'elle s'adapte à toutes les tailles et qu'elle est la plus facile à porter. Il n'est pas nécessaire d'être jeune et belle, d'avoir de l'esprit pour être bonne, chacune peut y atteindre et très-facilement, il ne s'agit que d'avoir du cœur ou de se figurer qu'on en a.

Cette erreur est très-répandue ; peu de personnes s'avouent, en tête-à-tête avec leurs consciences, qu'elles n'ont point de cœur. C'est une vérité très-pénible à se dire.

Il vous est très-facile de distinguer la bonté véritable de la bonté feinte : la première se prouve et ne se prône pas. Quand vous entendez dire à quelqu'un :

— Je suis si bon ! j'ai tant de cœur !

Soyez sûr que c'est comme les parvenus qui parlent sans cesse de leur noblesse, ou les femmes légères qui exaltent leur vertu. Les uns et les autres sentent que s'ils ne proclamaient pas eux-mêmes leurs qualités, elles passeraient inaperçues. Ils ont la certitude de leur imperfection. Ils ressemblent aux poltrons qui font du bruit pour se rassurer.

Ne croyez donc pas aux enseignes : elles sont trompeuses, fussent-elles peintes par les premiers maîtres, et, pour vous-même, évitez sur toutes choses les manières. Montrez-vous ce que vous êtes, en tâchant d'être le mieux possible. Efforcez-vous de vous corriger afin de n'a-

voir pas à révéler ce que l'on doit cacher avec soin, et obtenez des autres la justice que vous êtes disposé à leur rendre, en gardant la défiance de vous, l'indulgence pour tous.

XIV

DE QUELQUES PETITS RIDICULES D'ESPRIT ET DE CŒUR

Ce titre pourra vous étonner peut-être ; bien des gens ne donnent pas au mot *ridicule* une acception aussi étendue. Ils ne croient pas que le cœur puisse en participer, et cependant les ridicules du cœur sont les plus dangereux, ils sont aussi les plus communs.

Ces ridicules sont la source de bien des malheurs et des dissensions de famille : ce sont eux qui mettent le trouble dans beaucoup de ména-

ges ; ce sont eux surtout qui portent la zizanie entre ces deux éléments qui devraient se chérir et qui généralement se détestent : la belle-mère et le gendre.

Il ne s'agit que d'observer pour être convaincu.

Lorsqu'une mère marie sa fille, si elle a le cœur ridicule, elle est d'avance armée contre son gendre ; elle se prépare à trouver mal ce qu'il fera, à le contre-carrer en toutes choses, à moins qu'il ne se proclame *sa chose* et son esclave, ce que peu de gens se décident à accepter. Il faut abdiquer sa volonté, ses goûts, ses habitudes, non-seulement pour ceux de sa femme, mais surtout pour ceux de sa belle-mère. On épouse presque plus celle-ci que celle-là.

Si la femme a été gâtée, si elle est accoutumée à l'adulation perpétuelle, s'il ne lui est pas permis d'avoir une imperfection, ni à vous de

lui trouver un tort, je vous plains, pauvres gendres! Vous êtes perdus, rien ne vous sauvera, qu'une révolution terrible.

Si, au contraire, la femme est elle-même la très-humble servante d'un tyran, avec de l'adresse, on arrivera, sans trop de secousses, à un état à peu près normal. En vous réunissant, vous parviendrez à séparer peu à peu votre existence de celle de la mère, vous dénouerez les liens imposés par l'habitude et par la crainte, et la reine, menacée de perdre entièrement son pouvoir, fera des concessions tardives. C'est la démocratie introduite dans la maison ; l'opprimé relèvera la tête, par suite de l'association matrimoniale.

Quand on est deux on a moins peur!

Nous allons examiner ces hypothèses.

Dans le premier cas vous êtes seul contre deux; loin d'avoir une alliée, vous n'avez que

des ennemies. L'idole, adorée depuis son enfance, défendra celle qu'elle sent être son meilleur appui contre vous, elles sont unies à la vie et à la mort. Votre amour, votre rigueur, tout échouera devant cette ligue, tant que vous chercherez à temporiser. La tendresse idiote et ridicule de la mère triomphera, même de l'opinion du monde. Une femme obstinément soutenue par sa mère est bien forte, ne l'oubliez pas.

Ainsi, vos adoucissements, vos temporisations, tourneront à votre honte et à votre détriment. Elles se diront :

— Il cède ; c'est qu'il nous craint !

Et elles vous tiendront rigueur. Je puis vous citer un exemple très-frappant de ces affections stupides, qui, par égoïsme, détruisent le bonheur et l'avenir de leurs objets, j'en pourrais citer mille. Celui-ci est un des plus frappants,

car rien n'y manque, pas même le dénoûment : le drame est complet.

Un jeune homme, d'une famille très-distinguée et fort riche, épousa une jeune personne dont la dot était encore plus considérable que la sienne. Ils ne se connaissaient que fort peu ; mais les familles étaient liées ; elles avaient habité longtemps la même ville. La nouvelle épouse, que nous appellerons Charlotte, pour lui donner un nom, était adorée de sa mère ; la première condition fut qu'elles ne se quitteraient pas. Leur esprit borné s'était adonné aux petites pratiques de la dévotion, et tout ce qui ne les suivait pas exactement comme elles, était regardé comme indigne de vivre, et surtout de les approcher.

Émile (appelons le mari ainsi), Émile donc n'était pas un aigle ; il s'en fallait. Il avait reçu des principes religieux, qu'il ne pratiquait pas, ce qui arrive à beaucoup d'entre nous ;

mais c'était un bon garçon, facile à conduire, dont une femme, même ordinaire, eût fait ce qu'elle eût voulu avec un peu d'esprit et de cœur. On commença par le tourmenter sur ses manières et sur ses habitudes; on blâma ses idées, ses inclinations, ses goûts. Puis, après quelques remontrances inutiles, voyant qu'il ne cédait pas, on lui imposa le maigre, le jeûne, avec les exagérations et les raffineries des dévotes de profession et des plus sévères. — La cuisine à l'huile, les légumes à l'eau, les repas exigus; puis les longs offices et les dîners faits à neuf heures du soir, après trois heures d'attente.

Il fit doucement des observations à sa femme.

— Cela doit être ainsi, lui répondit-elle, et je n'irai pas risquer mon salut pour vous être agréable!

Repoussé de ce côté, il se tourna vers sa belle-mère.

— Ce que ma fille veut est toujours parfait; elle est incapable de mal faire. Soumettez-vous, changez de vie, vous serez parfaitement heureux.

Il n'en put rien tirer de plus.

Le pauvre garçon essaya; il alla jusqu'à cet abaissement. Alors, ce fut autre chose; on le reprit en sous-œuvre sur sa toilette, sur ses sorties, sur ses chevaux, sur ses lectures, sur ses travaux même. La mère, à genoux devant son oratoire, répétait littéralement ce que sa fille disait. Un enfant était né; il voulut le faire élever comme tout le monde. Il trouva des résistances impossibles.

— Ma fille sait mieux que vous ce qu'il faut, monsieur. Ne vous inquiétez pas pour votre fils : elle en fera un homme distingué.

Malheureusement le jeune homme avait ployé toute la vie sous son père et sa mère, il n'eut pas l'énergie nécessaire pour tenir tête à ses

dominatrices, il résista comme les gens faibles, juste assez pour que sa faiblesse fût plus visible. Et puis il prit le parti de la souffrance et du malheur. Sa jeunesse parlait à grands cris, sa femme lui imposa silence, elle étendit jusqu'aux limites du possible le jeûne et l'abstinence qu'elle lui ordonna les veilles de fêtes, le carême, l'avent, etc. ; enfin, elle fit si bien, qu'une belle nuit la solitude lui monta au cerveau, il s'enfuit, il vint à Paris, en jurant qu'on ne le reverrait jamais.

Une fois sans contrôle, il se plongea dans des extravagances de toutes sortes, dissipa sa fortune, afficha des amours désordonnées, et finit par demander son fils lorsqu'il eut sept ans. La loi le lui accorda, la femme et la belle-mère répondirent :

— Venez le prendre !

Il y alla avec le commissaire et les magistrats, on lui remit un enfant. Ce n'était pas le sien, et

quatre fois le manége se renouvela. Elles allèrent jusqu'à s'expatrier, espérant échapper à l'exécution de l'arrêt. Il courut après elles, les rejoignit. Le jour où, avec le chancelier de l'ambassade et la force armée, il entra chez elles, il ne trouva pas sa femme ; sa belle-mère le reçut, ayant autour d'elle cinq petits garçons, du même âge, habillés de même, Français tous les cinq.

— Choisissez ! lui dit-elle.

Il eut une telle peur de ce sacrilége, de son amour paternel, prostitué déjà à des étrangers, qu'il se sauva, et ne renouvela plus ses tentatives. D'ailleurs on élevait cet enfant à le plaindre et à l'accuser. Il en prit un dégoût horrible de la vie ; quelque temps après, il eut un accès de fièvre chaude et se tua.

Sa maison de commerce, — c'était un fabricant, — était déjà à moitié ruinée par ses folies. La belle-mère, veuve, et n'ayant que cette fille

unique, la fit gérer au nom de l'orphelin, elle est aujourd'hui doublée de valeur. Quant à Charlotte, elle a continué les mêmes errements, elle est restée sèche, acariâtre, impérieuse ; sa mère est à ses pieds, trouvant que le Ciel n'a pu faire une créature plus parfaite. Ceux qui ne vont pas au fond des choses s'extasient sur sa tendresse maternelle.

Sans doute, cette tendresse existe, mais c'est une tendresse ridicule, ainsi que je vous le disais. Un seul moyen pouvait sauver la situation, c'était une ferme volonté et un coup d'État de la part du mari ; encore devait-il s'y prendre à temps. Il fallait enlever sa femme à cette influence déplorable, à cette adoration perpétuelle ; il fallait la bien convaincre qu'elle n'était pas l'unique but de la nature entière, et qu'une femme, une mère, était créée pour autre chose que pour songer à elle seule.

Elle eût fini par le comprendre, ou du moins

par se soumettre, et, s'il n'avait pu obtenir le bonheur, il aurait obtenu au moins le repos et la dignité de sa position.

Ainsi que je vous l'ai dit en commençant ce chapitre, la violence seule peut réussir en pareil cas.

Voyons la seconde combinaison, celle où la belle-mère domine, non par l'adulation, mais par la terreur. Elle est, vous le savez, infiniment plus facile à vaincre ; si on le veut, l'assaut ne saurait être long. Il s'agit de lui démontrer que son esclave lui échappe ; aussitôt qu'elle en sera persuadée, la partie est à vous. — Elle emploiera toutefois les grands moyens pour vous séduire, si elle ne peut vous vaincre. — C'est alors qu'éclateront ses sentiments ridicules et faux ; elle deviendra Niobé, Mérope, Clytemnestre, pour vous arracher son fruit bien-aimé ; elle vous jouera des scènes, dont il vous sera très-facile d'être dupe si vous perdez votre

sang-froid. Gardez-vous-en ! Le sang-froid est votre arme la plus précieuse, sans celle-là les autres s'émousseront ; ne permettez pas qu'elle vous échappe.

Voilà que, sans m'en apercevoir, je donne aux maris des poignards et des conseils, comme s'ils n'avaient pas assez d'eux-mêmes pour triompher. C'est que toutes les injustices me blessent profondément, c'est que je voudrais apprendre aux mères à régler même le sentiment qu'elles portent à leurs enfants, dans l'intérêt du bonheur de ces enfants et de tout ce qui leur appartient. C'est un rôle qu'elles doivent s'imposer, si la nature ne le leur inspire pas ; ou elles ne sont pas dignes du titre de mère, pas dignes d'être une femme, dans la grande acception du mot.

L'abnégation et le dévouement sont le partage des nobles âmes. — Jeune, une femme véritablement femme, se dévoue à son mari, ensuite

aux êtres qu'elle a mis au monde, qui sont la chair de sa chair et le sang de son sang. Elle se dévoue avec intelligence, non pas pour sa propre satisfaction seulement, mais pour que ce dévouement profite à celui qui l'inspire, dût-il être ignoré et méconnu.

Oh! quelles joies immenses il y a dans un pareil sentiment! Comme il nous élève, comme il nous rapproche de l'essence divine! Quel respect il inspire à ceux qui le comprennent et l'apprécient suivant sa valeur! Aimer de toute sa puissance, aimer noblement, hautement, un objet que Dieu et la nature nous ordonnent d'aimer, lui consacrer sa vie et son cœur, s'oublier soi-même, sacrifier jusqu'à la récompense qu'on en pourrait attendre, si elle doit toucher à la félicité qu'on a rêvée pour cet objet chéri, c'est un spectacle à ravir les anges qui en sont témoins, à nous donner, à nous, pauvres femmes, un pouvoir plus grand que la force, le seul

dont nous devions être véritablement glorieuses !

La première chose donc à apprendre pour nous, c'est de régler nos sentiments comme nos pensées. Rien ne peut, rien ne doit nous écarter de la route, si facile à suivre lorsqu'on la connaît, où le Ciel a placé le bonheur permis. Ce bonheur n'apporte avec lui ni inquiétudes, ni nuages qui ne puissent se dissiper, et si les soucis adhérents à l'espèce humaine nous assiégent, la consolation est après ces ennuis, elle y touche, elle en est la suite nécessaire. La satisfaction de soi-même et d'un devoir rempli, est la plus grande, la plus légitime ; c'est un don de Dieu, dont il faut le remercier chaque jour.

XV

LES GRANDES ET LES PETITES CRAINTES

La femme est faible, c'est un de nos grands charmes aux yeux des hommes; ils aiment à nous protéger, ils aiment à se convaincre qu'ils ont au moins cette supériorité sur nous. Ils préfèrent généralement les peureuses aux héroïnes; mais il ne faut pas non plus que ces craintes soient exagérées et qu'elles tombent dans l'affectation.

Autrefois la mode était de s'évanouir au

moindre bruit, de s'effrayer de tout, de n'oser marcher seule, dans la crainte de rencontrer des piéges. Une petite-maîtresse ne marchait pas sans ses *gouttes*, et un petit-maître bien stylé devait avoir au moins deux flacons de vinaigre dans sa poche, à offrir aux belles tombées en pâmoison ou près de perdre connaissance, pour peu qu'un chien les regardât de travers ou qu'une souris menaçât de trotter dans la chambre.

Depuis, la mode a changé.

Il y a une vingtaine d'années, une femme devait être une Bradamante, sous peine de passer pour une provinciale de la lune. Il fallait monter à cheval en casse-cou, faire des armes, tirer le pistolet, aller à la chasse, grimper les côtes inaccessibles, s'exposer enfin de gaieté de cœur à des dangers inutiles.

Je me rappelle un fait que j'ai vu, et qui vous en donnera la mesure.

J'étais dans un château, chez une de mes parentes qui ne connaissait pas d'obstacles, comme le héros du *Pied de mouton.*

On donnait des fêtes pour la Saint-Hubert; nous étions trente personnes réunies, sans compter celles qui ne venaient que le soir. Il y eut donc une chasse à courre superbe, qui devait être suivie d'un dîner et d'un grand bal.

La marquise suivait la chasse; bien entendu, elle l'eût volontiers conduite, mais elle avait guigné un certain cheval de ses écuries, à moitié rétif, qu'elle prétendait dompter, et s'était résolue à le monter ce jour-là. Son mari partit conduisant la moitié des chasseurs; elle resta avec les retardataires, sous un prétexte quelconque, et se fit seller cette bête enragée, qui, tout étonnée de sentir cette longue robe lui balayer les flancs, crut avoir affaire à un être extraordinaire et s'en alla doucement en branlant la tête.

Tout alla bien d'abord ; il obéit sans révolte ; elle se montra enchantée, et s'enhardit davantage encore. — Le cheval accepta les allures qu'elle lui imposa, et son galop même ne révéla aucune intention coupable, jusqu'au moment où, parvenu en haut d'une côte à pic, elle aperçut la chasse dans la vallée, à une très-courte distance. Elle cingla alors un coup de fouet, et le nouveau converti, retrouvant l'occasion, se mit à courir au point de lui donner le vertige. Il rencontra une pierre dans sa route, et, manquant des quatre jambes, il fit deux ou trois tours sur lui-même, jetant de côté l'amazone, laquelle tomba juste sur un caillou coupant.

Elle se fendit le nez, au milieu, dans sa longueur. Vous jugez, un jour de bal !

On la releva, ou plutôt elle se releva, le visage ensanglanté, et fort défigurée. Impossible de continuer la chasse, impossible de

remonter le coursier, légèrement couronné et à moitié fourbu. Heureusement un char-à-bancs suivait à quelque distance : elle put revenir à la maison.

En outre de sa blessure au visage, elle était moulue jusqu'aux os. Une autre, moins courageuse, moins esclave de ses devoirs de maîtresse de maison, peut-être aussi moins glorieuse de sa valeur, se fût mise au lit sur-le-champ. Elle ne se reposa point, sentant parfaitement qu'il lui serait impossible de se relever; elle commença par panser son nez, étancha le sang, réunit les chairs avec du taffetas d'Angleterre rosé, et se bassina le plus possible, afin de prévenir l'enflure. Elle n'y parvint qu'à moitié, et, bien qu'elle fût habituellement charmante, elle ne put parvenir à être jolie ce jour-là.

Elle s'habilla néanmoins avec son élégance accoutumée, et, lorsque la *compagnie* rentra à

la nuit, elle était sur le perron pour la recevoir. Elle fit les honneurs du dîner, du bal, jusqu'à quatre heures du matin, et, quand tout le monde fut parti, elle entra dans sa chambre ; son énergie ne la soutenant plus, elle se trouva mal.

De ce bel événement, il résulta une fièvre terrible, qui la retint couchée plus d'un mois.

Mais ceux qui l'apprirent proclamèrent sa vaillance, mais les salons retentirent de ses louanges ; on les chanta sur tous les tons. Son but était atteint ; elle avait soutenu sa réputation d'amazone sans peur et sans reproche. Je ne vous cite pas cette prouesse comme un exemple à suivre, remarquez-le ; c'est un trait de mœurs, c'est un incident marqué du cachet de son époque. Je n'approuve ni ne blâme, je raconte.

J'ajouterai maintenant que je n'entends pas ainsi l'éducation des femmes, et que je ne vou-

drais pas leur voir suivre cette brillante exception.

La prudence, la convenance même, ne défendent pas les exercices du corps, au contraire. Une femme peut monter à cheval, il est bon même qu'elle apprenne l'équitation; cela peut lui être utile quelquefois, agréable souvent. Il faut tâcher de bien faire ce que l'on fait; elle a raison de se perfectionner dans cet art.

Qu'elle monte sûrement, gracieusement, sans en faire une des quatre fins de l'homme, comme les sportmen; qu'elle ne s'effraie pas inutilement, c'est nuisible, mais qu'elle ne s'expose pas non plus inutilement au danger. Une femme raisonnable doit avoir des chevaux bien dressés qui ne mettent pas sa vie en péril.

Il en est de même pour les autres exercices. Je ne vois pas la nécessité de tirer le pistolet comme Guillaume Tell tirait l'arc; l'essentiel

est de n'avoir pas de sottes peurs des armes et de pouvoir s'en servir, s'il y avait lieu de le faire pour sa défense.

Lorsqu'on n'a pas de fortune, à moins que la santé ne l'exige, on ne doit pas se donner le ridicule de monter des haridelles de louage pour faire semblant d'être une écuyère. Ceci rentre dans le chapitre des prétentions dont je vous ai parlé. On peut vivre, et très-bien et très-heureuse, sans ces exhibitions-là. De toutes choses, on doit savoir prendre ce qui convient.

Une des craintes dont les femmes se préservent le moins, c'est celle de certains animaux, et, bien que je les conçoive à merveille, je ne puis cependant m'empêcher de vous prescrire de les dompter.

Les rats, les araignées, les chenilles, les insectes, en général, ont quelque chose de repoussant, j'en conviens. — Lorsqu'ils se pro-

mènent sur vous ou qu'ils vous surprennent, ils peuvent vous arracher un cri ; la raison doit vous rendre votre tranquillité.

Dans nos climats surtout, aucun de ces animaux n'est nuisible. — Ils sont laids, désagréables ; ils ne sont pas propres ; aussi ne les gardez pas sur vous ; fuyez-les, et, si le hasard vous met en présence, rejetez-les tranquillement sans crier, sans appeler à votre aide. A quoi bon? Est-il besoin de la garde pour tuer un hanneton, pour faire sauver un mulot ?

C'est encore une façon de se faire remarquer, d'attirer l'attention, qu'il faut éviter soigneusement. Habituez-vous de bonne heure à conserver votre sang-froid ; c'est une grande chance de sûreté. — La présence d'esprit est le meilleur préservatif des accidents.

Il en est de même pour les voitures dans la rue, pour les chevaux que l'on est forcé d'approcher en passant. Prenez les précautions

nécessaires; ne vous exposez pas, ne vous alarmez pas non plus sans motif. Loin de vous rendre intéressantes, les cris, les sauts, les manières vous rendront insupportables. Vous n'y gagnerez pas qu'on vous plaigne : vous ferez fuir les gens, et voilà tout.

Sans compter qu'en vous fuyant, on se moquera de vous, ce qui est bien une considération.

Toutes les façons d'une femme doivent être de bonne compagnie, sans exagération dans aucun genre, n'importe en quelle situation le Ciel l'ait placée. Elle peut être la première, si elle le veut, par la position qu'elle se crée. Il ne s'agit que de régler en toutes choses ses paroles, ses mouvements, ses allures; elle se fera respecter et honorer par son attitude, avec une robe de bure et un vieux chapeau. C'est peut-être le seul terrain où l'argent puisse être vaincu par la pauvreté.

Une autre remarque à vous faire, mes chères lectrices, c'est ce qui regarde vos admirations artistiques, votre tenue au théâtre ; elle est fort importante aussi.

Certes, l'enthousiasme ne vous est pas défendu ; au contraire, les belles âmes et les intelligences élevées sont facilement prises par le talent, par la poésie, par la musique, ou par un drame nouveau. Jouissez de tout cela, jouissez-en autant que vos facultés vous le permettent, mais sans bruit et sans éclat.

Ne faites point de cabale avec les personnes qui vous accompagnent : ne parlez pas haut, ne riez pas à gorge déployée, ne pleurez pas à chaudes larmes ; soyez réservée, enfin, et ne gaspillez pas en public les impressions réservées pour l'intimité et pour la famille.

Il y a deux existences très-distinctes pour les femmes : celle du monde et celle de l'intérieur.

Toutes les deux ont des nécessités et des devoirs différents.

Dans le monde, soyez polie sans obséquiosité. J'entends par le *monde,* vos rapports avec les étrangers, quels qu'ils soient, en dehors de votre cercle ordinaire et de vos amis. — Efforcez-vous de rendre à chacun ce qui lui est dû ; respectez les vieillards et les personnes considérables ; ayez pour eux les égards que la convenance commande. Veillez sur vous pour éviter les scènes gaies ou dramatiques ; faites qu'on ne vous remarque pas ; passez inaperçue. Si vous avez du mérite, il percera d'autant plus que vous serez plus modeste, de même que votre joli visage obtiendra le succès auquel il a droit, si vous n'avez pas l'air de l'imposer en vous mettant en évidence.

Parmi les vôtres, soyez vous-même ; ne cachez pas votre pensée ; écartez les entraves que la société vous impose ; donnez carrière à votre

imagination, à votre exaltation, si vous en avez. Il faut toujours qu'elle s'échappe; mieux vaut que ce soit ainsi qu'autrement. La famille est la soupape de sûreté pour bien des caractères. Ils éclateraient s'il leur fallait renfermer sans cesse ce qu'ils éprouvent, et la solitude est le plus dangereux confident.

La condition des femmes est hérissée de difficultés : elles ont à lutter continuellement et contre elles-mêmes et contre les embarras de la vie. Elles doivent se montrer différentes de ce qu'elles sont ; l'éducation doit leur faire une seconde nature, tout autre que la véritable.

On exige d'elles davantage que des hommes, parce qu'elles subissent la loi et que ce sont eux qui l'ont faite. Réunissons nos forces, soutenons-les par de puissants auxiliaires. Le meilleur de tous, c'est le savoir-vivre, qui, par l'habitude, arrive à nous faire presque oublier les penchants qu'il a vaincus.

Je vous demande pardon si cette phrase arrive souvent sous ma plume : le sujet de ce livre n'est pas à autre fin et tout m'y rappelle ! Et puis, je voudrais tant vous convaincre et contribuer ainsi à votre bonheur !

XVI

DE LA MANIÈRE DE DONNER

Nous allons nous occuper de cette exquise délicatesse de l'âme d'autant plus réelle qu'elle est plus fine et moins appréciable.

Donner est un des délicieux bonheurs que Dieu a octroyés à ses créatures ; c'est un des rayons lumineux qui descendent jusqu'à nous, de sa gloire et de sa bonté, qui nous a tant prodigué de richesses : il nous autorise à goûter comme lui ce céleste plaisir, il nous cède cette

douce prérogative, et il a mis dans les cœurs qu'il aime le besoin de l'imiter en sa munificence, autant que la faiblesse humaine peut y prétendre.

Mais il y a manière de donner.

Un bouquet de deux sous peut être plus agréable à recevoir qu'un bouquet de diamants.

A défaut d'une âme d'élite, à qui sa propre nature inspire tout ce qui est bien, il y a le savoir-vivre ; il remplace ce que l'on ne sent pas, il apprend ce que l'on ignore. Que de gens lui doivent l'estime dont ils jouissent ! Tâchons donc de bien faire ce que nous faisons de bon et nous aurons atteint le suprême de la perfection humaine.

On peut donner à plus riche que soi, on peut aussi donner à un plus pauvre, et l'on peut donner à ses égaux en fortune et en position, ce sont trois situations différentes.

L'idée qui se présente aux esprits vulgaires

lorsqu'ils doivent offrir un cadeau à une personne munie de beaucoup d'argent, c'est de l'éblouir, c'est de faire aussi bien qu'elle ferait elle-même et pour elle-même.

Grande et sotte erreur! Pardonnez-moi le mot.

Quoi que vous inventiez, vous ne lutterez pas en munificence avec un millionnaire, ou, si vous y parvenez, vous n'obtiendrez d'autre résultat que de le blesser d'abord, de vous faire moquer de vous ensuite.

Il vous en voudra nécessairement de l'espèce d'infériorité, imposée par votre position médiocre, à sa fortune, si supérieure à la vôtre. Il épiloguera votre présent, il y découvrira des défauts, si vous avez surtout commis la maladresse de lui apporter un de ces *à peu près* qui coûtent fort cher et qui imitent si mal les objets d'art auxquels ils ont la prétention de ressembler.

Avant de choisir ce que vous comptez offrir, votre premier soin doit être de vous informer des goûts de la personne dont il s'agit. Si vous avez assez de chance pour vous adresser à un collectionneur, tout devient facile. La plus mince bagatelle se rapportant à sa manie sera acceptée avec reconnaissance.

S'il est bibliophile, cherchez-lui un livre rare. N'allez pas lui apporter un de ces beaux volumes modernes illustrés, il a les meilleurs et le prix en est connu. Cherchez un Mathieu Lansberg de deux sous, pourvu que la date en soit ancienne, vous le comblerez de joie. Tâchez de dénicher quelque bouquin ignoré ; plus il sera obscur en apparence, plus il aura de chances de succès.

Pour tenter ce filon, il faut être très-sûr de soi, car si on arrive avec une édition commune, on est perdu à jamais.

Au cas où votre homme ne serait qu'un sim-

ple Plutus, bornez-vous à une bagatelle, seulement que cette bagatelle soit d'un goût exquis, qu'elle ne se rencontre pas dans les magasins où va la foule, c'est une chasse à faire. Tel brimborion de vingt francs bien choisi vous fera plus d'honneur qu'une magnificence prise chez Giroux ou chez Susse, que vous aurez seulement la peine de payer.

Quoi que vous offriez, faites-le simplement, n'y attachez aucune importance, n'ayez pas l'air de faire valoir ce que vous apportez, n'affichez pas non plus une fausse modestie. Parlez le moins possible, que votre attitude dise :

— Je n'ai qu'un désir ; celui de vous être agréable, je suis heureux si j'ai réussi.

Et puis, détournez les yeux, faites que l'on ne s'en occupe plus, devant vous, du moins. Croyez qu'on appréciera cette façon de s'y prendre plus encore que le cadeau.

Si au contraire vous vous adressez à un égal,

craignez de prendre de lui une situation qui fasse pencher vers vous la balance de cette égalité.

Vous devez le juger par vous-même. S'il y a parité entre vous et si vous déployez votre générosité, n'allez pas le faire avec le dessein de l'éblouir et de l'écraser. Donnez bien ; mais que ce ne soit pas un de ces dons qui coûtent à accepter ; déguisez le prix de la matière sous son entourage. Qu'on ne dise pas :

— Cela coûte bien cher ! C'est splendide.

Mais :

— C'est charmant ! c'est admirablement choisi ! Cela *peut* être d'un prix élevé.

Votre obligé, en sachant vous y prendre, placera son amour-propre dans l'argent que vous avez dépensé pour lui être agréable au lieu de s'en blesser, parce qu'il y verra une preuve de la haute opinion qu'il vous inspire. En ce temps-ci surtout, où tout se pèse au poids

de l'or, il supposera que vous tenez énormément à son amitié, puisque vous lui avez fait un pareil sacrifice.

Si vous vous laissez aller au désir de briller et que vous sembliez faire valoir votre marchandise, il aura dans sa pensée un levain contre vous, et vous vous en ferez peut-être un ennemi, avec votre argent ; vous en ferez assurément un ingrat.

Quant à ceux que la destinée a moins favorisés que vous, c'est plus difficile encore.

Leur apporter une fanfreluche élégante qui ne sert à rien, comme vous le feriez pour une belle dame, c'est leur donner un regret ; c'est placer, dans leur pauvre logis, un point de comparaison entre leur simplicité forcée et le luxe que vous pouvez avoir. C'est leur faire naître cette idée qu'avec le prix de ce joujou, on aurait acheté telle chose utile au ménage, où il en manque tant de nécessaires.

En leur envoyant, d'un autre côté, un de ces nécessaires, vous avez l'air de leur dire :

— Vous êtes malheureux! On ne peut que secourir ce malheur par une aumône déguisée en présent.

Le dilemme est difficile, et c'est le cas, ou jamais, de racheter le fond par la forme.

Apportez l'utilité, mais ayez l'air de croire qu'elle ne l'est pas; accompagnez-la d'un de ces mots, d'un de ces regards qui font oublier le reste et qui se gravent dans la mémoire à côté du bienfait; ils lui prêtent une auréole; ils le rendent mille fois plus précieux et feraient passer sur un procédé même pénible ; ils s'adressent à l'amour-propre et au cœur.

Quand on touche de près à une blessure, il faut avoir la main légère. Et quelle blessure est plus vive que celle-là ?

Pour vos amis, c'est une autre histoire.

Assurez-vous délicatement de ce qui peut

leur plaire ; sachez ce dont ils ont envie, quelle fantaisie ils voudraient satisfaire, tandis que la raison les retient. Arrangez-vous ensuite pour que cette fantaisie arrive à propos, qu'ils la trouvent sous la main au moment juste où ils la désirent ; laissez-vous deviner, et, quand on vous remercie, répondez avec votre cœur ; l'esprit n'a rien à voir en un pareil moment ; un serrement de main, un embrassement, un regard mouillé, un sourire affectueux sont plus éloquents que de belles paroles.

Il est des gens pour qui cet échange de souvenirs est pénible ; il en est même qui s'y refusent par un excès d'orgueil.

Ils ne veulent pas donner parce qu'ils ne veulent rien recevoir. C'est à leurs yeux une infériorité que d'accepter quoi que ce soit, même d'un ami, dans l'idée qu'on devra le rendre. Ils ne peuvent dépenser assez d'argent pour que leur amour-propre en soit

flatté, et tout ce qui est au-dessous de cette jouissance leur semble puéril. Leur maxime est : Donnez grandement ou abstenez-vous. Par conséquent, refusez.

Ces gens-là, qu'ils me permettent de le leur dire, manquent de la grâce du cœur.

On est si heureux d'offrir à ceux qu'on aimé un rien qui leur rappelle cette tendresse ! Si on est riche, ce rien est somptueux ; si l'on est pauvre, c'est une niaiserie, mais elle est là.

Dans les chagrins dont la vie est semée, c'est une flamme au milieu de l'orage. Quand la tempête ballotte un navire, quand les éléments déchaînés le menacent de sa perte, si le marin voit luire à l'horizon une petite lumière, si cette lumière lui est connue, s'il sait qu'elle révèle la chaumière où il est attendu, où il est aimé, n'aura-t-il pas autant de joie que s'il se dirige vers un phare aux rayons éclatants ? Qu'est-ce

qui le touche? qu'est-ce qui fait battre son cœur? qu'est-ce qui le soutient dans la lutte? qu'est-ce qui le console de ses douleurs et le repose de ses fatigues? — C'est la certitude d'être aimé, d'être attendu; c'est cette petite lueur, là-bas, qui lui représente l'ami qu'il va rejoindre. Qu'elle soit plus ou moins vive, qu'importe! Je le répète, il suffit qu'elle soit!

Il en est de même de tout ce qui se rapporte aux affections vraies et sincères. Un fétu de paille peut devenir un poëme, par les souvenirs qu'il rappelle.

Ouvrez La Fontaine, lisez la délicieuse fable des *Deux Amis*, lisez cette autre non moins adorable des *Deux Pigeons*. Bien que cette dernière se rapporte davantage à l'amour peut-être, elle est assez naïve, assez vraie, pour que l'amitié s'en empare.

Je dirai : « J'étais là, telle chose m'advint, »
Vous y croirez être vous-même.

Ainsi, en fixant vos regards sur un objet donné et reçu avec bonheur à votre fête, au jour de l'an, dans une de ces occasions consacrées par l'usage et bien plus encore par la tendresse, vous vous rappellerez les circonstances qui ont suivi, accompagné ce don; votre imagination en caressera les détails; plus il sera insignifiant, plus il mettra en relief l'affection qu'il représente, car c'est elle qui en fait le prix.

Ah! croyez-moi, donner, c'est un bonheur. Donner bien, c'est donner magnifiquement, c'est transformer un bienfait en grâce. Le plus heureux est celui qui donne; faites que cette satisfaction se partage, et vous le pouvez, montrez celle que vous éprouvez vous-même; qu'on n'en doute pas, elle sera bien vite à vous deux

Je ne vous parle pas ici de l'aumône, ceci est une question à part; je la résumerai en empruntant les divines paroles :

— Que votre main gauche ignore le bien que votre main droite fait à ceux qui souffrent.

Toute la science, tout le mérite de la charité est dans ces quelques mots.

XVII

COMMENT ON RÈGLE SA VIE EN PROPORTION DE SA FORTUNE

J'ai entrepris, mes chères lectrices, de passer en revue avec vous toutes les circonstances de la vie; je veux placer un phare, ou plutôt un modeste lampion, sur les écueils où votre bonheur pourrait sombrer. Certes, celui dont nous allons nous occuper n'est pas d'une médiocre importance, et je vous recommande de le bien méditer.

Dans tous les temps, l'argent a joué un grand

rôle, la richesse a été le meilleur passe-port, et elle a aplani les difficultés sans cesse renaissantes sous nos pas. Dans le siècle où nous sommes, cette importance et ces difficultés ont doublé.

La mode est au positif, les romans et les rêves sont relégués dans les friperies du passé. Je ne dis pas que cela soit mieux, mais cela est, et je respecte les faits accomplis, même quand je les déplore. Dieu, avec sa puissance, ne peut les empêcher d'exister ; il peut en arrêter les suites seulement. Il ne paraît pas que telle soit sa volonté. Quant à ce qui nous concerne à cet égard, prenons donc ce qui est, et tâchons d'en tirer le meilleur parti possible.

« L'argent ne fait pas le bonheur, » dit un vieux proverbe, inventé par quelques malheureux à la bourse vide, pour se consoler. Non certes, l'argent seul ne fait pas le bonheur ; mais il est impossible d'être heureux quand on man-

que d'argent. Les privations continuelles, non-seulement pour soi, mais pour les autres, pour ceux qu'on aime, finissent par user la patience et par briser les cœurs les mieux trempés.

Si la misère est votre partage, j'aurais mauvaise grâce à vous parler de philosophie et à tâcher de régler des dépenses sur une situation qui n'existe pas ; aussi ne descendrai-je que jusqu'à l'échelon de la gêne ; ceux qui restent ensuite ne sont visibles qu'à l'œil de Dieu et à celui de la charité qui les soulage.

Il y a en ce monde des riches et des pauvres. Il en a toujours été ainsi, et il en sera ainsi jusqu'à la consommation des siècles. En admettant que demain le Créateur descende jusqu'à faire entre nous un partage égal des biens qu'il nous accorde, après-demain cette égalité aurait cessé : le plus fort, le plus adroit, le plus intelligent, le plus travailleur, conquerrait la part de son voisin, plus faible,

plus simple, plus paresseux que lui. Ne murmurons donc point sur les impossibilités, et subissons-les.

Voyons d'abord ce que l'éducation et la raison enseignent aux favorisés de la fortune. Leur tâche est plus aisée, à eux, bien qu'ils n'aient pas qu'à se laisser faire, comme on le croit généralement. Chaque position a ses devoirs et ses obligations. Si Dieu vous a fait naître riche, cette fortune ne peut appartenir à vous seul. Répandez-la ; mais répandez-la avec intelligence, avec discernement. Donnez à qui le mérite. Faites travailler surtout. Que votre luxe soit le patrimoine de ceux qui n'ont rien. Vous n'êtes que les dispensateurs et les fermiers de vos trésors, ne l'oubliez pas.

Cet or que vous possédez vous apporte avec lui assez de prérogatives pour que vous les rachetiez par d'autres moyens. — Combien il aplanit pour vous la route !

Êtes-vous malade, vous ou ceux que vous aimez, il vous met à même de trouver des soins exceptionnels. Il vous permet de consulter les princes de la science, qui souvent inventeront pour vous des remèdes et vous sauveront, alors qu'un pauvre diable eût succombé.

Avez-vous un chagrin, une perte cruelle a-t-elle brisé votre cœur ? tous les moyens de consolations et de distractions vous sont offerts ; vous pouvez partir pour un voyage, fuir les lieux témoins de vos larmes, rencontrer ailleurs un dédommagement à ce qui vous est enlevé. Vous pouvez vous donner toutes les jouissances de la vie, éviter les ennuis, les embarras, si vous savez les régler. Vous pouvez surtout faire du bien, acheter avec des écus, sans prix pour vous, l'affection et la reconnaissance des heureux que vous aurez faits. N'est-ce pas la plus belle des prérogatives, une parcelle de la puissance divine, je vous le demande ?

Pour arriver à ce résultat, réglez d'une manière invariable vos dépenses sur vos revenus. Il ne vous est pas ordonné de faire des économies, au contraire. Vos enfants n'auront rien à vous reprocher si vous leur rendez intact ce que vous a laissé votre père, et puis, vous pouvez améliorer, tout en remplissant les devoirs de votre fortune, vous pouvez augmenter les fonds de votre famille par une sage et intelligente administration.

Celui qui possède doit semer sur le terrain de l'industrie et du progrès, non pas avec la passion qui aveugle, mais avec la sagacité qui éclaire. Donnez des fêtes, et qu'elles soient belles. Le premier principe pour y arriver, c'est que tout soit d'accord. Combien de fois a-t-on vu une petite lésinerie gâter les plus belles réceptions !

J'ai connu une personne que tout Paris connaissait aussi. Elle était en même temps avare

et fastueuse. Elle avait un hôtel superbe au faubourg Saint-Honoré. Ses salons étaient immenses. Des peintures remarquables, des plafonds à toute hauteur, des portes-fenêtres ouvrant sur un vaste jardin. Elle avait meublé ce palais avec des fauteuils de hasard, ou bien, si le bois était beau, l'étoffe était impossible. Les rideaux étaient trop courts, les portières trop étroites. Elle donnait des dîners de quinze personnes où tout abondait; les vins étaient détestables. Un autre jour, au contraire, elle avait des vins exquis et une oie rôtie, ou du miroton.

Ses bals étaient de même : l'un péchait par l'orchestre, l'autre par le souper, l'autre par la lumière ; rien n'était complet.

Elle faisait des aumônes, de façon à ce que le monde en fût instruit. Elle eût volontiers repris ce qu'elle répandait. Quand elle faisait des présents, on y découvrait quelque lésinerie qui en ôtait le prix. Sa vanité la poussait d'un côté,

tandis que son avarice eût voulu la retenir. Il en résultait un conflit intérieur, dont ses actes étaient l'expression. Elle ne se faisait ainsi aucun honneur, et l'on se moquait d'elle par-dessus le marché.

Ceci vous servira mieux de mesure que tout ce que je pourrais vous dire.

Je vais encore vous répéter la même chose, et, pardonnez-le-moi, ce précepte se trouve dans toutes les obligations de la vie ; rachetez votre fortune par votre simplicité, n'ayez pas de ces étalages de parvenues, qui indiquent un manque de sens.

Réglez votre toilette suivant les endroits où vous allez, ayez-en de modestes quand vous vous rendez chez des gens à qui leur position interdit le luxe. Ne blessez pas des susceptibilités, n'éveillez pas l'envie. Croyez-vous que l'éclat dont vous brillez vaille le soupir que pousse une pauvre créature qui ne le connaîtra

jamais ? On est belle avec une robe de mousseline et un chapeau de paille. Sans vouloir rappeler cette illustre romance, dont on s'est tant moqué :

Une robe légère,
D'une entière blancheur
Un chapeau de bergère,
De nos bois une fleur!

il n'en est pas moins vrai qu'une femme jolie l'est plus encore si elle n'écrase pas sa beauté par des joyaux et des ornements trop entassés.

Et puis la bonté, le désir d'être agréable à ceux qu'on voit, prêtent une auréole qui vaut toutes les beautés du monde, vous n'en doutez pas.

Voilà donc la tâche du riche :

Dépenser son argent judicieusement, afin qu'il soit utile aux autres ; savoir ménager ses effets, suivant le lieu où ils se produisent ; éviter soigneusement de trop montrer ses ma-

gnificences, si ce n'est à ses égaux en richesse, car, alors, c'est les inviter à faire comme vous, l'émulation s'en mêle.

Ceux qui sont moins favorisés de Plutus ont à faire l'opposé de leurs supérieurs en écus.

La première condition, pour une personne bien élevée, spirituelle et qui n'est pas riche, c'est de ne pas chercher à en imposer sur ce qu'elle a, à moins toutefois que la situation qu'elle occupe ne l'y force. Si elle a besoin de gagner de l'argent, il faut avoir l'air d'en avoir, autrement on ne récoltera que des refus et des humiliations. Le monde est fait ainsi : il ne s'attendrit que sur les misères habitant les mansardes, avec quatre enfants à nourrir. Si vous vous présentez chez un protecteur, chez un patron, chez une personne quelconque dont vous attendiez un aide, un appui, habillez-vous ; il vous donnera presque toujours ; sollicitez une place ou du travail, on refusera à vos haillons

ce que l'on accorderait à une mise décente ou à l'élégance effrontée.

Ceci est une question à part. Je ne m'occupe en ce moment que des positions médiocres, mais réglées, et qui n'ont pas besoin de jeter de la poudre aux yeux pour réussir.

Que votre intérieur soit d'une propreté scrupuleuse ; n'oubliez pas que ce luxe du pauvre est à la portée de tous et que, sans vous connaître, il donne une bonne opinion de vous.

Choisissez vos meubles de bon goût, sans magnificence ; avec ce goût vous vous créerez une élégance à peu de frais, qui vous réjouira l'œil et vous rendra votre maison agréable.

La maison, c'est la cage des femmes : il faut l'orner pour qu'elles s'y plaisent.

Recevez peu, c'est cher ; mais quand vou recevez, que ce soit convenable et appétissant. Tâchez que votre couvert soit agréable à voir pour cela, le bon marché et l'à peu près sont

permis, parce que l'on n'y met pas de préten tions. Placez vos convives suivant que vous supposez qu'ils désirent l'être, assemblez ceux qui se conviennent, et faites que la conversation les amuse. Rappelez-vous madame Scarron, faisant oublier, par les charmes de son esprit, que le rôti manquait.

Si vous avez fait beaucoup de frais, si votre politesse vous coûte de grands dérangements, dissimulez-les le plus possible, afin de mettre les gens à leur aise. On craint d'abuser, si on sent l'effort. Faites qu'ils se croient chez eux, offrez sans importunité ; s'ils refusent, c'est qu'il ne leur convient pas d'accepter. Organisez les choses de façon à ce que, une fois avec vos hôtes, vous n'ayez plus besoin de vous occuper de rien, que tout marche par votre seul coup d'œil. Rien de provincial comme les maîtresses de maison qui se font les servantes de ceux qu'elles reçoivent; c'est admettre une infériorité

qui ne s'accepte pas. C'est difficile, je le sais : les domestiques sont maladroits et malveillants, ils ne font pas ce qu'on leur commande; une bonne ménagère doit tout prévoir.

Pour la toilette, il est encore plus essentiel de savoir se régler. Ne portez pas de diamants faux ou de magnifiques fausses dentelles, on verra ce qu'ils sont, et l'on rira de vos prétentions exagérées. Soyez sobres de joyaux et de splendeur. Une bagatelle bien montée, un bout de point vrai, bien employé, une robe, un chapeau suivant l'air de votre visage, suivant votre taille, et vous êtes aussi bien, mille fois mieux qu'avec des oripeaux qui sentent d'une lieue la revendeuse à la toilette.

Ayez deux ou trois robes par saison ; qu'elles soient choisies, garnies sans profusion, fraîches, et vous pourrez aller partout, on ne vous remarquera pas. N'est-ce pas ce que peut désirer une femme dans un état ordinaire? Si

vous méritez qu'on vous regarde, qu'on vous écoute, votre simplicité ne vous nuira pas, au contraire. Vous triompherez pour vous-même ; c'est doublement flatteur.

Tenez-vous à votre place, que l'ambition, l'amour des grandeurs et des magnificences, ne vous tourne pas la tête, ils finiraient par vous égarer le jugement, par vous pervertir le cœur. Ce serait un funeste résultat, que vous et ceux qui vous entourent auriez à déplorer tout le reste de votre vie, ne l'oubliez pas.

Maintenant, pardonnez-moi mon radotage, prenez dans ce petit livre ce qu'il y a de bon, le désir d'être utile me l'a seul dicté. Je vous dirai, pour finir, comme les vieux poètes :

— Excusez les fautes de l'auteur.

FIN

TABLE

INTRODUCTION. 1
I. Conseils 7
II. La maîtresse de maison. 2
III. De la politesse 4
IV. Physiologie de la toilette 57
V. L'étiquette 84
VI. L'éducation des enfants. 111
VII. Des relations de famille. 127
VIII. Des relations de société. 143
IX. De la manière de savoir vieillir. 157
X. Des relations entre femmes 175
XI. Des relations d'argent 192
XII. De certaines choses extérieures fort essentielles 207
XIII. Des prétentions 220

XIV. De quelques petits ridicules d'esprit et de cœur. 234
XV. Les grandes et les petites craintes 248
XVI. De la manière de donner 262
XVII. Comment on règle sa vie en proportion de sa fortune 275

Coulommiers. -- Typ. de A. Moussin.

EXTRAIT DU CATALOGUE MICHEL LÉVY

1 FRANC LE VOLUME. — 1 FR. 25 PAR LA POSTE

CHARLES DE BERNARD

	vol.
LES AILES D'ICARE	1
UN BEAU-PÈRE	2
L'ÉCUEIL	1
GENTILHOMME CAMPAGNARD	2
GERFAUT	1
UN HOMME SÉRIEUX	1
LE NŒUD GORDIEN	1
LE PARATONNERRE	1
LE PARAVENT	1
LA PEAU DU LION	1

HENRI CONSCIENCE

UNE AFFAIRE EMBROUILLÉE	1
L'ANNÉE DES MERVEILLES	1
ARGENT ET NOBLESSE	1
AURÉLIEN	2
L'AVARE	1
BATAVIA	1
LE BOURGMESTRE DE LIÉGE	1
LES BOURGEOIS DE DARLINGEN	1
LE CANTONNIER	1
LE CHEMIN DE LA FORTUNE	1
LE CONSCRIT	1
LE COUREUR DES GRÈVES	1
LE DÉMON DE L'ARGENT	1
LES DRAMES FLAMANDS	1
UNE ERREUR JUDICIAIRE	1
LA FIANCÉE DU MAITRE D'ÉCOLE	1
LE FLÉAU DU VILLAGE	1
LE GANT PERDU	1
LE GENTILHOMME PAUVRE	1
LA GUERRE DES PAYSANS	1
LE GUET-APENS	1
HEURES DU SOIR	1
HISTOIRE DE 2 ENFANTS D'OUVRIERS	1
L'ILLUSION D'UNE MÈRE	1
LE JEUNE DOCTEUR	1
LA JEUNE FEMME PALE	1
LE LION DE FLANDRE	2
LA MAISON BLEUE	1
MAITRE VALENTIN	1
LE MAL DU SIÈCLE	1
LE MARCHAND D'ANVERS	1
LE MARTYRE D'UNE MÈRE	1
LES MARTYRS DE L'HONNEUR	1
LA MÈRE JOB	1
L'ONCLE JEAN	1
L'ONCLE ET LA NIÈCE	1
L'ONCLE REIMOND	1

HENRI CONSCIENCE *(Suite)*

	vol.
L'ORPHELINE	1
LE PARADIS DES FOUS	1
LE PAYS DE L'OR	1
LA PRÉFÉRÉE	1
LE REMPLAÇANT	1
UN SACRIFICE	1
LE SANG HUMAIN	1
SCÈNES DE LA VIE FLAMANDE	2
LES SERFS DE FLANDRE	1
LA SORCIÈRE FLAMANDE	1
LE SORTILÈGE	1
SOUVENIRS DE JEUNESSE	1
LE SUPPLICE D'UN PÈRE	1
LA TOMBE DE FER	1
LE TRÉSOR DE FÉLIX ROOBECK	1
LE TRIBUN DE GAND	1
VEILLÉES FLAMANDES	1
LA VOLEUSE D'ENFANT	1

FÉLICIEN MALLEFILLE

MARCEL	1
MÉMOIRES DE DON JUAN	2
MONSIEUR CORBEAU	1

EUGÈNE DE MIRECOURT

A FEU ET A SANG	1
ANDRÉ LE SORCIER	1
UN ASSASSIN	1
LA BOHÉMIENNE AMOUREUSE	1
COMMENT LES FEMMES SE PERDENT	1
CONFESSIONS DE MARION DELORME	3
CONFESSIONS DE NINON DE LENCLOS	1
LE DERNIER BAISER	1
LE FOU PAR AMOUR	1
UN MARIAGE SOUS LA TERREUR	1
LE MARI DE MADAME ISAURE	1
LA MARQUISE DE COURCELLES	1
MASANIELLO	1

PAUL DE MOLÈNES

AVENTURES DU TEMPS PASSÉ	1
CARACTÈRES ET RÉCITS DU TEMPS	1
CHRONIQUES CONTEMPORAINES	1
HISTOIRES INTIMES	1
HISTOIRES SENTIMENTALES ET MILITAIRES	1
MÉMOIRES D'UN GENTILHOMME DU SIÈCLE DERNIER	1

Le Catalogue complet sera envoyé franco *à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.*

Paris. — Imprimerie J. CATHY, 3, rue Auber.

DEC 10 1900

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Dec. 2004

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 013 530 175 9